

**www.e-rara.ch**

**Voyage à Canton, capitale de la province de ce nom, à la Chine**

**Charpentier de Cossigny, Joseph François**

**A Paris, [1798-1799]**

**Zentralbibliothek Zürich**

Shelf Mark: NR 1644

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-36844>

Observations. Observations. Sur le voyage à la Chine de Lord Macartney.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

---

---

## OBSERVATIONS

*Sur le voyage à la Chine de Lord Macartney.*

LE traducteur (J. Castéra) dit dans sa préface, que tout ce que les savans ont écrit sur l'antique établissement, les coutumes et la population de cet intéressant pays (en parlant de la Chine), n'a presque jamais été que conjectural. Il cherche à justifier cette assertion singulière, en disant que les uns ignoroient la langue et les usages, les autres ne voyoient ce vaste Empire qu'à travers le voile épais de leurs préjugés religieux. Les premiers ignorant la langue et les usages, n'ont pas pu en parler, à moins qu'ils n'aient voulu composer un roman. Quant aux seconds, il me semble que quelqu'épais que puissent être des préjugés religieux, ils ne peuvent influer sur la connoissance des lois, des coutumes, des usages, des mœurs, de la constitution, de l'histoire d'un peuple qui a une autre croyance. Je ne vois pas pourquoi ils pourroient altérer ses principes de religion. Si nous n'avions sur la Chine que la relation de l'ambassade

anglaise, nos connoissances seroient très-bornées. Les catalogues des plantes de ce pays ne donnent aucune espèce nouvelle. A peine trouve-t-on dans les quatre volumes, deux ou trois procédés nouveaux sur les arts; encore la description en est-elle incomplète. L'agriculture, dans laquelle les Chinois ont excellé, laisse beaucoup à désirer; leurs mœurs y sont décrites très-imparfaitement. Les religions du pays ( car elles y sont toutes permises, à l'exception de la chrétienne ), n'y sont pas toutes indiquées. Les lois, les principes de morale, les coutumes qui gouvernent ce vaste Empire, n'y sont pas même ébauchés.

Avant le voyage de Lord Macartney, nous savions que l'usage de la boussole, de l'imprimerie et de la poudre à canon, datoient à la Chine de la plus haute antiquité. La connoissance de la poudre à canon *faisoit aussi partie des secrets des prêtres d'Egypte, de qui la tenoit Moyse.* Cela peut être, mais cette connoissance n'est point un secret à la Chine, ni dans l'Inde, où elle existe aussi de tems immémorial. Les prêtres d'Egypte ont pu la prendre des Indiens, plus anciens qu'eux; mais nous ignorerons probablement long-tems, quel est le peuple qui en a fait le premier la découverte. Il paroît certain que les vaisseaux chinois alloient

autrefois à la Côte de Coromandel, où ils ont construit les Tours de Naour, entre Négapatan et Karikal, qui existent encore, et que j'ai vues. L'un de ces peuples a dû communiquer à l'autre l'invention de la poudre, celle du papier, l'usage de la boussole. Je suis porté à croire que les Indiens, dont les tables astronomiques remontent à une antiquité plus haute que celle des Chinois, sont le peuple inventeur. Quoi qu'il en soit, la tradition a conservé le souvenir des voyageurs chinois, jusqu'à Naour; mais elle ajoute qu'ils n'alloient pas plus loin. Le citoyen J. Castéra soutient que *les annales de la Chine font foi, que dès les premiers siècles de cet Empire, ses vaisseaux naviguoient jusque dans le Golfe Persique et dans la Mer-Rouge*. J'ai de la peine à le croire. Les vaisseaux chinois ne s'écartent guère de la vue de terre. C'est donc en suivant les côtes, qu'ils parvenoient jusqu'à celle de Coromandel. Ce voyage devoit être très-long, très-pénible et très-dangereux; mais de là au Golfe Persique, et sur-tout dans la Mer-Rouge, quel trajet immense, en cotoyant les terres! D'ailleurs un vaisseau parti de la Chine en novembre ou décembre, qui est la saison favorable, pourroit arriver à Naour, en mars ou avril tout au plutôt. La saison est contraire à la Côte

Malabarre. Ce vaisseau auroit donc été obligé d'attendre à Naour le reversement de saison , jusqu'en octobre. La première difficulté est de traverser le Golfe de Manar, après avoir doublé la pointe de Galle ; il faut pour cela perdre la terre de vue. Ensuite , supposons que les pirates de la Côte Malabarre (1) , et ceux du Golfe de Sindi (2) , qui peut-être n'existeroient pas alors , lui laissassent la route libre ; il n'auroit pu arriver dans le Golfe Persique qu'en janvier, et dans la Mer-Rouge qu'en février au plutôt. Si nous lui donnons quelques mois de séjour , pour se remettre des fatigues d'un long voyage , pour se réparer , pour vendre sa cargaison , et pour en acheter une autre , il est encore obligé de faire une station , puisque dès le mois de mai la Côte de Malabar n'est plus abordable pour lui ; il ne peut donc partir pour faire son retour qu'en octobre ou novembre ; c'est-à-dire , deux ans après son départ de la Chine. Arrivé une seconde fois à Naour , il en repartiroit en mai , et il n'arriveroit à la Chine que vers le mois de septembre. Voilà donc un voyage de trois ans. Les maladies , les tempêtes , la foible construction des

---

(1) Les Angrias.

(2) Les Sanganes.

vaisseaux sont autant d'obstacles à un voyage aussi long et aussi périlleux. Mais dans quel but les Chinois l'auroient-ils entrepris ? Le Golfe Persique et la Mer-Rouge, consomment très-peu des denrées de la Chine, et n'en ont point à offrir en échange qui lui conviennent.

On ne peut pas supposer que, de la Côte Malabarre, ils s'élançoient en pleine mer, pour aller directement au Golfe Persique, ou dans la Mer-Rouge. Cette route, découverte par Hyppale, dans un tems très-postérieur aux *premiers siècles de cet Empire*, ne pouvoit pas être entreprise par des navigateurs d'un caractère timide, tels que les Chinois, et sur des vaisseaux aussi frêles que les leurs, et bien moins solides que ceux des Egyptiens et des Arabes. La passion de la cupidité peut rendre l'homme entreprenant, et l'engager à affronter des dangers ; mais les Chinois ne pouvoient pas être déterminés à cette entreprise, par l'appas d'un gain considérable. La seule marchandise qui auroit pu former leurs cargaisons étoit la soie. Toutes les relations que nous avons sur le commerce de l'Inde, attestent que la soie a été long-tems inconnue aux Européens ; et que son prix, lorsqu'elle a été connue, a été excessif à Rome, où elle a été l'objet du plus grand luxe. D'ailleurs, l'usage de la soie

n'existoit pas à la Chine, dès *les premiers siècles de cet Empire.*

J'ai entendu un de nos Généraux de la marine, dont l'expérience et l'habileté sont connues, et qui a parcouru, en observateur éclairé, la plus grande partie des côtes des Indes Orientales, soutenir qu'il ne lui paroissoit pas vraisemblable, que les Chinois eussent jamais navigué jusqu'à la Côte de Coromandel. Je lui ai objecté la tradition et les Tours de Naour, construites dans le goût chinois, les seules de ce genre qu'il y ait dans l'Indoustan. Il m'a répondu qu'une tradition n'étoit souvent qu'un mensonge accrédité, et qu'il étoit possible que des maçons chinois eussent été transportés à Naour sur des bâtimens arabes. Il fonde son opinion sur la fragilité et la défectuosité des vaisseaux des Chinois, sur leur ignorance en fait de navigation, sur leur pusillanimité, sur la longueur du trajet, enfin sur le peu de profit qu'ils auroient retiré d'un voyage d'aussi long cours; parce que les marchandises de la Chine ne sont pas désirées par les Indiens; parce qu'une cargaison de celles de l'Inde eût demandé des avances trop considérables, pour un pays où l'intérêt de l'argent est à trente pour cent par an; et parce que la mise hors d'un pareil armement eût été immense.

Si l'on a des raisons plausibles, pour

rejeter la tradition des voyages des Chinois à la Côte de Coromandel , on est bien plus fondé à récuser celle qui prétend qu'ils ont pénétré autrefois jusque dans le Golfe Persique et dans la Mer-Rouge.

Comme je me suis proposé de suivre les voyageurs dans tous les pays qu'ils ont parcourus , et que j'ai visités en partie , je ferai mes observations sur les Colonies Européennes , et sur la Cochinchine , comme sur la Chine.

P R E M I È R E O B S E R V A T I O N .

*Page 85, Tome I.* « Lorsque les habitans » du nord, se transportent dans les pays » méridionaux , leurs descendans sont d'une » plus petite taille et moins robustes qu'eux ». Cette assertion n'est pas généralement vraie. Les créoles des Colonies Françoises , et surtout ceux des Isles de France et de la Réunion , n'ont pas dégénéré. Ceux de cette dernière île sont d'une haute stature , forts et vigoureux.

I I.

*Page 101.* Le traducteur semble insinuer dans une note que l'Isle de Madère a fourni les cannes-à-sucre à l'Amérique. Je soupçonne qu'on les a tirées des Indes-Orientales. Elles sont indigènes au Bengale , à

Ceylan, à Madagascar, à la Cochinchine, et vraisemblablement à la Chine.

Le même ajoute qu'elles ont *souvent* au Brésil, *jusqu'à quinze et dix-huit pieds de haut*. J'en doute fort. Si cela étoit, elles seroient vraisemblablement ligneuses et peu propres à la fabrication du sucre.

### I I I.

*Page 102.* « Il y a aussi à Madère quelques caneliers de la meilleure espèce. Leurs feuilles sont à trois côtes, et parfumées, et l'écorce est mince et extrêmement odorante ». Je ne crois pas qu'il y ait à Madère des caneliers de la meilleure espèce. Les feuilles de celle-ci, ne sont pas à trois côtes, et ne sont pas parfumées; elles ont un léger goût aromatique, agréable et qui tient fort peu de la canelle. L'écorce du canelier n'est mince, que lorsqu'elle est tirée des jeunes pousses; en général elle est peu odorante. Celle de la Cochinchine, la première canelle du monde, n'a presque pas d'odeur, à moins qu'elle ne soit gratée.

### I V.

*Page 115* « On sait que l'effet que produit sur un vaisseau l'impulsion du vent se mesure avec un morceau de bois plat, mince et triangulaire, qui jeté dans la mer, y reste immobile, ce qui lui a fait

» donner le nom de *log*. La célérité avec  
 » laquelle le vaisseau s'éloigne de ce bois,  
 » fait juger de la force du vent. » Cette ex-  
 plication est bien incomplète. Je remarquerai  
 d'abord que le traducteur auroit dû écrire  
*lok*, parce que c'est ainsi que l'on prononce  
 et que l'on écrit en Français. Ensuite j'ajou-  
 terai que ce bois plat est attaché à une corde  
 passée autour de plusieurs fuseaux arrangés  
 circulairement, et fixés ensemble à deux  
 planches circulaires, au milieu desquelles  
 sont des tourillons mobiles. Ces fuseaux  
 ont entr'eux la forme cylindrique. Le *lok*  
 étant jeté à la mer, pendant que le vaisseau  
 chemine, tire la corde qui se dévide, avec  
 d'autant plus de vitesse, que le vaisseau fait  
 plus de chemin. Cette corde a des nœuds de  
 distance en distance. On compte combien de  
 nœuds, au moyen d'un sablier, ont été dé-  
 vidés par minute; chacun répond à un mille  
 par heure: ainsi lorsque le vaisseau fait  
 cinq, six, et huit nœuds, cela veut dire cinq,  
 six, et huit milles par heure. C'est la manière  
 usitée d'estimer en mer le chemin qu'a fait  
 le vaisseau. Mais comme on ne jete le *lok*,  
 que toutes les deux heures, et que dans cet  
 intervalle, le vent augmente ou foiblit, et  
 que les lames sont tantôt plus fortes, ou plus  
 foibles, et qu'elles varient de direction, ce  
 qui apporte de grandes variétés dans la

marche du vaisseau, comme on augmente, ou l'on diminue les voiles, c'est au pilote à estimer toutes ces variations; il n'a aucune règle pour se guider dans son estime. L'expérience et la grande attention qu'il donne aux causes des variations, pour en apprécier l'effet, dirigent son jugement. Il est facile de voir combien cette méthode est sujette à erreur. Ainsi l'Auteur a tort de dire. « Mais s'il » se trouve que le vaisseau ait fait plus de » chemin qu'on ne l'a estimé, d'après le *lok*, » la différence prouve qu'il y a, indépendam- » ment de l'agitation des vagues, un courant » ou mouvement progressif de la mer qui, » quelle que soit la cause qui le produit, se fait » souvent sentir. » Je ne nie pas qu'on éprouve des courans en mer; c'est un fait constaté dans mille occasions; je sais qu'ils accélèrent ou retardent la marche du vaisseau; mais le plus souvent on rejette sur les courans les erreurs de l'estime. Jusqu'à présent on n'a point trouvé de méthode, pour apprécier la marche du vaisseau, meilleure que celle que je viens de décrire, quoiqu'on en ait proposé plusieurs, qu'on a jugées plus incertaines. L'observation de la latitude, aide à corriger les erreurs de l'estime; mais les observations qui donnent les longitudes, et les montres marines, sont les seuls moyens que l'on ait pour s'en assurer.

## V.

*Page 171.* L'auteur semble attribuer à une révolution particulière de l'atmosphère, la sécheresse qui régnoit depuis trois ans à Saint-Yague, l'une des Isles du Cap-Verd, lorsqu'il y a passé. Elle est sujette à ce fléau. Elle l'éprouvoit en 1775, lorsque j'y abordai, et j'appris que cet évènement y étoit fréquent. Les montagnes y sont très-hautes et assez multipliées ; mais elles sont dégarnies d'arbres. Je conseillerois aux habitans de les couvrir de forêts. Lorsqu'ils ont des pluies, les terres sont extrêmement fertiles.

## V I.

*Page 173.* Le *Baobab*, ou *Pain-de-singe*, surnommé *Adansonia*, du nom du savant, membre de l'Académie des Sciences, et maintenant de l'Institut National Adanson, qui l'a observé au Sénégal, croit aussi à la côte orientale d'Afrique.

## V I I.

*Page 174.* « Toutes les plantes qui croissent  
» au bord du ruisseau étoient dans le meilleur état possible. On y voyoit le manioc,  
» ou l'arbre à cassave, dont la racine rend  
» un suc qui est un poison mortel, tandis  
» que cette même racine, dégagée de son suc

» est un aliment salutaire. Le sédiment que  
» dépose ce suc vénéneux sert aussi d'ali-  
» ment, et c'est ce qu'on vend en Angle-  
» terre sous le nom de *tapioca*.

Le manioc est un arbrisseau du genre des ricins, et vient en buisson. On le cultive dans les terrains secs. On rape la racine, on la met sous la presse, elle rend un suc laiteux, qui dépose par le repos une fécule blanche, semblable à celle de la pomme de terre. C'est une substance amilacée, dont on fait des pâtisseries très-légères et très-déli-cates, après l'avoir lavée dans plusieurs eaux froides, pour enlever tout le suc de la racine qui est un véritable poison. Cette racine rapée, et desséchée au feu, est ce qu'on nomme *cassave*. Elle se conserve très-long-tems propre à la nourriture de l'homme et des animaux; elle est très-saine et très-nourrissante. Les racines de manioc, cuites sous la cendre, ou dans un four chaud, ne sont plus vénéneuses, quoiqu'on n'en ait pas extrait le suc. A l'Isle de France, où le manioc n'est pas aussi dangereux qu'en Amérique, on en donne des racines coupées par tranches, aux bœufs, après les avoir exposées au soleil pendant deux heures; mais il faut qu'elles soient venues dans une exposition sèche, pour qu'elles n'incommodent pas ces animaux. Celles

provenant des terres humides seroient vénéneuses. Au reste il y a plusieurs espèces de manioc et de camanioc ; on peut les ranger toutes sous deux classes, manioc et camanioc blancs, manioc et camanioc rouges. Les camaniocs viennent plus promptement et moins hauts que les maniocs ; ils sont aussi moins vénéneux.

## V I I I.

Page 175. « Le secrétaire du gouverneur » avoit dans son jardin un cocotier d'une » énorme hauteur , et couvert de fruits. Le » fruit du cocotier croît à l'extrémité du » tronc, d'où partent aussi les longues feuilles » de cet arbre. Le tronc s'élève un peu obliquement. »

Les cocotiers ont souvent plus de quarante pieds de hauteur ; mais ils ne peuvent pas être *couverts de fruits*, puisqu'ils ne viennent que près du sommet , entre les feuilles. Ils tiennent à un pédicule fort et long. Dans l'Inde , c'est ce pédicule que l'on coupe , après que les fleurs sont passées ; on attache à son extrémité un petit pot de terre , dans lequel coule la sève , qui étoit destinée à l'accroissement des fruits. Cette sève est sucrée , et sert de boisson. Quand elle a un peu fermenté , elle a un goût vineux ; elle donne un esprit ardent , au moyen de la

distillation. Si on la laisse s'aigrir, elle fait un excellent vinaigre. Si on la fait évaporer, étant fraîche, par le feu, on obtient un sirop; en poussant l'évaporation plus loin, on a une matière sucrée, assez impure, dont on fait cependant une grande consommation dans l'Inde, et qui y est connue sous le nom indien de *Jagre*. On en fait aussi des confitures. Nul doute, qu'on ne pût en obtenir un sucre très-pur, par des procédés recherchés, qui dégageroient ce sel des parties extractives avec lesquelles il est allié.

Le cocotier observé par nos voyageurs s'élevoit un peu obliquement. Il étoit sans doute penché du côté opposé aux vents qui règnent constamment de l'est, dans l'île de St. Yague. Ceux de l'Inde sont en général très-droits, ainsi que les palmiers, dont on retire les mêmes produits que des cocotiers, et par les mêmes procédés. Ces palmiers sont une variété du fameux cocotier de mer, découvert en 1769, dans l'île de Praslin, l'une des Seychelles, qui est la seule terre connue jusqu'à présent qui en produise.

## I X.

P. 176. « La noix de coco est revêtue en » dedans d'une substance blanche assez so- » lide, et d'un goût très-agréable, mais dif- » ficile à digérer. Elle contient en outre une

» liqueur claire , aigrelette et très-rafraî-  
 » chissante..... La noix est enveloppée d'une  
 » écorce fibreuse , dont on fait des cordes ,  
 » qui , dans les pays où l'arbre croît , tiennent  
 » lieu des cordes de chanvre. »

Le cocotier a été si souvent décrit , que l'auteur auroit dû supprimer la description incomplète et fautive qu'il en donne. La noix de coco est revêtue intérieurement d'une substance mucilagineuse , transparente et blanchâtre , nullement solide , d'un goût assez agréable , lorsque le fruit n'est pas parvenu à sa maturité. Alors cette substance est solide , très-blanche , assez épaisse , a un goût de noisette , est difficile à digérer. C'est proprement l'amande du fruit. Plus il est mûr , moins il contient d'eau , et moins cette eau est agréable et sucrée. Cette substance rend une huile par expression. Elle est bonne à brûler , on s'en oint les cheveux ; mais elle a une odeur qui ne plaît pas aux Européens. La bourre du coco est très-épaisse , les fibres sont fortes ; on en fait dans l'Inde des cordages , employés par les vaisseaux. Comme ils sont plus gros que ceux des Européens , et qu'ils ont des aspérités , ils conviennent moins que ceux du chanvre aux manœuvres courantes , mais ils valent mieux pour les œuvres mortes , et sur-tout comme câbles , parce qu'ils ont de l'élasticité.

## X.

Page 182. « L'auteur dit que l'*Amiral Suffren*, en attaquant, dans un port neutre, les » vaisseaux de guerre anglais, et les vaisseaux de la Compagnie des Indes, viola » d'une manière révoltante les droits des » nations. » L'Amiral a prétendu qu'il avoit été attaqué. Il donnoit pour preuve que l'*Annibal*, le plus fort vaisseau de son escadre, dont le Vice-amiral actuel Morard de Galle prit le commandement, et qui se conduisit avec tant d'intrépidité dans le combat, ayant affaire à neuf ou dix vaisseaux, au milieu desquels il mouilla, il donnoit, dis-je, pour preuve que l'*Annibal* n'étoit pas prêt, et que deux vaisseaux de guerre de son escadre, étoient éloignés de lui, lorsque le combat commença. Quelle apparence que l'Amiral Suffren, eût osé, avec trois vaisseaux, attaquer une flotte composée de cinq vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates, et d'une grande quantité de vaisseaux de la Compagnie, chargés de troupes destinées pour l'Inde. S'il avoit eu l'intention d'attaquer les Anglais dans une baie neutre, il y seroit entré avec toutes ses forces. D'ailleurs, est-ce bien à eux à reprocher aux Français la violation des droits des Nations. Ont-ils oublié la prise du *Lys* et de l'*Alcide* en 1755,

l'attaque de Chandernagor en 1757, au mépris des conventions faites entre les deux Nations ; le combat devant Lagoz en Portugal ; et tant d'autres violations du droit des gens commises par eux ?....

## X I.

*Page 183.* « La Colonie de St. Yague est » livrée au monopole d'une Compagnie. » Ceci explique la misère des habitans, qui manquent souvent de vêtemens et même de vivres, dans les tems de sécheresse.

## X I I.

*Page 189.* Les végétaux sont la meilleure nourriture que l'on puisse donner aux marins, je serois d'avis d'en embarquer beaucoup plus que de salaisons. « On méloit » toujours de l'eau aux liqueurs spiritueuses » que l'on donnoit à l'équipage ». Cette méthode me paroît très-bonne à suivre, non-seulement pour la santé du matelot, mais encore pour prévenir les excès auxquels il est sujet à se livrer. Comme le vin qu'on lui donne quelquefois, dans les vaisseaux français, est de mauvaise qualité, et le plus souvent aigre, je préférerois l'usage de l'eau-de-vie. Je voudrois qu'on n'eût que de très-bon vin, en petite quantité, qui seroit réservé pour les malades et les convalescens, suivant leur état.

« L'eau acquiert ordinairement dans les  
» tonneaux , un goût putride et de la mau-  
» vaise odeur ; mais avant d'en laisser boire ,  
» on l'exposoit à l'air dans des jarres décou-  
» vertes , et on la passoit plusieurs fois dans  
» un cylindre d'étain percé de plusieurs pe-  
» tits trous ; ce qui lui ôtoit en grande partie  
» ses qualités nuisibles et désagréables ».

Sans doute la putridité de l'eau que l'on boit en mer , est la principale cause des maladies qui affectent les marins. On a trop négligé jusqu'à présent les moyens de prévenir ce grand inconvénient.

Les Ordonnances de la Marine veulent qu'on enduise de chaux détrempee l'intérieur des futailles destinées à contenir l'eau qui doit servir de boisson à l'équipage. Ce moyen la garantit de la putridité. J'ai fait usage en mer , pour toute boisson , et pendant quelque tems , d'une eau qui sortoit d'une futaille chaulée avec soin ; elle n'étoit pas putride , quoiqu'elle ne fût pas extrêmement limpide. Cependant le chaulage est en général négligé , tant sur les vaisseaux de guerre , que sur les vaisseaux marchands. Le Général Rossily , vice-amiral de la République , qui a parcouru toutes les côtes de l'Afrique et de l'Asie , depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine , et qui a donné , dans tous ses voyages , la plus grande attention à saisir

les précautions qui pouvoient entretenir la bonne santé des équipages qu'il commandoit, et à prévenir les maladies auxquelles ils sont sujets, a éprouvé les bons effets d'un enduit de chaux, dans l'intérieur des pièces à l'eau. Il a conservé par ce moyen de l'eau de France pendant très-long-tems, et il en buvoit de préférence à celle de l'Inde. Il y faisoit ajouter deux pintes de vinaigre sur cinq cents pintes d'eau. Cet acide étoit propre à absorber les parties alkales qu'elle pouvoit contenir.

Dans les vaisseaux français, on expose l'eau à l'air dans les futailles qui sont sur le tillac, et qu'on appelle des charniers. *Des jarres vernissées en dedans* seroient très-préférables. L'eau qui est par elle-même incorruptible, ne devient fétide que par le mélange des parties ligneuses qu'elle a dissoutes, et qui sont entrées en putréfaction. L'opération *de la passer plusieurs fois dans un cylindre d'étain percé de plusieurs petits trous*, n'est pas pratiquée sur nos vaisseaux. Elle tend à dégager l'eau des miasmes putrides et des gaz inflammables et méphitiques qu'elle contient, et à lui rendre de l'air atmosphérique. Le matelas imaginé par l'Ecossois Smith, l'ami et le compagnon du célèbre patriote Muir, est une découverte très-précieuse, puisque l'eau

qui passe très-prompement au travers est dégagée de toutes ses impuretés. Le mélange de quelques gouttes d'huile de vitriol, essayé par mon père, avec succès, donnant à la boisson de l'acidité, pourroit ne pas convenir à tous les goûts et à tous les tempéramens. J'ai imaginé un moyen de conserver l'eau pure dans les voyages sur mer, dont le succès me paroît plus complet. C'est d'enduire l'intérieur des futailles avec une espèce de *galle-galle*, composée d'huile, de brai sec et de chaux vive, qu'on appliqueroit à chaud sur le bois. Par ce moyen l'eau n'auroit aucun contact avec le bois, et ne pourroit en dissoudre aucune partie. La composition elle-même seroit indissoluble à l'eau. Il seroit aussi à propos d'enduire l'extérieur des futailles, avec une composition semblable, pour prolonger leur durée, et pour empêcher les rats de les percer. Dans cette vue, on y ajouteroit quelque drogue très-odorante, afin d'éloigner ces animaux. Il conviendrait d'exposer en outre à l'air, l'eau destinée à la boisson journalière de l'équipage, et de la battre, ou de la passer plusieurs fois dans un cylindre d'étain percé de plusieurs petits trous. On néglige trop dans nos vaisseaux le moyen employé par le Galion qui va tous les ans de Manille à Acapulco, de se procurer de  
l'eau

l'eau en mer. La traversée est ordinairement de six mois. Le vaisseau est encombré de marchandises. Il n'embarque jamais la quantité d'eau nécessaire à la consommation de l'équipage, pendant tout le voyage. Il est assuré d'avoir beaucoup de pluies dans de certains parages. Il fait de l'eau en mer. Il étend ses voiles pour recevoir celle qui tombe du ciel, et il en remplit ses futailles. Une sécheresse, qui n'est pas encore arrivée, l'exposeroit à périr. S'il embarquoit un ou deux alambics, il éviteroit ce danger. L'importance du sujet m'a engagé à entrer dans tous ces détails, persuadé qu'il se trouvera à la tête du Gouvernement, ou du Ministère, ou de nos armées navales, un patriote, ami de l'humanité qui fera à cette observation, l'accueil qu'elle mérite; et d'avance je l'en remercie, au nom de la patrie.

## X I I I.

Page 206. « Un Négociant Portugais établi  
 » à *Rio-Janeiro* ( que nous prononçons en  
 » français Riogénaire ) réfléchissant sur les  
 » avantages du pays, d'où sortoient ces mar-  
 » chandises, observa que la prospérité du  
 » Portugal et de ses Colonies tournoit pres-  
 » qu'entièrement au profit de l'Angleterre.  
 » Mais le profit a sans doute été réciproque:  
 » car tout annonce, du moins à Rio-

» Janeiro, que le pays est dans l'état le plus  
 » florissant ».

Ce Négociant Portugais me paroît un homme de sens, et ce n'est pas détruire la force de son raisonnement que de répondre, *le profit a été réciproque*. Si le Gouvernement Portugais entendoit bien ses intérêts, ce seroient ses sujets qui approvisionneroient ses Colonies des manufactures nationales; et le profit qui résulteroit de l'échange des denrées des Colons, contre celles d'Europe, seroit partagé entre ceux-ci et les nationaux, au lieu qu'il est partagé entre les Colons et les Anglais, qui ont sans doute la plus grosse part.

#### X I V.

Page 208. On n'a pas encore trouvé le traitement curatif de *l'Eléphantiasis*. On pense que le bouillon de tortue de mer est un spécifique, mais il faut en prendre plusieurs fois dans la journée et pendant un long tems. Deux hommes attaqués, dit-on, de cette maladie, ayant appris que l'île de Diégo-Garcias (1) située dans l'hémisphère austral,

---

(1) Cette île, située, par la longitude orientale, de soixante - huit degrés, méridien de Paris, et par sept degrés trente minutes de latitude méridionale, a la forme d'un cercle très-étroit. Le port est au milieu; il est assez vaste, et l'entrée en est étroite. Elle a quelques collines de sable et point de montagnes. Le Gouvernement de Madrast, trompé par

abondoit en tortues , s'y transportèrent. Ils se nourrirent de ces animaux, de biscuit et de cocos, et ils furent rétablis. Je ne puis certifier la vérité de cette anecdote, que j'ai ouï raconter à l'Isle de France.

On croit que les petits lézards de cette île et de l'Inde sont un dépuratif du sang. J'en ai essayé l'usage sur une de mes négresses , avec peu de succès.

### X V.

*Ibid.* Les Cousins nommés *Mousquitos* en Espagnol, et *Moustiques* dans les Colonies Françaises , sont aussi désagréables à ceux qui y résident , par leur bourdonnement et par leurs piqûres , qu'à ceux qui arrivent. Il est vrai que les piqûres de ces insectes font plus d'impression sur la peau des personnes qui arrivent d'Europe, que sur celle des habitans des Colonies.

---

une description pompeuse de cette Isle, tenta en 1784, d'y former un établissement. Il y envoya des vaisseaux, des ouvriers, des matériaux, et s'empara de l'Isle, quoiqu'il y eût dès-lors des Français résidens, et que la prise de possession ne pût en être contestée à la Nation. Le Gouverneur-Général de l'Isle de France fit des réclamations auprès de celui de Madrast. Elles eussent été sans effet, si l'île eût été susceptible de culture. Sa petitesse, son infertilité, le défaut d'eau et de bois, firent abandonner aux Anglais, le projet qu'ils avoient eu d'y former un établissement.

## X V I.

Page 213. Le traducteur dit dans une note, que le Papayer est une espèce de Dattier. Il s'est trompé. Il en diffère essentiellement.

## X V I I.

Page 219. Nous connoissons plusieurs espèces de Nopal, ou *Castus opuntia*. Celle qui est propre à la nourriture de la cochenille, a les fleurs et les fruits rouges. Ceux-ci ont la propriété de teindre en rouge les urines des personnes qui en ont mangé. Les épines viennent par touffes sur les feuilles de cette espèce : au lieu que sur les Nopals qui ont les fleurs jaunes et le fruit verd, elles sont solitaires. Un Médecin Anglais a cru trouver des cochenilles à Madrast ; il les a élevées ; mais il n'avoit pas le Nopal à fruits rouges. Je lui en ai fait passer des plantes de l'Isle de France. J'ignore quel en a été le succès.

J'ai tenté inutilement d'employer à la teinture, la couleur brillante des fruits du Nopal ; c'est une recherche digne des curieux.

## X V I I I.

Page 231 « Les Sauvages du Brésil conser-  
 » vent sans doute une antipathie héréditaire  
 » pour les usurpateurs de leur pays... Toutes

» les fois qu'ils rencontrent au loin quelqu'un  
 » de ces Européens, ils le massacrent sans  
 » pitié. » Des sauvages n'ont aucune idée de  
 la propriété d'un pays, et du droit des gens,  
 qui l'attribue aux Aborigènes. Leur antipa-  
 thie contre les Portugais, ne peut avoir pour  
 cause l'usurpation de leurs terres, mais  
 les mauvais traitemens qu'ils en ont reçus,  
 C'est donc par un sentiment de haine et de  
 vengeance, qu'ils ne font point de quartier à  
 ceux qu'ils rencontrent. Ainsi la politique,  
 d'accord avec la justice et l'humanité, veut  
 que l'on cherche à captiver, par la douceur,  
 et par de bons traitemens, les peuples sau-  
 ges, chez lesquels on se propose de former  
 des établissemens. L'Auteur de *l'Histoire  
 Philosophique* prétend que les Jésuites  
 étoient venus à bout d'adoucir les mœurs des  
 Brésiliens, de commencer leur civilisation,  
 et de leur inspirer quelque sentiment de reli-  
 gion. Sir Staunton dit précisément le contraire.  
 » Les naturels du pays, n'ont pas pu être  
 » réduits à l'esclavage, ni même à l'état de  
 » civilisation. » (Page 230).

## X I X.

Page 232. La description donnée par l'au-  
 teur d'un moulin de Riogénaire, prouve  
 que l'art de la mécanique y est encore dans  
 l'enfance, et ne méritoit pas d'occuper une

place dans l'ouvrage. Les rouets et les fuseaux qu'on ajoute ordinairement aux roues qui reçoivent l'eau, sont une complication nécessaire, et dont le but est d'augmenter la vitesse de la meule mobile. Celle-ci doit faire, suivant l'occasion, et suivant l'intention du machiniste, cinq, six, sept, huit rotations, ou même plus, pendant que la roue n'en fait qu'une.

## X. X.

Page 233. « La forêt auprès de laquelle » se trouvoit ce moulin, étoit remplie de palmiers, de lentisques, de manguiers, de goyaviers. La fougère y croissoit à la hauteur des arbres. »

Je doute qu'il y ait des manguiers au Brésil, je ne dis pas dans les forêts, mais même dans les jardins des particuliers. Le manguiier est un arbre fruitier de l'Inde qui n'existoit pas en Amérique. J'ai envoyé les premières amandes de ces fruits, en 1766, à la Martinique ; depuis cette époque, j'ai répété plusieurs fois cet envoi à Saint-Domingue, avec des graines d'autres arbres fruitiers, etc.

Nous avons à l'Isle de France, dans les bois, la fougère arbre ; le tronc qui a huit à dix pouces de diamètre, a dix à douze pieds de hauteur. Les feuilles sont au sommet et

forment parasol , comme celles de la plupart des palmiers. Il paroît que ce n'est pas de cette espèce de fougère que l'Auteur a voulu parler.

## X X I.

Page 237. « Plusieurs districts du Gouvernement de Rio-Janeiro , produisent en abondance du coton , du sucre , du café , du cacao , du riz , du *poivre* et du tabac. Le District de Rio-Grandé recueille beaucoup d'excellent froment. »

Le poivre est une production des Grandes-Indes , et non de l'Amérique, jusqu'à ce que les poivriers transplantés, depuis peu, de l'Isle de France à Cayenne , rapportent fruit. Je soupçonne que l'auteur a voulu parler du piment, ou du poivre de la Jamaïque ; mais celui-ci, quoique très-épicé , est très-différent du grain qui porte le nom de *poivre* , sans accessoire. Nous disons en français Rio-Grande , et non pas Rio-Grandé. Le froment qu'on y recueille est un blé de mars.

## X X I I.

*Ibid.* A l'occasion des huit Gouvernemens du Brésil, dont l'auteur indique les noms , je crois devoir rappeler que celui de Para , ou des Amazones, n'a pas encore ses limites fixées. Il n'est pas hors de propos de citer

dans les circonstances actuelles , un passage de mon illustre ami , l'auteur de l'*Histoire Philosophique et Politique des deux Indes*, ( Tom. VII , pag. 62 et 63. Genève, édition in-8°. )

« L'Amazone fut autrefois incontestablement la borne des possessions françaises ,  
 » puisque par une convention du 4 mars  
 » 1700 , les Portugais s'obligèrent à démolir  
 » les forts qu'ils avoient élevés sur la rive  
 » gauche de cette rivière. A la paix d'U-  
 » trecht , la France , qui recevoit la loi , fut  
 » forcée de céder la navigation de ce fleuve,  
 » avec les terres qui s'étendent jusqu'à la  
 » rivière de Vincent Pinson , ou de l'Oya-  
 » pock. Lorsque le tems fut venu d'exécuter  
 » le traité , il se trouva que ces deux noms ,  
 » employés comme synonymes , désignoient  
 » dans le pays , ainsi que sur les anciennes  
 » cartes , deux rivières éloignées l'une de  
 » l'autre de trente lieues. Chacune des deux  
 » Cours voulut tourner cette erreur à son  
 » avantage. Celle de Lisbonne vouloit s'é-  
 » tendre jusqu'à l'Oyapock , et celle de  
 » Versailles , jusqu'à Vincent Pinson. On  
 » ne put convenir de rien , et les terres con-  
 » testées sont restées désertes , depuis cette  
 » époque assez reculée. »

Voici peut-être le moment de terminer cette contestation.

## X X I I I.

Page 241. L'auteur ne fait qu'indiquer le moyen employé par un *homme de qualité*, de dépouiller le riz de son enveloppe, qu'il nomme improprement sa *pellicule*. On voit que c'est par la mécanique des moulins, et par l'usage d'un *sable vitrifiable*, dont les *angles aigus facilitent beaucoup le nettoiemnt du riz*.

Ces moulins font-ils mouvoir des pilons ou des meules ? Celles-ci sont-elles en bois ou en pierres ? sont-elles unies ou raboteuses, ou sillonnées ? Le sable n'a-t-il pas l'inconvénient de se réduire en poussière, et de se mêler avec celle du riz ? car il y en a toujours un peu de pulvérisé. Humecte-t-on le grain avant de le mettre au moulin ? Que fait-on de l'enveloppe ? Dans une grande manufacture, on doit en avoir une grande quantité.

On verra dans la description que je donnerai de la méthode des Asiatiques de cultiver le riz, le procédé qu'ils emploient pour le dépouiller de sa balle, et celui que j'ai essayé, au moyen d'une meule de pierres, tournant sur son axe.

L'auteur indique dans le Tom. III, pag. 294 et 295, les méthodes employées par les Chinois, pour *dégager les grains de riz de*

*la pellicule qui les enveloppe.* L'une est une percussion qui *se fait quelquefois en grand*, au moyen *des moulins à eau* ; l'autre est un frottement des grains entre deux meules de pierres. Les Malais établis à Malac, à Achem, à Quéda, à Siam, emploient aussi la percussion et le frottement, mais leurs méthodes diffèrent de celles des Chinois. Ils se servent de pilons, et quelquefois *d'une machine, qui n'est autre chose qu'un cylindre creux de bois dur, qu'on fait tourner par le moyen de deux manches, sur un autre cylindre solide de même diamètre, et qu'on presse avec force pour augmenter le frottement.* Le grain est mis dans le cylindre creux, qui répond à la trémie, en même tems qu'il fait l'office de la meule supérieure dans nos moulins (1). Je conjecture que le cylindre creux doit avoir dans la partie inférieure uu peu moins de diamètre, que dans la partie supérieure.

Sir Staunton dit qu'à la Chine la même roue fait mouvoir *quelquefois vingt leviers.* Il est vraisemblable qu'elle travaille alors pour le public, comme nos moulins à blé. Il me semble qu'une mécanique semblable à celle de nos moulins à poudre, où une

---

(1). Voyage à Sumatra par William Marsden, tome 1, page 138 et 139.

seule roue à eau fait mouvoir quelquefois trente-six pilons , seroit préférable , non-seulement à la machine malaise , mais même à celle des Chinois , qui me paroît supérieure à celle de Riogénaire. Quelles que soient les méthodes employées pour dépouiller le grain de riz de sa paille , elles sont toutes imparfaites , c'est-à-dire , qu'il y a toujours des grains qui restent entiers. Il faut ensuite les séparer et vanner la paille. Cette opération se feroit très-facilement et très-promp-tement , au moyen d'une vannette mue à bras d'hommes.

## X X I V.

Page 254. L'auteur rend compte des sages précautions qui furent prises dans le port de Riogénaire , pour mettre les vaisseaux en état de supporter les tempêtes dans les parages orageux qu'ils alloient traverser. *Les voiles qui étoient en partie usées , et peu propres à résister à des vents très-forts , furent remplacées par des voiles neuves.* Jusqu'à présent on ne s'est pas occupé des moyens de prolonger la durée des voiles et des cordages , et d'augmenter par l'art leur force naturelle. Cet objet mérite l'attention du Gouvernement. Si l'on parvenoit à trouver un procédé peu coûteux , qui remplît ce but ( que je crois très-possible

d'atteindre), on obtiendrait une grande économie, très-favorable au commerce, et l'on *préviendrait les désastres qu'occasionnent souvent les forts coups de vents*. Que le Gouvernement propose ce sujet à l'industrie, qu'il promette des récompenses à l'inventeur, et bientôt ce désir sera rempli. J'ai quelques expériences sur ce sujet, qui me donnent l'espoir du succès.

## X X V.

*Page 255.* L'Auteur décrit fort bien les effets du mal de mer. Il auroit pu ajouter que l'accablement qu'il occasionne, fait tomber le malade dans un état de défaillance, qui lui ôte l'usage de ses forces. On est persuadé que dans ce cas, il est à propos de prendre l'air et de faire de l'exercice; mais on n'en a ni la force, ni la volonté, quand le mal est violent. Il n'est peut-être pas inutile de dire, que le meilleur remède est l'Elixir de Garus; mais on doit en user avec ménagement, et prendre en même tems du thé, ou de l'eau, très-sucrés. On conçoit aisément, qu'une liqueur confortante, telle que cet élixir, qui est en même tems un bon cordial, est propre à donner du ton aux viscères, et à rétablir par ce moyen, l'équilibre des humeurs; le sucre est adoucissant et nutritif, et convient très-bien dans ce cas, puisque le malade refuse tout aliment solide.

## X X V I.

*Page 273.* Je plains le sort de *Perron* et de ses compagnons de chasse, abandonnés sur l'île d'Amsterdam. Le vaisseau qui devoit venir les prendre, avec les peaux de veaux marins qu'ils se seroient procurées, a été pris par le *Lion* dans les mers de la Chine. Ces malheureux sont peut-être encore dans cette île, si le désespoir ne les a pas fait renoncer à la vie. Un vaisseau allant à la Chine pourroit mouiller près de cette île, sans se détourner de sa route, et donner passage à ces infortunés, en traitant avec eux de l'achat de leurs peaux. Puisse cet avis, dicté par l'humanité, tirer ces malheureux de leur exil, et les rendre à la société, à leurs amis, à leur patrie!...

## X X V I I.

*Page 290.* Les jardiniers des deux vaisseaux anglais plantèrent, auprès de la hutte des chasseurs, des patates et d'autres végétaux qui peuvent, sans doute, être d'un grand secours, non-seulement pour eux, mais pour les autres marins qui séjourneront dans l'île. Les patates n'y réussiront pas, vu la température trop froide; mais je soupçonne que l'auteur a voulu dire, des pommes-de-terre.

Si tous les voyageurs qui abordent des

îles désertes, avoient l'attention d'y planter des patates ou des pommes-de-terres, suivant leur température, et d'autres végétaux appropriés au climat, ils auroient droit à la reconnoissance de la postérité. Les Portugais, dans les premiers voyages qu'ils ont faits dans les Indes, plaçoient des boucs et des chèvres, des cerfs et des biches, dans les îles désertes qu'ils rencontroient. C'est à eux que l'on doit la multiplication des boucs sauvages qui sont encore à l'Isle de France et à l'Ascension, et celle des cerfs que l'on trouve dans la première.

X X V I I I.

*Page 303.* « Le 25 Février, 1793, on aperçut la pointe la plus occidentale de l'Isle de Java, pointe à laquelle on a donné le nom de *Tête-de-Java*. Bientôt après on vit l'Isle du Prince, et l'entrée du détroit de la Sonde. » D'après cela, il est évident que les Anglais dirigeoient leur route sur la *Tête-de-Java*. Ils étoient sûrs de leurs points, au moyen de leurs montres marines, et des observations astronomiques qu'ils ne manquoient pas de faire. Sans cela, ils auroient sans doute dirigé leur route au vent du détroit, pour ne pas le manquer.

X X I X.

*Page 304.* L'île que les Anglais nomment la *Contrariante*, est nommée par les Français

*l'Isle du milieu.* Les deux rondes que les premiers nomment le *Bounet* et le *Bouton*, portent les noms en français de la *Grande* et la *Petite Toque*. Ces deux dernières ne sont pas habitées ; mais elles sont couvertes d'arbres : elles sont extrêmement petites.

J'ai débarqué en 1761, sur la *Grande-Toque*, en allant à Batavia, pour y chercher des coquillages : je n'en trouvai pas de curieux ; mais un spectacle singulier excita mon étonnement. En me promenant sur le rivage, j'aperçus un plateau de pierres, sous l'eau, qui paroissoit couvert d'une belle végétation, d'un beau verd, et qui avoit dans quelques parties les couleurs de l'iris. Quand je fus près du plateau, ces belles couleurs avoient disparu, et le plateau ne présentoit plus qu'une couleur brune. Un peu plus loin, je vis un autre plateau coloré comme le premier ; je m'approchai, et sur-le-champ il se rembrunit. Curieux de connoître la raison de ce phénomène, je détachai avec un couteau quelques parties de ce qui me paroissoit être un végétal marin. Je fus bien surpris de voir que la partie de cette substance, qui adhéroit au rocher, étoit charnue. Voilà donc un animal qui tient du végétal, par des feuilles très-minces et très-déliées, longues de quinze

à dix-huit lignes, qui ont du mouvement. C'est un zoophyte qui a de la ressemblance avec l'anémone de mer.

## X X X.

» *Page 305.* La nature emploie des êtres  
 » animés, pour former de nouvelles terres,  
 » dans les détroits de la Sonde. *Page 306.*  
 » Indépendamment des animaux aquatiques  
 » qui produisent les îles de corail, etc. »  
 D'après ces deux passages, on voit que l'Auteur est persuadé, avec beaucoup de naturalistes, que les Coraux doivent leur formation à des insectes marins. Cette opinion a pour elle un grand degré de vraisemblance; mais elle n'est pas démontrée. On n'a pas encore des observations assez suivies, assez exactes, pour la regarder comme certaine. On ne peut pas douter que tous les Madrépores n'aient de l'accroissement dans toutes leurs dimensions, mais il pourroit n'être que l'effet d'une sorte de végétation.

## X X X I.

*Page 307.* On trouve aussi dans le détroit de la Sonde, le coquillage connu sous le nom de Bénitier. Je me rappelle qu'un de mes amis, capitaine en second du vaisseau de guerre sur lequel j'étois embarqué, fut à la chasse sur l'île au Prince; il ramassa sur le bord de la mer, un bénitier, très-frais,  
 très-

très-entier, mais médiocre ; il le fit cuire, en mangea, et le trouva très-bon ; mais il en fut très-incommodé. Une médecine n'auroit pas eu plus d'effet. Cet évènement n'eut aucune suite.

*Page 307.* J'ai vu des huîtres à l'île de l'Ascension incrustées dans les rochers. On a de la peine à les détacher avec un marteau ; on n'en trouve point ailleurs. Cette île, située par huit degrés de latitude australe, a été récemment bouleversée par un volcan. J'y ai vu une plage entièrement composée de petits grains ronds, de nature calcaire, parmi lesquels il y a des fragmens de corail rouge. Elle est séparée par un rocher de granit, d'une autre plage, beaucoup plus étendue, qu'on appelle l'Anse des Français, et qui est toute composée d'un sable fin vitrifiable. C'est là sur-tout que les tortues de mer viennent la nuit pondre leurs œufs.

### X X X I I.

*Page 310.* « Les jonques chinoises, qui » sont si mal construites pour entreprendre » des voyages de long cours, et qui mouil- » loient dans la baie ( de Batavia ), indi- » quoient en même tems qu'on n'étoit pas » loin de la Chine. » Et l'on veut que ces jonques aient été autrefois jusque dans la Mer-Rouge !... Au surplus, l'auteur auroit dû dire que la baie est couverte d'une

quantité immense de ces jonques , et de beaucoup d'autres boths, construits à Java , qui font le cabotage de la côte.

### X X X I I I.

*Page 311. La secrète appréhension des Hollandais sur les vues secrètes de l'Ambassade n'étoit pas sans fondement. Je ne serois pas surpris d'apprendre qu'elle avoit été chargée de demander à l'Empereur de la Chine, le privilége exclusif du commerce de cet Empire, avec la permission d'y former un établissement ; à la charge de purger des pirates, les côtes de la Chine, et d'y envoyer autant de vaisseaux pour le commerce, que tous les Européens réunis. Les Anglais se seroient encore engagés à protéger le Grand Lama. Leurs vues ambitieuses, leurs prétentions à la domination des mers, leurs désirs de s'emparer exclusivement du commerce du globe, justifient cette opinion.*

### X X X I V.

*Page 317. « La ville est environnée de » marais et d'étangs, d'où s'élèvent chaque » matin, aussitôt que la brise de mer souf- » fle, une immense quantité de vapeurs » pestilentielles. Lorsque le soleil est dans » son midi, ses rayons frappent les canaux » vaseux qui sont dans les rues, et l'air se*

» charge de miasmes corrompus ; enfin les  
 » arbres qui ombragent les quais et bor-  
 » dent les canaux , laissent échapper pen-  
 » dant la nuit beaucoup d'émanations fu-  
 » nestes ».

Il est certain que Batavia est un séjour très-mal sain : non-seulement *la ville est environnée de marais et d'étangs*, mais la mer des environs est elle-même très-sale, mais les canaux factices qui sont dans les principales rues, ont une eau bourbeuse et corrompue, parce que leur cours est très-lent, et qu'on y jette les cadavres des animaux, et toutes les immondices de la ville. Les brises de terre et de mer seroient très-propres à renouveler l'air, si elles étoient plus fortes. On n'a jamais vu de coups de vents à Batavia. Sa rade vaut donc mieux pour le mouillage des vaisseaux que le port le plus sûr ; mais ces coups de vents purgeroient l'air. Au reste les arbres, loin de fournir des émanations funestes, absorbent une partie du gaz méphitique, le convertissent en air vital et en exhalent une grande partie. Les végétaux, tant qu'ils vivent, sont plus propres à purifier l'air qu'à le corrompre. Les Isles de France et de la Réunion, couvertes d'arbres et de plantations ont une atmosphère très-pure et très-saine.

## X X X V.

*Page 319.* J'ai fait un court séjour à Batavia, dans deux voyages. J'y ai été attaqué de la fièvre du pays. Un médecin Hollandais me fit prendre tous les jours une dose de je ne sais quel sel neutre qui vient de Hollande et qui est apéritif et purgatif. Je me suis bien trouvé de l'usage de ce remède. Je crois que le sel de saignette, ou celui de Glauber pourroient y être substitués avec le même succès.

*Page 320.* *Les obstructions*, les gonflemens dans les intestins, qu'on nomme *la basse*, les dyssenteries, les abcès au foie, les fièvres malignes et putrides sont les maladies ordinaires des pays mal-sains. Les indigestions y sont quelquefois mortelles, sur-tout dans les climats chauds. L'élixir connu dans l'Inde sous le nom de *drogue amère* est le meilleur remède qu'on ait trouvé contre les indigestions. J'en ai étendu l'usage depuis plus de 35 ans, à l'Isle de France, et même à Paris, toujours avec succès. Cette liqueur est aussi un excellent emménagogue. On en trouve la recette dans ce volume.

## X X X V I.

*Page 323.* La Société Littéraire des arts de Batavia a été établie, vers 1778, sous le généralat de feu Reynier, par les soins de

son gendre, feu mon ami, Radermaker, dont je regretterai toujours la perte. Elle a publié des mémoires très-curieux, très-intéressans et très-utiles, qu'il seroit essentiel de connoître. J'invite le Gouvernement à les demander en Hollande, à les faire traduire en français, et à les publier. On y trouvera des procédés ingénieux qui reculeront les bornes de nos connoissances et qui pourront être utiles à nos Colonies.

## X X X V I I.

P. 323. Parmi les animaux que les curieux élèvent à Batavia, on voit quelquefois dans des jarres d'eau douce, des *Goramis*, poisson exquis, assez gros, ressemblant, pour la forme, à la poule d'eau, qui a été transplanté des Moluques à Java, où il est maintenant assez commun. Nous l'avons transporté à l'Isle de France, et il peuple nos rivières et nos bassins.

## X X X V I I I.

Pag. 328. « Il est des climats moins chauds, » où le thermomètre descend quelquefois la » nuit de vingt degrés ; mais à Batavia, c'est » tout le contraire ; il monte ordinairement » de quatre ou cinq degrés, au-dessus de ce » qu'il étoit à l'ombre, lorsque le soleil étoit » au Zénith. » J'ai été deux fois à Batavia

j'y ai séjourné plus long-tems que l'Ambassade anglaise , et je n'ai rien observé de semblable. La nuit m'a toujours paru moins chaude que le jour. Ainsi les observations des Anglais sont sans doute l'effet momentané de quelques circonstances particulières qu'ils n'ont pas remarquées.

## X X X I X.

*Page 330.* Les recrues de la garnison ne sont guère tirées des Provinces-Unies « Ce » sont en général des Allemands » des Belges et des Français. La discipline militaire y est très-sévère. La subordination dans tous les Etats y est portée à un degré étonnant. Quand le Gouvernement veut se défaire d'un mauvais sujet , il l'envoie à *Banda*, l'une des Moluques où l'air est , dit-on , encore plus malsain qu'à *Batavia*.

## X L.

*Page 337.* « Ce sont les Chinois principale- » ment qui cultivent les cannes à sucre. » Les Chinois sont aussi laborieux à *Batavia* , que dans leur pays ; ils cultivent aussi le riz , l'indigo , etc , et y exercent toutes sortes de métiers. Ils fabriquent l'araque de *Batavia* , espèce d'eau-de-vie de sucre , qui passe pour la meilleure de toutes celles qui se fabriquent dans les Indes Orientales.

L'Auteur auroit dû dire qu'ils occupent

un des faubourgs, qui est très-grand, et que leur population s'élève à deux cent cinquante mille ames environ. Si la Chine ne la recrutoit pas annuellement, elle ne seroit pas aussi considérable, vu sur-tout l'insalubrité de l'air ; mais ce peuple est sobre et laborieux.

## X L I.

*Page 341.* « Une pâle langueur est répandue sur leur physionomie ( des femmes ) et jamais les couleurs de la rose n'embellissent leurs joues. » Il en est de même dans tous les pays chauds ; on attribue cet effet à la grande transpiration ; aussi les menstrues n'y sont pas aussi abondantes qu'en Europe, par la même cause.

## X L I I.

*Pages 343 et 344.* Il n'est pas étonnant que les Hollandais aient réussi à maintenir leur Empire sur le nombre bien supérieur au leur, des esclaves, des Javans et des Chinois. « Telles sont les conséquences de » la domination qu'on a une fois établie, et » de l'ascendant de l'esprit, sur les moyens » purement corporels, et d'un pouvoir uni, » contre des forces divisées. » Ces raisons sont très-bonnes sans doute, mais elles ne sont pas les seules. Les trois classes d'hommes désignées ci-dessus, et qui habitent Batavia,

n'ont aucune union entr'elles, ne parlent pas la même langue, et n'ont ni les mêmes usages, ni les mêmes intérêts à secouer le joug des Hollandais. Les esclaves le désirent sans doute; mais comment l'entreprendre? Ils ne pourroient pas agir de concert; ils se fréquentent peu les uns et les autres; ils sont originaires de différens pays, ils n'ont aucuns moyens physiques entre leurs mains, et la nature semble leur avoir refusé l'énergie nécessaire, pour imaginer un complot. Les Javans et les Chinois sont contens de leur sort, et ne désirent rien. Les uns et les autres sont les plus lâches et les plus mous de tous les hommes. Le Général de Batavia, feu Van-der-Para, me disoit que le Javan étoit un peuple de moutons, à conduire avec une baguette. Ainsi une poignée d'Européens doit maintenir facilement sous sa domination une population immense.

### X L I I I.

*Page 345.* L'histoire de l'Isle de Java seroit très-curieuse. *Les Arabes, qui en établissant le Mahométisme, ont soumis à leur joug presque tous les premiers possesseurs du pays,* alloient à Canton, dès le neuvième siècle. Ils partoient de la Mer-Rouge et se rendoient en droiture à la Côte Malabarre, de là à celle de Coromandel,

d'où ils pénétroient dans le détroit de Malac, et de là en Chine. Ils s'étoient répandus à Sumatra et à Java. Partout, ils ont formé des Colonies, partout ils ont propagé leur religion; ils étoient commerçans et missionnaires. Ils ont donné un commencement de civilisation et de police aux Peuples agrestes de la presqu'île de Malac, et à ceux de Sumatra et de Java. Plusieurs de leurs compatriotes fréquentoient dans le même tems la côte orientale d'Afrique, où ils ont formé un établissement qui subsiste encore. C'est *Zanzibar*, dépendant de l'Iman de Mascate. D'autres ont été à Madagascar. Ils se sont établis à *Bombetoc*, dans la partie du nord de cette île, et au *Fort-Dauphin* dans la partie du sud. Il n'est pas de mon sujet de faire l'histoire de ces émigrations, ni des effets qu'elles ont eus sur les contrées où elles se sont fixées. Je dirai seulement que les Maures partis de la Mer-Rouge ont formé dans le même tems des établissemens à la côte orientale d'Afrique, qui subsistent encore, tels que *Mélinde*, *Monbase*, *Quiloa*, *Patte*, etc., qui sont indépendans les uns des autres; mais ils n'ont pu venir à bout de civiliser les Africains. J'ai sur *Quiloa* des Mémoires curieux que je pourrai faire connoître, si le public paroît les désirer, et s'il applaudit à mon travail.

J'ai ouï dire qu'on voyoit dans l'intérieur de Java des ruines d'anciens monumens, qui attestoient qu'elle avoit été autrefois habitée par un peuple civilisé. M. Hooyman, Ministre Luthérien, avec lequel j'entretenois correspondance, a trouvé près de Batavia, en faisant faire des fouilles sur ses habitations, deux planches de cuivre sur lesquelles il y a des caractères gravés, qui sont inconnus.

#### X L I V.

*Pages 347 et 348.* L'anecdote de la rébellion des Chinois, en 1740, citée par l'Auteur, me paroît fabuleuse. Il est bien vrai que la même année on en fit un grand massacre, et qu'ils furent accusés de conspiration. Le Baron d'Imoff, Gouverneur de Ceylan, les accusa auprès du Gouvernement qui fit faire des perquisitions inutiles. Il renouvela les mêmes accusations de Colombe où il séjournoit; enfin il se rendit à Batavia. Il abusa de l'ascendant qu'il avoit sur *Falquenir*, pour lors Général, et lui prouva que les Chinois faisoient des amas d'armes, en lui faisant voir celles qu'il avoit trouvées dans leurs tombeaux, et qu'il y avoit fait cacher secrètement. Il arracha du Général l'ordre du massacre, se chargea de l'exécution, et obtint de lui la commission d'aller en rendre compte aux Etats-Généraux. Arrivé en Hollande,

il s'attacha à noircir la conduite du Général, et rejeta sur lui tout l'odieux du massacre. Il avoit des talens, de la fortune ; il vint à bout d'obtenir pour lui-même le généralat, et partit avec l'ordre d'arrêter *Falquenir*. Celui-ci, après le départ d'Imoff, ouvrit enfin les yeux sur sa trop grande confiance, et s'embarqua pour rendre compte de sa conduite aux Etats-Généraux. Les vaisseaux qui portoient *Falquenir* et le Baron d'Imoff se rencontrèrent au Cap de Bonne-Espérance. Le Baron avoit toute l'autorité. Il arrêta *Falquenir*, le mit aux fers sur son vaisseau, le conduisit à Batavia, et le relégua prisonnier dans l'île de Harlem, où il mourut de chagrin peu de tems après.

Le Baron d'Imoff a gouverné long-tems à Batavia. On peut dire qu'il y a régné, et c'est avec regret que j'ajoute que ce scélerat y a déployé beaucoup de talens.

#### X L V.

*Page 352.* L'auteur dit qu'aux Isles Philippines, *les Chinois n'y sont ni moins nombreux, ni moins nécessaires qu'à Java*. Il se trompe. Il y a beaucoup de Chinois à Manille, située dans l'île Luçon, capitale des Philippines, mais ils n'y sont pas à beaucoup près, aussi nombreux qu'à Java. Après la prise de Manille par les Anglais, en 1761,

le Roi d'Espagne rendit un édit qui ordonnoit à tous les Chinois qui n'étoient pas chrétiens, de sortir de l'île Luçon. Beaucoup d'entr'eux se firent baptiser, pour ne pas quitter leurs propriétés, leurs familles, leurs amis. Le Gouvernement Espagnol qui sentoît combien ce peuple étoit utile, même nécessaire à l'établissement, ne mit pas beaucoup d'exacritude dans l'exécution de l'édit, et la plupart des Chinois restèrent. Au lieu de les chasser, il auroit fallu en appeler un plus grand nombre. Les Chinois exercent dans Luçon tous les arts et métiers. Ils sont agriculteurs, pêcheurs, matelots, etc.

## X L V I.

*Page 352.* « Les Dames de Batavia, parlent » non-seulement la langue Javanoise, ( on » doit dire la langue Javane ) comme la Hol- » landaise ; mais elles jugent à propos d'ap- » prendre celle des Portugais, laquelle con- » tinuant à être en usage, dans tous leurs an- » ciens établissemens en Asie, montre com- » bien cette nation a été autrefois répandue » dans cette partie du monde » Ceci n'est pas particulier à Batavia. Dans toutes les Indes, aux côtes de Coromandel et de Malabar, dans le Bengale, à Pondichéry, et même à Madrast et à Calcutta, à Colombe, à la Chine; ( je veux dire à Canton ) l'on parle un portugais corrompu.

## X L V I I.

Page 354. « On sait, dit le traducteur, dans une note, « qu'avant de vendre les noix » muscades, les Hollandais les font passer » au four, afin qu'elles ne puissent pas germer ». Il est mal instruit. Les noix muscades veulent être plantées fraîches pour pouvoir germer. Les Hollandais, qui savent qu'elles sont très-sujettes à être piquées des vers, les font passer dans de la chaux, pour qu'elles se conservent saines plus long-tems. Cette opération détruit le germe de la noix.

## X L V I I I.

Page. 356. Je trouve plusieurs choses à reprendre dans cette page, au sujet du muscadier. Nous en avons des arbres à l'Isle de France, qui y prospèrent par les soins infatigables du citoyen Céré, Directeur du Jardin national, qui a donné la description de leurs fleurs blanches, monopétales, très-petites, et qui ont une odeur très-forte. *La surface intérieure des feuilles* de l'arbre, n'est pas *brune*. Le fruit est ordinairement plus gros qu'un *brugnon*. Il est comme lui, recouvert d'une pulpe très-épaisse, ferme, aromatique. La muscade n'est pas une *amande*. J'ignore si, *originellement*, c'est-à-dire au moment de sa formation, elle est *molle*; mais jésais bien que dans

l'état de maturité, elle a de la consistance. Il y a plusieurs sortes de noix muscades, la longue, et la ronde, et une très-petite espèce, que je n'ai vue qu'une fois dans ma vie, et dont j'ignore le pays natal.

Le clou de girofle est le calice, que l'on cueille, dès que les pétales sont tombées, et qui, comme la plupart des *Eugenia*, devient le fruit. Celui-ci est presque aussi gros qu'une aveline ordinaire; il a une pulpe noirâtre, et une véritable amande. J'ai bu du ratafiat fait avec des girofles mûres, infusées dans de l'eau-de-vie, à laquelle on avoit ajouté du sucre. Il étoit un peu amer, et cependant agréable. Je crois cette liqueur stomachique. Peut-être que si elle avoit été distillée, son amertume se seroit dissipée. C'est un essai à faire, que je propose aux colons des Isles de France et de la Réunion, qui ont des girofleries; ils doivent prendre des précautions, pour que la liqueur ne sente pas l'empyreume.

## L X I X.

Pages 356 et 357. J'ai distillé, étant à l'Isle de France, des branches et des feuilles d'un jeune camphrier, ayant environ vingt pieds de hauteur. Je n'ai pas obtenu de camphre, mais une huile essentielle, blanche, limpide, qui a une odeur très-pénétrante de camphre. Peut-être que le tronc des vieux

arbres ou leurs racines donnent, à la distillation, cette substance dans l'état concret.

*Pages 356 et 357.* Les feuilles du canelier ont très-peu d'odeur et peu de goût. Les fleurs ont une odeur fétide.

*Ibid.* Le poivrier est une liane, une plante sarmenteuse, qui a des mains à chaque nœud, au moyen desquelles elle s'attache aux arbres voisins; mais il n'est pas parasite, parce qu'il ne se nourrit pas de la sève de ses tuteurs; ses fibres ne pénètrent pas leur écorce. Il tire sa nourriture de la terre, de l'air et du soleil, comme les autres plantes, et il vient très-bien, quoique solitaire. « Le poivrier croît par groupes, » comme la vigne; mais il est plus petit ». Je n'entends pas ce que cela veut dire. S'il y a ici une faute d'impression, et que le mot *groupes*, ait été mis, pour celui *grappes*, je dirai que c'est une erreur. Le poivrier porte un épi, dans lequel sont placés les grains de poivre. Le cubèbe qui est une espèce de poivrier, porte des grappes.

*Ibid.* Les feuilles de bétel, avec lesquelles on enveloppe de petits morceaux d'arèque, et non d'arraque, un peu de chaux éteinte, et quelquefois du cachou, du cardamome, ou quelque'autre aromate, pour mâcher le tout, sont fort en usage dans l'Asie.

*Ibid.* L'arbre qui porte la noix d'arèque,

n'est pas un des plus petits de l'espèce des palmiers, quoique ce ne soit pas un des plus grands. Il s'éleve à vingt pieds et plus. Il y a des palmiers qui n'atteignent jamais plus de quatre à cinq pieds. L'itchapalou de l'Inde, dont les branches servent à faire des paniers, parce qu'elles sont très-souples, est encore plus petit.

## L.

*Pages 357 et 358.* L'auteur a dit partout, *la noix d'arraque*; il faut dire la noix d'Arèque, ou simplement Arèque. Ce fruit est un grand objet d'importation pour la Chine, qui en tire des cargaisons de la Cochinchine. Les Chinois le mangent avec du bétel, et s'en servent aussi pour la teinture.

## L I.

*Page 359.* Je confirmerai ce que dit l'auteur que les propriétés vénéneuses de l'*Upas* sont fabuleuses. J'avois chargé un de mes amis qui alloit à Batavia, de prendre à ce sujet des informations exactes; je l'avois adressé à feu Hooyman, ce ministre luthérien dont j'ai déjà parlé. Celui-ci conduisit mon ami sous des upas touffus, et lui demanda, en riant, s'il en sentoit l'influence.

## L I I.

*Page 360.* Le *Mapou*, arbre extrêmement poreux, qui croît à l'Isle de France, rend

rend un suc qui fait enfler les parties du corps, sur lesquelles il tombe : aussi prend-on des précautions pour l'abattre.

## L I I I.

*Page* 361. L'ancienne médecine employoit plus souvent le feu que la moderne. Les pierres à cautère, qui sont moins effrayantes, et moins douloureuses, en ont fait négliger l'usage. Il y a cependant des cas où elles ne remplacent pas le Moxa. J'ai vu le savant médecin Rougnon, employer avec grand succès ce moyen curatif, sur un de mes amis. Les Madécasses, qui n'ont aucune teinture des sciences, se servent souvent du feu, et quelquefois avec succès. Je les ai vus choisir trois espèces d'herbes du pays, les mêler ensemble sur des feuilles de *sonzes* (espèce de chou-caraïbe), qui brûlent difficilement, les exposer sur un brasier ardent, et lorsqu'elles étoient bouillantes, les appliquer sur les *crabes* de leurs compatriotes, après les avoir nettoyyées. Ils appellent crabes, des crevasses qui viennent aux pieds, le plus souvent à la partie inférieure des talons, et qui les empêchent de marcher. Ils répètent trois fois l'application bouillante des mêmes herbes. J'ai vu quelquefois les crabes disparaître, d'autres fois non ; mais dans ce cas, ils prétendent

que les herbes n'étoient pas assez chaudes , et ils recommencent l'opération. Ce mal est , je crois , inconnu en Europe , et paroît provenir de ce que les Noirs marchent nus pieds.

## L I V.

*Page 362.* La *Mangouste* est un animal de l'Inde très-vorace , qui fait la guerre aux poules , etc. Le mangoustan est un fruit délicieux qui vient à Batavia , à la côte de l'Est , à la Cochinchine.

## L V.

*Page 363.* On cultive aussi à l'Isle de France des Ananas en plein champ ; mais la population de cette Colonie , n'approche pas de celle de Batavia. Les Chinois tirent parti du fil des feuilles de l'Ananas , et prétendent qu'il est beaucoup plus solide qu'aucun autre. Je ne sais pas quel est leur procédé pour l'extraire , ni à quel usage ils l'emploient. Quoi qu'il en soit , c'est vraisemblablement la raison pour laquelle ils cultivent beaucoup d'Ananas. Le fruit n'est pas précisément l'objet de leurs soins ; c'est le fil des feuilles , qui se vend très-bien à la Chine. Voilà pourquoi les Ananas sont à si bon marché à Batavia. Si les Chinois savoient en faire du vin , ou s'ils imaginoient d'en distiller le suc

fermenté, pour avoir de l'eau-de-vie, ces fruits auroient peut-être plus de valeur.

## L V I.

*Page 363.* Le sucre est très-abondant à Batavia, qui en envoie des cargaisons dans l'Inde, dans la Mer-Rouge, et même en Europe. Il y vaut au plus trois sous la livre. Il coûte encore moins à Manille dans l'île Luçon, capitale des Philippines; mais la Cochinchine est le pays où le sucre est le plus abondant, le meilleur, le moins coûteux.

## L V I I.

*Page 366.* « La principale culture à Java » est celle du riz. » En effet, cette île en produit beaucoup. Il ne coûte pas habituellement un sou la livre: on y cultive aussi la canne à sucre, le café, l'indigo. Le café de Java est gros, long, poreux, de qualité médiocre. L'indigo Javan est un des plus beaux et des plus estimés; je parle de celui de la première qualité.

## L V I I I.

*Page 368.* « Plusieurs des maisons de Batavia restent inhabitées, ce qui annonce » une Colonie en décadence. Parmi beau- » coup d'autres preuves de cette décadence, » on remarque les navires de la Compagnie, » qui languissent dans la rade, faute de

» cargaisons et d'équipages. Il n'y a point  
» de vaisseaux de guerre, pour protéger le  
» commerce, même contre les pirates, qui at-  
» taquent quelquefois les navires à la tête de  
» la rade de Batavia. » Il est étonnant que  
l'Administration de cette Colonie n'ait rien  
fait pour corriger l'insalubrité de l'air du  
pays. J'ai oui dire que le baron d'Imoff,  
qui a laissé après lui la réputation d'un homme  
à talens, avoit formé le projet d'accélérer le  
cours des eaux qui traversent la ville. J'ignore  
pourquoi il n'a pas eu d'exécution. Le man-  
que d'équipages pour armer les navires de  
la Compagnie, est très-fréquent ; il est une  
suite de l'insalubrité de l'air, peut-être aussi  
du défaut de soins des malades, ou d'une  
économie mal entendue, qui engage à expé-  
dier les vaisseaux de Hollande, avec trop peu  
de matelots. Je sais que la Haute Régence a pris  
quelquefois le parti de compléter les équipa-  
ges des vaisseaux avec des matelots chinois ;  
mais on en tire peu de service et d'utilité ; les  
Lascars qui sont des matelots mahométans  
de l'Inde, seroient préférables. Il ne seroit  
pas nécessaire d'avoir des vaisseaux de guerre  
proprement dits, pour protéger le commerce,  
contre les pirates. Des vaisseaux ordinaires  
de la Compagnie, armés en guerre, seroient  
suffisans. Il sera facile à la République Ba-  
tave de donner à Batavia plus de splendeur

qu'il n'en a jamais eu. Il faut pour cela qu'elle proclame la liberté du commerce, au moins d'Inde en Inde, et qu'elle favorise l'agriculture. Ces deux moyens, s'ils ne sont pas contrariés par le vice du climat, rendront cette ville une des plus opulentes des Indes Orientales.

## L I X.

*Page 369.* Les dehors de Batavia sont moins mal-sains que la ville. Il y a une maison de campagne affectée aux gouverneurs, à vingt-cinq lieues de sa résidence, située au pied des *montagnes-bleues*, où l'on dit que l'air est très-sain. Les chemins qui y conduisent sont très-difficiles. Je ne crois pas qu'aucun étranger y ait jamais été. Le général y va rarement.

## L X.

*Pages 379 et suivantes.* Les nids d'oiseaux sont fort estimés des Chinois. Ils leur attribuent des propriétés aphrodisiaques. Ils les font cuire dans de l'eau ou dans du bouillon, et les ajoutent à des ragoûts. Les Hollandais suivent le même usage. Ces nids n'ont aucun goût par eux-mêmes.

## L X I.

*Page 388.* On a vu quelquefois ces pirates malais attaquer des vaisseaux des

Compagnies Européennes. Ils ont une audace comparable à celle des anciens slibustiers.

## L X I I.

*Page 390.* Les vaisseaux anglais éprouvoient, dans le détroit de Banca, les contrariétés de la mauvaise saison. Ils auroient peut-être mieux fait d'attendre le retour de la bonne saison, dans quelque mouillage convenable, plutôt que de fatiguer les équipages à lever les ancres, et à manœuvrer, pour faire peu de chemin. Il eût été à désirer que l'auteur eût joint à la fidélité de ses récits, l'exactitude des dates.

Les mouches brillantes dont il parle, existent aussi aux environs de Batavia; il y en a à Madagascar. Lorsqu'un buisson en rassemble beaucoup, on croiroit qu'il est en feu.

## L X I I I.

*Page 391.* « La petite escadre ne trouva au » Cap Nicolas, qui est l'extrémité la plus » septentrionale de Java, ni marais, ni épais » nuages. Les brises de terre et de mer s'y » succédoient constamment; l'air étoit clair, » le tems très-beau, tandis qu'on voyoit » tomber sur la côte opposée, un déluge de » pluie. » Dans la mauvaise saison, les orages, les tempêtes sont fréquentes à l'occident du Cap Saint-Nicolas, tandis qu'à l'est le tems

est calme. Ce Cap n'est pas extrêmement élevé. On n'a jamais essuyé de coups-de-vent dans la rade de Batavia.

## L X I V.

*Page 394.* Le roi de Bantam est *prêtre de la religion mahométane, à laquelle il mêle beaucoup de rites et de superstitions des Aborigènes de Java. Par exemple, il adore le grand banian ou figuier indien, également sacré dans l'Indoustan. C'est le ficus bengalanensis, autrement nommé dans l'Inde, arbre de pagodes.* Il est très-grand, très-gros, a des feuilles grandes, fortes, épaisses, une figue d'un beau rouge, ronde, ordinairement plate, qu'on ne mange point. Cet arbre se multiplie par des filets qui partent des nœuds de ses branches, qui parviennent avec le tems jusqu'à terre, et qui y prennent racine. C'est celui dont parle Lucain, lorsqu'il dit qu'un arbre forme une forêt. Il y en a une autre espèce dans les bois de l'Isle de France et de la Réunion, et dans ceux de Madagascar, qu'on nomme *Fonche*, dont les feuilles et les fruits sont plus petits, mais dont le tronc est aussi élevé et aussi gros.

Il paroît singulier que les Indiens et les Aborigènes de Java se soient accordés à re-

garder cet arbre comme sacré. Les Madécasses n'ont pas le même préjugé.

## L X V.

*Page 396.* L'indigo n'est point une  *Pierre* ; on ne doit plus se servir de cette expression. *Pour fabriquer l'indigo*, dit le traducteur, *on fait pourrir la feuille de cette plante.* Ce seroit le moyen de n'avoir point de fécule. On fait macérer et non *pourrir* la plante. Quoi qu'il'en dise, il y a de l'indigo de St.-Domingue d'une qualité très-supérieure à tout celui qui se fabrique aux Indes, excepté celui d'Agra, quoique les Indiens, pour extraire la fécule, séparent les feuilles des branches de la plante.

## L X V I.

*Page 400.* L'Auteur dit que la proposition *de faire des étoffes avec des fils d'araignée*, est une chose *extrêmement ridicule pour ceux qui n'ont vu que les toiles inconsistantes que ces insectes tissent en Angleterre.* Ce n'est pas avec les toiles d'araignées qu'on a proposé de faire des étoffes, mais avec leurs cocons. On est parvenu à en faire des bas.

## L X V I I.

*Page 404.* « Banca est connue en Asie par

» ses mines d'étain, et on sait que le même  
 » avantage avoit rendu l'Angleterre célèbre  
 » en Europe, long-tems avant que ses armes  
 » eussent porté sa gloire dans toutes les par-  
 » ties du globe. » L'Angleterre étoit célèbre  
 dans un tems ancien, par ses mines d'étain,  
 qui étoient alors les seules connues en Europe.  
 Banca qui est peu peuplée, n'est pas le seul  
 pays des Indes qui fournisse de l'étain.  
 Sumatra, Bornéo, Malac, le Pégou en en-  
 voient beaucoup à la Chine, où l'on en fait  
 la plus grande consommation.

## L X V I I I.

Page 411. *Un nid de tortues* seroit une  
 chose assez curieuse. La tortue est amphibie,  
 pond à terre; elle fait un creux dans le  
 sable avec ses nageoires, y dépose ses œufs  
 en grande quantité, les recouvre de sable,  
 et retourne à la mer. Je ne conçois pas ce  
 que c'est que l'*espèce de placenta adhérent*  
*à leur ventre.* J'ai vu sur l'Isle de l'Ascension  
 beaucoup de petites tortues qui venoient  
 d'éclorre, et qui couroient à la mer; mais  
 elles n'avoient rien sous le ventre qui pût  
 donner l'idée d'un placenta; je ne sache pas  
 que les ovipares en aient.

## L X I X.

Page 436. L'Evêque de la Cochinchine

conduisit en France le fils aîné du Roi détrôné en 1786, et non le Roi lui-même. Ce Prince s'étoit réfugié à Siam, où il y a beaucoup de Cochinchinois, et où il fut accueilli par le Roi. Pendant son séjour, celui de Siam eut la guerre avec les Pé-gouans. Le monarque détrôné saisit cette occasion de prouver sa reconnoissance à son bienfaiteur. Il inspira son courage aux Cochinchinois, qui voulurent bien le suivre, et il contribua le plus à la défaite des Pé-gouans.

La guerre étant terminée, le Roi de Siam, pour montrer sa reconnoissance à son hôte, lui donna des troupes et des vaisseaux pour recouvrer son trône; mais il ne laissa au Cochinchinois que l'apparence du commandement, et réserva la principale autorité sur les forces siamoises, à un vieux général de cette Nation qui avoit toute sa confiance. Celui-ci barra tant qu'il put le Roi de la Cochinchine dans ses mesures; et cette première tentative échoua.

De retour à Siam, le Prince Cochinchinois espéra long-tems déterminer une autre entreprise, et la sollicita vivement, mais inutilement. Enfin, ne consultant que son courage, il prit la résolution de tout tenter par lui-même. Il descendit la rivière sur ses propres bateaux, avec ceux de ses sujets

qui lui étoient restés attachés. Il ne trouva d'obstacle qu'au dernier poste, situé à l'embouchure de la rivière. Le commandant de ce fort fit mine de l'arrêter. « Je suis Roi, » dit ce Prince, à l'officier qui commandoit » ce poste. J'ai demandé asyle à votre maître, j'y renonce maintenant, pour aller à la » conquête de mon Royaume. N'espérez pas » me retenir de force, je suis déterminé à » tout. » Le Siamois qui étoit le plus foible céda, et le Prince continua sa route.

Le Roi de Siam, se croyant offensé, expédia sur-le-champ ses forces navales à la poursuite du Prince fugitif, qui fut joint au bout de quelques jours. Il mit aussitôt ses bateaux en ordre de bataille, et salua le pavillon siamois arboré sur les vaisseaux qui le poursuivoient. Cette générosité, et la contenance fière du Prince, en imposèrent au Général siamois, et il retourna sur ses pas.

Le Roi continua sa route. En abordant sur les côtes de son pays, il y trouva les dispositions les plus favorables. Il osa y débarquer seul; mais il fut bientôt entouré d'une grande partie de ses sujets, déjà fatigués du règne tyrannique de l'usurpateur, et que la valeur de son roi avoit entraînés dans son parti. Il rangea en peu de tems,

une partie de ses Etats sous son obéissance.

Il paroît, d'après la relation de sir Staunton, que l'usurpateur a conservé son autorité sur une partie de la Cochinchine, et que le port de Turon lui appartient. Ce n'est pas le plus considérable de ce Royaume; mais c'est celui que ce prince avoit promis à la France, pour y former un établissement, si elle lui fournissoit les secours nécessaires pour recouvrer son Royaume. Ils ont été promis et même expédiés de France aux ordres de M. de Conway, Gouverneur de Pondichéry, qui a jugé à propos de n'en faire aucun usage.

Les Anglais ont fait des offres magnifiques à l'Evêque d'Adran; il les a constamment refusées. Voilà pourquoi l'Ambassadeur a été à Turon avec ses vaisseaux. Il vouloit sonder les dispositions du Roi de la Cochinchine, et s'il les avoit trouvées favorables, faire avec lui un traité d'alliance, au nom du Roi d'Angleterre. Sans ce motif, il n'eût pas été à la Cochinchine, il auroit dû se rendre directement à Canton, ou à Chasan. Un port voisin de la Chine, dans un pays qui produit plusieurs denrées propres au commerce, dont quelques-unes ne se trouvent que là, seroit fort à la convenance des Anglais. Il est heureux pour nous

que les circonstances aient empêché cette vue de se réaliser.

La confiance qu'a le Roi de la Cochinchine dans la Nation Française, lui a été inspirée par l'Evêque d'Adran, par ses sentimens de religion, et par la haute estime qu'il a conçue de la valeur et de la fidélité des Français, à l'occasion d'un fait que je vais citer. Cette anecdote ne paroîtra pas déplacée à tous ceux qui ont dans l'ame et dans le cœur toute l'énergie du patriotisme.

Lorsque la guerre civile éclata, le Roi de la Cochinchine étoit mineur, et fut trahi par les personnes qui devoient lui être le plus attachées. L'Evêque d'Adran joignit à la petite flotte qui étoit restée fidelle à son Roi un bâtiment dont il avoit donné le commandement à un matelot breton, venu de la Chine à la Cochinchine; et lui recommanda de faire la plus grande résistance. Il s'agissoit d'arrêter dans une rivière la flotte nombreuse de l'usurpateur. Au premier signal du combat, l'armée qui tenoit pour le Roi, trop inférieure pour résister, chercha son salut dans la fuite. Le Breton resta seul, et fit tête à la flotte ennemie. Nouveau Cochlès, il la retint trois jours; mais à la fin, les rebelles animés par les discours, par les promesses et par les menaces de

L'usurpateur, abordèrent en foule le bâtiment du Breton. Tout son équipage composé de Cochinchinois l'avoit abandonné; il se jeta à fond de cale, et lorsqu'il supposa que son bateau étoit chargé de rebelles, il mit le feu aux poudres qu'il y avoit amassées, et fit sauter le bâtiment. Cette explosion coûta la vie au brave matelot, et à une quantité immense de Cochinchinois.

La Cochinchine produit la meilleure canelle du monde; elle est payée cinq à six fois plus cher à la Chine, que celle de Ceylan. Elle a un goût exquis, et n'est pas connue en Europe. Les Chinois l'appellent *bois de sucre*; elle est en effet très-sucrée; elle n'est pas dépouillée de sa première écorce; elle est plus large et beaucoup plus épaisse que celle de Ceylan, et n'est pas roulée (1).

---

(1) Outre ces deux canelles, on en trouve à la Chine une troisième espèce qui vient des îles voisines et des Moluques, dont les bâtons sont plus longs, plus gros, plus épais que ceux de Ceylan, dont le goût n'est pas si fin, mais plus piquant, et dont le prix est inférieur. Comme les Européens l'achètent à Canton, ils l'appellent improprement *cannelle de Chine*, quoique cet Empire n'en produise point. Le canelier n'y réussiroit pas, même dans les provinces méridionales; cet arbre demande une température plus chaude. Celui de Ceylan, celui de la Cochinchine, celui des Moluques, forment trois espèces d'arbres qui diffèrent par leurs

Les autres productions de ce Royaume, propres au commerce, sont les suivantes :

Du poivre.

Du thé. Il n'est pas roulé, comme celui de la Chine, parce que les Cochinchinois ne lui donnent pas la même préparation.

Des soies écruës de bonne qualité.

Du coton, dont les Chinois font un grand commerce.

Du sucre en abondance, et le plus beau de toute l'Inde. C'est le pays où il est à meilleur marché.

De l'indigo.

De l'or en quantité. Les mines de ce pays sont les plus riches que l'on connoisse.

De l'arèque, et du fil d'ananas, deux articles dont les Chinois font une exportation considérable. Le fil d'ananas est extrêmement fort, et dure très-long-tems. Je crois qu'il est employé à la pêche du poisson préférablement à tout autre.

foliatures et par la grosseur de leur fruits. Il y en a une quatrième espèce à la Cochinchine; et une cinquième dans les forêts de l'Isle de France qu'on appelle *bois de canelle*, et qui offre deux variétés, le blanc et le veiné. Les écorces de ces deux dernières espèces n'ont aucun parfum. Le canelier de la Côte Malabarre, forme une sixième espèce. Son écorce est moins estimée que celle du canelier de Ceylan, mais elle se vend dans l'Inde à bas prix.

Une plante inconnue en Europe, nommée *Dina-Xang*, dont la féculé est propre à la teinture.

Des mines de fer.

Du cardamome.

De la cire.

De l'ivoire.

De la gomme-gutte.

Du vernis.

De la lacque.

De l'aloès.

De la casse.

Du bois de sapan, propre à la teinture ;  
c'est le bois du Brésil.

De l'huile de bois, fort recherchée dans  
toutes les Grandes-Indes.

Du brai-sec.

Du bois-d'aigle.

Du calembac.

Du salpêtre.

Des bois de marqueterie.

Enfin des bois de construction et même  
des mâturs.

La Cochinchine a plus de deux cents lieues  
en longueur, en latitude. Sa largeur est très-  
inéegale. Elle a cinquante lieues en quelques  
endroits, et douze ou quinze seulement dans  
d'autres. On ne parle pas ici des pays adja-  
cens qui sont tributaires du Roi de la  
Cochinchine,

Cochinchine, tels que le Camboge, le Tsiompa, et les peuples qui habitent les montagnes.

On estime à quatre millions d'ames, la population actuelle de la Cochinchine, malgré la dévastation occasionnée par la guerre civile.

Ce pays est très-fertile en denrées de toutes espèces; et sur-tout en riz dont les Chinois exportent tous les ans chez eux des cargaisons considérables. Ils sont presque les seuls étrangers qui paroissent à la Cochinchine. Beaucoup d'entr'eux y sont établis au port de Turon, et à celui de Fay-Fo.

## L X X.

*Pages 452 et 453.* « Pour purifier le sucre, » lorsqu'il est dégagé de ses parties les plus » hétérogènes, et qu'il a acquis de la solidité, » ils l'étendent par couches d'un pouce d'é- » paisseur, et dix pouces de diamètre, et ils » le couvrent d'une pareille couche du tronc » herbacé du bananier, dont la sève aqueuse » entraîne, en filtrant, le reste du sirop ». Sur quoi le sucre est-il étendu? Est-ce sur une planche percée? Est-ce sur une toile bien tendue, ou sur un tamis quelconque?

## L X X I.

*Pages 454 et 455.* La Cochinchine est le pays, où le sucre est le plus beau, le meilleur,

et à meilleur marché. Il n'y a cependant point de grandes manufactures de sucre. Chaque paysan en fabrique. Il exprime le suc de la canne; il le fait cuire devant sa porte, en plein air, dans des vases de terre. Il y a plusieurs espèces de cannes naturelles au pays; on n'en cultive que deux sortes, suivant la nature du terrain, parce qu'elles sont les plus productives. C'est donc à l'espèce des cannes, aux qualités de la terre, et au climat que l'on doit attribuer l'abondance et l'excellence du produit. Il seroit intéressant de procurer à nos Colonies des cannes cochinchinoises.

Pendant le long séjour que j'ai fait à l'Isle de France, j'avois remarqué que les sucreries n'y prospéroient pas. Je savois que les cannes qu'on y cultivoit avoient été tirées de Madagascar, où la nature en produit sans culture. Je conjecturai que ce végétal devoit avoir, comme tous les autres, des variétés, et qu'il devoit en exister de plus productives. Je savois que Batavia, où j'avois fait deux voyages, récoltoit beaucoup de sucre. Je demandai des cannes du pays, des différentes espèces qu'on y cultivoit, à feu mon ami Radermaker, avec lequel j'entretenois depuis long-tems correspondance. Il m'envoya des rejetons de cannes blanches et de cannes rouges, et m'écrivit que les premières deman-

doient une terre neuve et humide, et les secondes, une terre vieille et sèche; et ajouta que les Chinois établis à Batavia, arrachotent au bout de douze à quinze ans les cannes blanches, et les remplaçoient par les rouges. J'ai cultivé avec soin les unes et les autres sur mes habitations, et je les ai distribuées dans la Colonie où elles prospèrent; et où elles sont aujourd'hui très-multipliées. Leur produit est infiniment supérieur à celui des cannes de Madagascar, et il est d'une bien meilleure qualité. J'en ai envoyé des plants à Cayenne, à Saint-Domingue, à la Martinique. J'ignore ce qu'ils sont devenus dans ces deux dernières îles; mais je sais qu'ils ont prospéré à la Guyanne, par les soins du citoyen Martin, Directeur du Jardin National de cette Colonie, qui les a distribués aux habitans. On doit avoir l'attention de les placer, dans les terrains qui leur conviennent.

Les cannes blanches sont grosses, hautes, touffues, ont les nœuds très-espacés. Les cannes rouges ont la tige et les feuilles, rouges, ou rougeâtres.

J'avois bien remarqué quelques cannes de Madagascar qui avoient la tige rouge, mais non les feuilles, et que cette couleur n'étoit qu'accidentelle; car souvent les nouvelles

poussés , après la coupe , n'avoient pas leurs tiges rouges.

Le produit avantageux des cannes de Batavia , prouve assez qu'elles sont d'une espèce différente de celles de Madagascar. D'ailleurs elles sont en général plus grosses , plus hautes , plus touffues ; elles ont les nœuds plus éloignés , elles sont d'une autre couleur ; elles ont les feuilles plus longues ; mais ce qui prouve encore mieux leur différence et qu'elles conviennent mieux au sol et au climat de la Colonie , c'est qu'elles y fleurissent toutes sans exception , lorsqu'elles n'ont pas été coupées : au lieu qu'il est extrêmement rare d'y voir fleurir des cannes de Madagascar.

Je suis entré dans tous ces détails , pour faire connoître la nécessité de chercher dans les variétés des végétaux , celles qui conviennent le mieux au sol et au climat où elles sont cultivées , et pour apprendre aux habitans des autres Colonies , qu'il existe à la Guyanne et aux îles de France et de la Réunion , deux espèces de cannes très-productives , dont l'une est propre aux terres neuves et humides. Jusqu'à présent les propriétaires de ces terres avoient renoncé à la culture des cannes à sucre , parce qu'on avoit reconnu qu'elles y venoient très-grosses , très-hautes , très-aqueuses , mais

qu'elles n'étoient pas propres à la fabrication du sucre. Désormais ils pourront se livrer à cette culture. Qui sait si l'on ne trouveroit pas dans les pays où les cannes à sucre sont indigènes, une espèce qui seroit propre à être exploitée, après cinq ou six mois de plantation? Si cela étoit, on pourroit la transplanter dans les départemens méridionaux de la République, et la France récolteroit du sucre dans son propre sol. Cette idée n'est pas entièrement dépourvue de fondement. Le manioc ordinaire n'est bon à être fouillé, qu'au bout de deux ans de plantation. Le camanioc qui est une variété du manioc, est exploité au bout de douze, dix et même neuf mois. Il y en a une espèce qu'on récolte au bout de quatre à cinq mois de plantation. N'avons-nous pas deux sortes de blé, l'un que l'on sème en automne et l'autre au printems? le maïs quarentin n'est-il pas beaucoup plus hâtif que le maïs ordinaire? J'engage les patriotes qui voyagent dans les Indes Orientales, à Madagascar, à Java, à Sumatra, à la Cochinchine, au Bengale, et ailleurs, à observer les cannes à sucre que la nature a placées dans ces différens pays, afin de reconnoître s'il y en a dont la maturité soit hâtive, et d'en enrichir leur patrie. Par cette acquisition, ils auront bien mérité de leur pays.

Le sucre est une denrée d'une si grande consommation, d'une si grande utilité et d'un si grand agrément, que nous devons employer tous les moyens possibles d'en assurer le commerce à la France, soit que nous parvenions à naturaliser dans notre sol les plantes qui le fournissent, soit que nous favorisions leur culture dans les pays qui conviennent à leur végétation. Ce comestible que l'on peut placer parmi ceux qui sont nécessaires, est non-seulement nutritif, mais encore très-salubre, et fait partie de nos médicamens. Je le regarde comme une denrée propre à entretenir la santé, et je désirerois qu'elle fût à un prix si modique, que le pauvre lui-même pût en faire un usage habituel. Ces considérations doivent engager le Gouvernement à s'occuper essentiellement, à la paix, du rétablissement de nos Colonies, et du soin d'en former de nouvelles, pour augmenter l'importation du sucre en France.

## L X X I I.

*Page 458.* Hué-Fou, capitale de la Cochinchine, parce qu'elle étoit la résidence ordinaire du Roi, depuis une centaine d'années environ, est dans la province d'Hué, située au nord du Royaume. Toute la ville est coupée de canaux à la façon chinoise.

Le roi entretenoit ci-devant douze ou quinze mille hommes seulement pour sa sûreté, trois cents galères, et quatre cents éléphants, instruits à faire la guerre. Il est possible que, depuis les troubles du pays, il ait toujours trente mille hommes sous les armes.

## L X X I I I.

*Page 460.* Les mines d'or de la Cochinchine sont les plus riches connues ; elles ne sont pas exploitées ; on n'y fouille qu'à quelques pieds de profondeur. On obtient aisément du Roi et des sauvages qui habitent les montagnes la permission d'y travailler. Ce pays est le seul où l'or se vende au marché. On en voit qui est étalé sur des tables, comme toute autre marchandise. La proportion entre l'or et l'argent y varie singulièrement.

## L X X I V.

*Page 461.* L'auteur ne fait pas remarquer, que la *canelle* de la Cochinchine est d'une espèce particulière. L'arbre qui la produit vient sur les montagnes. On trouve dans les plaines une autre espèce de canelier, grand arbre, dont la foliature est très-élégante, et le fruit très-petit, et qui diffère de celui de Ceylan, mais dont l'écorce est sans parfum. Je l'ai cultivé à l'Isle de

France, parce qu'il vient très-prompement, et qu'il est agréable à la vue. L'auteur, dans l'énumération qu'il fait des productions de la Cochinchine a oublié de parler de l'indigo verd, qu'on extrait d'une plante du pays, nommée *Dina-Xang*, et qui sert à teindre les étoffes en verd dans toutes les nuances, comme il a été dit ci-devant.

## L X X V.

*Page 462.* Le riz-sec ou riz de montagnes, n'est pas particulier à la Cochinchine, comme on le verra dans la description que je donnerai incessamment au public, de la culture du riz dans l'Asie. On en cultive sur les Gattes, montagnes qui séparent les côtes du Coromandel et du Malabar, sur celles de Madagascar, et aux Isles de France et de la Réunion. Il y en a même dans le Bengale, où il est plus estimé que le riz aquatique, et je suppose qu'on en cultive dans beaucoup d'autres pays à riz, parce qu'il demande moins de soins, qu'il a meilleur goût et qu'il est plus nourrissant.

C'est à la Cochinchine qu'on a trouvé le *riz-pérenne*. J'ignore s'il y est soigné, et s'il a des propriétés particulières; mais je sais que ce grain diffère de tous les riz que je connois. Il y en a à l'Isle de France.

## L X X V I.

Page 463. Les Cochinchinois, ainsi que les Chinois, consomment peu de viande, mais beaucoup de poissons, très-abondans sur les côtes et dans les rivières.

## L X X V I I.

Page 464. Dans les villes, les femmes font » fréquemment l'office d'agens et de cour- » tiers pour les étrangers qui viennent y » faire le commerce.... Elles sont remarqua- » bles par leur fidélité. » C'est un usage établi à la Cochinchine. Lorsque des étrangers y débarquent, plusieurs femmes, dont le métier est d'être courtières, se présentent à eux, pour remplir cet office. Ils choisissent celles qui leur plaisent le mieux; elles sont très-fidelles, très-actives, très-intelligentes, et point exigeantes. Cet usage provient de ce que les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes, qui sont occupés à d'autres travaux.

## L X X V I I I.

Page 466. La description de l'insecte qui répand une poudre blanche, de la nature de la cire, sur un arbuste qui ressembloit un peu au troène, est incomplète. On ne dit pas s'il est ailé.

On trouve le même insecte à la Chine, et l'on y fait usage de la cire qu'il produit; je n'avois jamais entendu dire que *la cire blanche de l'Inde* provenoit d'une substance poudreuse. J'ai vu beaucoup de cire des Isles de France et de la Réunion, de Madagascar, de la Côte d'Afrique, de la Côte de l'Est, du Bengale, de Java, toute jaune, et que l'on blanchit par les mêmes procédés que ceux employés en Europe; mais elles proviennent toutes des abeilles. J'ai vu une cire très-blanche et brillante de la Chine, tirée de l'arbre à suif; j'en parlerai en son lieu. J'ai vu une cire verte, provenant d'un végétal du Cap de Bonne - Espérance. Celle dont parle Sir Staunton n'est pas connue dans l'Inde, non plus que le blanc de baleine. Il y a cependant des baleines dans les mers du Cap de Bonne - Espérance, et sur les côtes de Madagascar; mais on ne les pêche pas.

Je suis surpris de ne trouver dans cet ouvrage aucune mention de l'ornithologie, de l'ichtyologie, et de la botanique de la Cochinchine. J'ai ouï dire à feu M. Poivre, qui y avoit voyagé, et qui a donné au public des notions curieuses sur cet intéressant pays, dans le *Voyage d'un philosophe*, qu'il y avoit une grande quantité

d'oiseaux, et sur-tout de poissons inconnus et très-curieux.

## L X X I X.

*Page 467.* « La Cochinchine doit être » regardée en général, comme un pays très- » heureusement situé pour le commerce. Le » voisinage de la Chine, du Tunkin, du » Japon, du Royaume de Cambodia, de » celui de Siam, des îles Philippines, de » Bornéo, de Sumatra et de Malaca, la met » à portée de communiquer facilement avec » ces différens pays. » Cette énumération est très-incomplète. La Chine, le Ciampa, le Laos, qui touchent à la Cochinchine; la presque île Malaie, qui en est voisine; les Moluques et Java, qui n'en sont pas éloignés; le Pégou, et la partie de l'Amérique nouvellement découverte par le capitaine Cook, ont été oubliés.

## L X X X.

*Page 488.* « Les côtes étoient fréquentées » par un grand nombre de jonques chi- » noises, du port de quarante, jusqu'à cent » cinquante tonneaux. Elles alloient y » prendre des cargaisons, composées en très- » grande partie de noix d'arèque et de sucre... » Les cargaisons étoient payées avec de » l'argent et quelques marchandises de la

» Chine... Comme les jounques partent de la  
 » Chine sur leur lest..... » D'après cela, on  
 pourroit conclure que les Chinois ne portent  
 guère de marchandises à la Cochinchine, et  
 qu'ils n'en rapportent que de l'arèque et  
 du sucre, tandis qu'ils y transportent de la  
 toutenague, du cuivre rouge, jaune et blanc,  
 du thé, de la porcelaine, des pièces de soie  
 brochées, des drogues et médecines de toute  
 espèce, en grande quantité; des épiceries,  
 des racines diverses, beaucoup de papier  
 grossier qui sert à la sépulture des morts, du  
 papier coloré et doré, pour les pagodes et  
 les sacrifices, et pour les festins, du papier  
 blanc de Nankin, des artifices, toutes sortes  
 de couleurs propres à la peinture, du vermil-  
 lon, de l'azur, de l'orpin, de la rhubarbe,  
 du ginseng, des vernis, des toiles de chan-  
 vre et de coton. Les Sommes d'*Haynam*  
 sont chargées de toute sorte de terrailles.  
 Celles qui viennent de la Côte Orientale  
 de la Chine, soit d'*Emouy*, soit de *Nimpo*,  
 apportent des marchandises du Japon.

Les Chinois prennent en retour du sucre,  
 de l'arèque, comme il a été dit, en très-  
 grande quantité, et du riz en abondance,  
 de l'or qui est un produit du pays, du bois  
 de sucre (c'est la canelle de la Cochinchine),  
 de l'ivoire, du bois d'aigle qui se vend si  
 cher, du sucre candi, dont ils font une grande.

consommation, puisqu'il est le seul dont ils fassent usage, pour prendre du thé. (Ils n'emploient la cassonnade qu'à des confitures, et à en fabriquer du sucre candi). Ils prennent du bois pour la teinture et pour le placage, du poivre, article d'un grand encombrement, du musc, certaines espèces de poissons salés, des nids d'oiseaux, des drogues que les Cochinchinois tirent des montagnes, comme de la gomme-gutte, et d'autres résines, des cornes de rhinocéros, etc, du bois de sapan, de l'huile de bois, du coton, du fil d'ananas, de l'aloës, etc. etc.

En parlant des bâtimens de mer chinois, il me semble que l'usage chez nous et chez eux, est de les nommer des *Sommes*, et que le mot *jouques* est affecté aux bâtimens qui naviguent sur les rivières.

#### L X X X I.

*Page 495.* Le Traducteur dit, dans une note, que les *patates* dont parle l'Auteur, sont de l'espèce qu'on *cultive aux Antilles, et qui est extrêmement sucrée*. Je supposeirois plutôt que ce sont les mêmes que celles que nous nommons à l'Isle de France, *patates* de la Chine. Elles viennent originaiement de ce pays, elles sont beaucoup plus grosses, moins sucrées, moins substantielles que celles des Antilles, et beaucoup

plus hâtives. On cultive dans cette Colonie les unes et les autres, et même celles de Malaga, qui sont longues, jaunes, et les plus sucrées de toutes les patates.

Le sucre blanc de la Cochinchine a la la forme d'un parallépipède, et n'est pas *en pains ronds*. La manière dont l'Auteur a dit lui-même qu'on y purifioit le sucre, en est une preuve.

### L X X X I I.

*Pages 495 et 496.* « Les champs sont séparés ; non par des claires, mais par de petits sentiers. » Ces sentiers sont des bermes plus élevées que les champs, pour retenir l'eau des arrosements. Je suis bien surpris d'apprendre qu'on porte de l'eau *dans des jarres*, pour arroser les champs.

« Le sucre se vend au marché trois demi-pences la livre. » (Trois sols tournois.) Il y a ici erreur ; ou l'Auteur a voulu parler du sucre en pains, ou M. Jackson a été trompé sur le prix. La cassonnade ne vaut à la Cochinchine, guère plus d'un sol et demi la livre, au détail, et d'un sol en gros.

*Observations sur le second volume, du voyage dans l'intérieur de la Chine, par Lord Macartney.*

## L X X X I I I.

*Page 58.* On avoit supposé que les Chinois avoient l'art de fondre la corne, et que c'étoit par la fusion, qu'ils parvenoit à en faire des feuilles minces, de toute grandeur, propres à la construction des lanternes. Suivant les détails fournis par sir Staunton, le procédé consiste à séparer les lames qui composent la corne, au moyen de l'eau bouillante, et à les coller ensemble. Pour cela, on les expose à l'effet pénétrant de la vapeur qui les rend, dit-il, extrêmement molles; on racle les bords des pièces qu'on veut joindre; on les applique l'une sur l'autre, et on les presse avec des tenailles, pour qu'elles s'incorporent l'une dans l'autre. Si ces détails sont complets, voilà un art nouveau à introduire en Europe.

Le citoyen Rochon, de l'Institut National, et ci-devant membre distingué de l'Académie des Sciences, a fait des essais infructueux, pour fondre la corne, dans la vue d'en construire des fanaux pour la marine. Il a inventé un moyen très-ingénieux d'en construire. Il a fait faire des toiles métalliques, de fil de

fer , ou de fil de laiton , et il les passe dans une liqueur , composée avec de l'eau , de la colle ordinaire, et de la colle de poissons , ou avec de l'huile ou de la résine élastique. Ces liqueurs remplissent les mailles de la toile , très-exactement, se dessèchent promptement, et laissent passage à la lumière ; mais l'air ne peut pas les pénétrer , et l'eau ne les dissout pas. On a construit des fanaux avec ces toiles ainsi préparées , et l'on s'en est servi sur les vaisseaux de la République , dans un tems où l'on manquoit de corne ; mais la recette Chinoise seroit encore plus utile , si elle donne les succès annoncés.

L'Auteur craint d'avoir oublié quelques précautions que l'industrie européenne saura bien découvrir. Il se peut que les Chinois enduisent les bords des cornes destinées à être jointes , avec de la colle de poisson. Ils en font chez eux qui est assez belle et assez bonne. Au lieu de tenailles, on pourroit employer deux barres d'acier poli qu'on serreroit avec une vis, après avoir placé, entre deux, les cornes que l'on voudroit joindre.

Ils emploient souvent la vapeur de l'eau bouillante dans les arts. Ce procédé chimique n'est pas usité en Europe , et mérite d'être essayé dans de certains cas.

## L X X X I V.

*Page 61.* La méthode des Chinois de rendre nains les arbres de haute tige est très-curieuse. J'avois oui dire à un de mes amis qui a fait plusieurs voyages à Canton, qu'elle consistoit uniquement à enlever un jeune arbre avec ses racines, et à le transplanter renversé, de manière que les branches et les feuilles fussent dans la terre, et les racines exposées à l'air; mais j'ai plus de confiance dans le procédé décrit par sir Staunton.

Je ne sais quel est celui qu'ils emploient pour faire porter à des citroniers, qu'ils rendent nains, des fruits monstrueux, sans jus, et sans pepins, qu'on appelle des monstres, qui deviennent très-gros, qui sont très-parfumés, et dont ils font d'excellentes confitures.

## L X X X V.

*Page 65.* Le bonnet ou chapeau des Mandarins, est terminé par une petite boule de corail rouge, d'ambre jaune, d'ivoire ou d'autres matières qui désignent la classe et le rang de celui qui le porte.

## L X X X V I.

*Page 73.* « Suivant les Chinois, les autres pays qui environnent le leur sont extrême-

» ment bornés et situés sur les bords de la  
 » terre. » Sils ont été autrefois jusque dans  
 la Mer - Rouge, en suivant les côtes, ils  
 devroient savoir, que le globe terrestre a  
 plus d'étendue qu'ils ne le croient.

## L X X X V I I.

*Page 89.* Les habitans de la Nouvelle Gui-  
 née repoussent en effet tous les Européens  
 qui y abordent. Cette Isle qui est très-consi-  
 dérable, est peuplée ; mais on n'en a que des  
 notions très-imparfaites.

Si le Gouvernement Français désiroit en  
 prendre sur ce pays, qui paroît très-intéres-  
 sant à connoître, je lui indiquerois les  
 moyens d'y aborder sans danger, et même  
 d'y être acueilli. La politique ne me permet  
 pas de publier les connoissances, que je dois  
 au hasard, sur ce pays.

## L X X X V I I I.

*Pages 141 et suivantes.* Les présens à faire  
 aux personnes en place, sont regardés dans  
 tout l'Orient, comme un devoir indispensa-  
 ble. On ne peut approcher d'elles sans avoir  
 quelque chose à leur offrir. La richesse des  
 présens de l'Ambassade, leur multiplicité,  
 leur choix, les dépenses considérables de  
 l'armement destiné à leur transport, prouvent

bien l'importance des vues du Gouvernement dans cette expédition.

## L X X X I X.

*Page 152.* « La cale des Jounques est divisée en une douzaine de compartimens , » formés avec des planches de deux pouces » d'épais... *Page 153.* De là il arrive quelquefois qu'un négociant a ses marchandises sans avaries dans un compartiment , » tandis qu'un autre a les siennes avariées , » dans les compartimens voisins , où il se » trouve une voie d'eau. »

Cette construction est fort bonne pour les jounques chinoises qui ne s'exposent pas dans des mers orageuses , qui naviguent dans les beaux tems , et qui n'éprouvent pas des roulis violens , et des tangages forts , parce qu'elles sont larges et plates.

J'ai lu , il y a quinze ou dix-huit ans , un Mémoire fait par un officier de mer distingué , qui avoit pour épigraphe *divide et impera* , dans lequel il proposoit de placer de fortes cloisons dans la cale des vaisseaux , et de la distribuer en compartimens , non-seulement pour empêcher les avaries , mais encore pour préserver les vaisseaux du naufrage.

Le ciment qui est appliqué sur les joints des planches , est , dit l'Auteur , *composé de chaux et d'huile*. Il ne dit pas si la chaux

doit être vive ou éteinte. Ce ciment est la gallegalle de Surate, composé de chaux vive réduite en poussière, et d'huile, dans laquelle on a fait fondre du brai sec. « Cette composition devient très-dure, très-tenace, et » résiste au feu..... Il n'y a pas de doute » qu'elle ne soit préférable au goudron, à la » poix, au suif. » Puisque les Chinois ont une quantité considérable de *jouques* pour la navigation des rivières, et de *sommes* pour les voyages par mer, et qu'ils tirent des forêts de l'Empire, tous les bois nécessaires à la construction de ces bâtimens, il étoit à propos d'apprendre au public quelles sont les espèces de bois qu'ils emploient, s'ils sont durs, s'ils sont lourds, s'ils sont durables, comment ils forment la mâture de leurs bâtimens, etc. etc.

## X C.

*Page 158 et suivantes.* « Les instructions données par l'Ambassadeur au Capitaine du *Lion*, méritent notre attention. Quand je compare les vues étendues du Gouvernement Britannique, avec celles étroites de notre ancien Gouvernement, je suis jaloux des unes mais forcé de les admirer, et indigné des autres.

Nous avons déjà vu que l'Ambassadeur n'avoit été à la Cochinchine que pour

proposer une alliance au Roi, et exiger de lui la cession du port de Turon, afin d'y former un établissement. Il est expédié auprès de l'Empereur de la Chine, pour lui demander la cession, en toute propriété, soit de Macao, soit de l'île de Vampou située dans la rivière de Canton, trois lieues au-dessous de cette ville, où les Français ont seuls, d'entre les Nations Européennes, la permission d'y établir leurs bancasseaux, et d'y déposer leurs malades ; soit de quelque autre local, propre à un établissement. Peut-être avoit-il pour objet de demander le privilège exclusif du commerce de la Chine, à la charge de faire la guerre aux pirates qui infestent les côtes de l'Empire.

Il porte ses vues plus loin. Il veut reconnoître *quelques-unes des principales îles des mers de la Chine*, pour connoître celle où sa nation pourroit former quelque établissement utile et avantageux, d'où elle pourroit faire la loi aux Chinois, en croisant sur leurs côtes, et en s'emparant de leurs vaisseaux de commerce.

Après cela, il veut tenter d'ouvrir à sa nation les portes du Japon. Il n'envoie ensuite le *Lion* à Manille sous le prétexte d'y prendre des provisions, dont il ne peut pas avoir besoin en sortant du Japon, que pour *avoir des renseignemens utiles sur l'état*

*naturel et civil du pays, sur son commerce et sur le caractère des habitans.* Il n'est pas difficile de deviner dans quelles vues. Elles ne se bornent pas là. Sous le prétexte *du perfectionnement de la navigation et de la géographie*, l'Ambassadeur recommande la reconnaissance de l'île de *Lalutaya*, qui a un bon port et beaucoup d'autres avantages. Elle est voisine des Moluques et des Philippines, et n'est pas éloignée du Japon, de la Chine et de l'Amérique; et l'on devine encore dans quelles vues cette reconnaissance est ordonnée.

Ce n'est pas tout. Le *Lion* se rendra dans l'île de *Mindanao* (1), la plupart du tems, sinon toujours, indépendante des Espagnols, et son Gouvernement est sans cesse en querelle avec cette nation. Ceci est-il clair? L'intention d'enlever Mindanao aux Espagnols est-elle assez marquée? Si on en doute qu'on lise le paragraphe de la page 166 (2).

---

(1) J'ai remis, en 1773, un Mémoire au ministère sur Mindanao. Je viens de voir dans un ouvrage nouveau, que mes vues étoient d'accord avec celles du fameux Cardinal Albéroni. Il me semble que les circonstances actuelles en permettroient l'exécution à la paix.

(2) Les Mores des Philippines sont toujours en guerre avec les Espagnols. Le commerce de Luçon

Ce n'est pas tout. Le *Lion* poursuivra son voyage jusqu'à *Gilolo*. « Quoique cette » île soit une des Moluques, elle n'est point » soumise aux Hollandais, et peut par con-

---

n'est pas entièrement libre ; les prohibitions, les gênes de toute espèce, les droits de douane qui y sont très-sorts, les vexations qui sont fréquentes, arrêtent la prospérité de cette Colonie, l'une des plus fertiles du monde, et l'une des mieux situées. Le port de Manille n'est ouvert qu'aux Mores, aux Arméniens et aux Portugais, et devrait être ouvert à toutes les nations. Ce sont les Anglais qui font le commerce de Manille, sous le pavillon de ces nations. Le monopole de la Compagnie des Philippines, n'est pas propre à donner au commerce l'extension qu'il réclame, et à l'agriculture les débouchés dont elle a besoin pour devenir florissante. Les Mores de Mindanao, de Mindoro, de Panay et des autres îles des Philippines sont des Malais qui ont embrassé le mahométisme ; ils sont toujours en armes ; ils font souvent des incursions et des dévastations sur les terres. Cet état continuel de guerre nuit beaucoup à la prospérité de l'Isle de Luçon. Le Gouvernement devrait employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour mettre un terme à ces hostilités. La paix, la liberté du commerce, et celle de tous les cultes, une administration sage qui favoriseroit l'augmentation de la population des Chinois, qui adouciroit les mœurs des sauvages de l'intérieur de Luçon, et qui parviendroit à les rendre agriculteurs, changeroient bientôt la face de cette intéressante Colonie. Dans l'état actuel, elle coûte beaucoup au Gouvernement Espagnol, tandis qu'elle devrait lui rendre de grands revenus.

» séquent fournir des connoissances très-curieuses et très-utiles ». Le Roi de Gilolo, comme il nous plaît de l'appeler, est souvent en dissention, pour cause d'intérêt, avec les Hollandais; mais profiter de ces dispositions, pour chercher à enlever à ceux-ci le commerce des épiceries, ce n'est pas là le trait d'un allié fidèle. Dans le tems de l'ambassade, les Anglais étoient les alliés des Hollandais. C'est apparemment pour leur prouver leur amitié (à l'anglaise) qu'il leur ont enlevé toutes leurs colonies des Indes Occidentales.

Ce n'est pas tout. Il a des vues sur Célèbes, la plus grande des Moluques, regardée comme la clef des épiceries, où les Hollandais sont établis.

Ce n'est pas tout encore. *Ce Ministre lui en dit autant pour l'île de Bornéo, dans la vue d'étendre la consommation des marchandises anglaises, dans toutes les parties de l'Asie, d'où il est possible de faire en Europe des retours avantageux.* Cette île, la plus grande du globe, n'admet dans ses ports que les Chinois et les Hollandais qui y sont établis.

Ce n'est pas tout. « L'Ambassadeur croit que » le commandant du *Lion* pourroit encore » tenter d'entrer à Pulo-Lingen », *et l'engage à visiter en passant, la partie orientale de*

*Formose. Il lui indique également les îles de Lieoo-Keoo, au midi de la Corée.*

Je crois qu'il est inutile d'ajouter aucune réflexion à tous ces détails, et que le lecteur saura bien les faire de lui-même.

Qu'on me permette de citer, en opposition des vues ambitieuses que je viens de détailler, un passage du voyage de la Peyrouse. Il servira à augmenter nos regrets de la perte de ce navigateur philanthrope. Il s'exprime ainsi : Tom. II, pag. 124.

« Je ne crus pas devoir prendre possession de l'île de Mowhée au nom du Roi.  
 » Les usages des Européens sont à cet égard  
 » trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute, de voir  
 « que des hommes, par cela seul qu'ils  
 » ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs  
 » semblables; que sans respect pour leurs  
 » droits les plus sacrés, ils regardent comme  
 » un objet de conquête, une terre que ses  
 » habitans ont arrosée de leurs sueurs, et  
 » qui depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres... Les navigateurs  
 » modernes n'ont pour objet, en décrivant  
 » les mœurs des peuples nouveaux, que de  
 » compléter l'histoire de l'homme. Leur  
 » navigation doit achever la reconnaissance  
 » du globe; et les lumières qu'ils cherchent

» à répandre ont pour unique but de rendre  
 » plus heureux les insulaires qu'ils visitent,  
 » et d'augmenter leurs moyens de subsis-  
 » tance ».

## X C I.

*Page 180.* Les Chinois ne mettent guère de carreaux de verre aux fenêtres. A Canton ils se servent de nacre de perles et d'une espèce de coquilles d'huîtres, taillées très-minces, au travers desquelles passe la lumière, mais affoiblie. Je ne connois pas le papier de la Corée qui sert au même usage, à moins que ce ne soit le même que celui qui est employé à quelques lanternes.

## X C I I.

*Page 182.* *Six cents ballots et caisses,* pour des présens !... Cette magnificence confirme ce que nous avons dit des vues secrètes de l'ambassade.

## X C I I I.

*Page 183.* « La viande la plus abondante à la Chine, est le bœuf et le cochon ». Cela peut être dans les provinces septentrionales ; mais dans celle de Canton on n'y consomme guère de bœuf. Le cochon y est très-abondant, et il est exquis. La viande en est succulente et très-légère. Le cochon

de la Chine est, comme on sait, d'une autre espèce que celui d'Europe.

## X C I V.

Page 183. En parlant des nageoires de requins et des nids d'oiseaux, l'auteur dit, que *ces deux choses sont très-grasses et remplies de jus*. L'assaisonnement les lui a sans doute fait paroître telles, car ces deux choses n'ont ni graisse, ni jus, ni goût. C'est par cette raison qu'on y ajoute souvent de la graisse et du jus. Pour en donner une idée, je les comparerai au cartilage. Je dirai à cette occasion, que je suis surpris que l'auteur n'ait pas parlé du *Souy* de la Chine. C'est un jus fait avec de la viande de cochon et des pois du pays, auquel on ajoute beaucoup de sel pour le conserver. Les Chinois en mettent très-souvent dans leurs ragoûts. Le *Souy* du Japon est plus estimé. Les Européens eux-mêmes en font cas.

## X C V.

Page 184. « On recueille du froment dans » plusieurs provinces de la Chine. On y recueille aussi ce grain appelé *blé sarasin*, dont la farine, bien tamisée, est parfaitement blanche, et sert aux Chinois à faire des gâteaux, qu'on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante. » Il eût été intéressant

de savoir si le froment et le blé sarasin de la Chine sont d'une autre espèce que ceux cultivés en Europe, et d'avoir des détails sur la culture de l'un et de l'autre, et sur leurs produits.

## X C V I.

*Page 189.* La manière de servir le thé chez le Vice-Roi de la province, est celle que j'ai vue en usage à Canton, chez tous les négocians et marchands de cette ville, sans exception. On met le thé dans de petites bolles de porcelaine, que nous nommons *cobes*, et qui ont des soucoupes. On verse de l'eau bouillante par-dessus, et on les couvre avec leurs couvercles de porcelaine. On prend le thé, lorsqu'on le juge assez fait, en mettant dans sa bouche un morceau de sucre candi. C'étoit ainsi qu'en usoient les Chinois eux-mêmes.

## X C V I I.

*Page 199.* « La campagne étoit parfaite-  
 » ment bien cultivée, et on y voyoit en grande  
 » quantité le plus haut des granigères (*Ho-*  
 » *leus sorghum*) dont la production sert à la  
 » nourriture des hommes, celui qui donne  
 » le grain communément appelé *millet des*  
 » *Barbades*. Il s'élève à dix ou douze pieds;  
 » d'après les calculs les plus modérés, son  
 » rapport est de cent pour un. » Les cannes

à sucre, dans des terres légères et humides, s'élèvent aussi haut. Le bambou qui est aussi un *granigère* s'élève beaucoup plus haut. On auroit été bien aise de connoître les détails de la culture de ce millet, qui vient par touffes, quelle préparation les Chinois donnent à la terre qui le produit, ce qu'ils font des tiges et des souches, s'ils emploient le grain en farine, etc. Le même millet est cultivé à la Côte Orientale d'Afrique, et à Madagascar; mais ces peuples ne donnent aucun soin à la plante. Ils se contentent de nettoyer le terrain, quand elle est jeune, et de préserver les plantations des dégâts des oiseaux, autant qu'ils le peuvent, lorsque le grain approche de la maturité. On admettra sans peine que son rapport est au moins de cent pour un; mais comme il occupe beaucoup de place, l'essentiel est de savoir si la même étendue de terrain planté en millet, donne une récolte plus abondante, que lorsqu'elle est plantée en froment, ou en blé sarsin, ou en riz, ou en tout autre grain.

## X C V I I I.

*Page 202.* « On voyoit dans cet enclos » beaucoup de moutons et de chevaux. Jus- » qu'alors on n'avoit apperçu que fort peu de » bétail d'aucune espèce. Quoique le sol soit » bas et propre à former des pâturages, les

» prairies y sont très-rares. Il n'y a pas un  
 » seul coin de terre en friche. » L'avantage  
 des prairies naturelles et artificielles est érigé  
 en principe parmi tous les agronomes euro-  
 péens. On ne s'est pas encore avisé d'en con-  
 tester la nécessité. Voilà cependant la nation  
 la plus ancienne, la plus nombreuse et la plus  
 habile en agriculture, qui n'a point de prairies,  
 et qui a reconnu sans doute par l'expérience,  
 que la méthode qu'elle suit depuis long-tems,  
 de cultiver toutes les terres, est préférable.  
 Les Chinois consomment moins de viande  
 que les Européens, ils ont besoin d'une plus  
 grande quantité de productions végétales  
 pour leur subsistance. Les débris de ces pro-  
 ductions suffisent sans doute à la nourriture  
 des bestiaux qu'ils élèvent, et leur immense  
 population fournit des bras à la culture.  
 Quelque bonnes que puissent paroître ces  
 raisons, pour justifier la méthode des Euro-  
 péens, je désirerois que des agriculteurs  
 éclairés voulussent bien discuter ce sujet,  
 sans prévention. Il est un des plus intéressans  
 pour les progrès de l'agriculture, et, par con-  
 séquent pour la prospérité de l'Empire, et  
 pour le bien de l'humanité.

## X C I X.

*Pages 203 et 204.* Tout le sel consommé à  
 la Chine est tiré de la mer. Il n'y a point dans

l'Empire de sel gemme, ni de fontaines salées. Les Chinois n'ont point de mines profondes, dans aucun genre. Leur industrie ne les a pas portés à fouiller dans les entrailles de la terre, pour y chercher ce qu'elle y recèle, propre aux besoins de l'homme. Les pierres, les glaises, le charbon fossile, sont tirés des montagnes.

## C.

*Page 204.* « Le sel est un objet de revenu » considérable pour le Gouvernement Chinois. » Lorsque j'étois à la Chine, en 1753, un des gros négocians de Canton, le grand Sioukois, (1) reçut de l'Empereur les patentes qui lui donnoient le privilège de former des salines dans la province. En conséquence il prit le bouton affecté à la classe des Mandarins dans laquelle il entroit. Il se seroit, dit-on, fort bien passé de cet honneur, qu'on n'accorde qu'aux riches marchands, parce que cette entreprise cause presque toujours leur ruine. Il ne pouvoit pas refuser.

## C I.

*Ibid.* « Dans plusieurs Districts de cette

---

(1) Cette épithète lui étoit donnée, parce qu'il étoit d'une haute taille, pour le distinguer du vieux Sioukois, autre négociant de Canton, extrêmement riche et fort attaché aux Français.

» province, il y a en abondance une espèce  
 » de nitre mal purifié, dont le peuple se sert  
 » au lieu de sel marin, ce qui a également  
 » lieu dans quelques parties de l'intérieur de  
 » l'Inde.» Le sel marin à base terreuse, qui  
 est amer, se trouve souvent mêlé avec le  
 nitre. Il n'y en a point dans celui du Bengale,  
 même avant qu'il soit purifié. Il est mêlé d'ar-  
 gille et non de terre calcaire, et sa base na-  
 turelle est l'alkali fixe. Je ne connois pas les  
 parties de l'Inde, où le peuple fasse usage  
 d'un nitre impur, à la place de sel marin. Je  
 sais que les Madécasses emploient les cen-  
 dres d'un arbre, sans les purifier, en guise de  
 sel. Ces cendres sont très-salées. Les Indiens  
 de l'intérieur de la Guyane extraient du sel  
 marin des cendres d'un palmiste momme *pi-  
 not* qui croît dans les terres noyées.

Au Royaume d'Assem, où le sel qu'on y  
 exporte du Bengale est très-rare et très-cher,  
 on fait un sel propre à l'assaisonnement des  
 alimens, en ramassant la verdure qui se  
 trouve sur les eaux dormantes; on la sèche,  
 on la brûle, et les cendres servent de sel.

On brûle aussi, dans le même pays, les feuil-  
 les du figuier; c'est le *ficus bengalanensis* on  
 met les cendres dans de l'eau; on la passe  
 au travers d'une toile, on la fait bouillir,  
 jusqu'à ce qu'elle soit entièrement évaporée:

on

on trouve au fond de la chaudière un sel blanc et de bon goût.

Le nitre impur, dont on prétend que le peuple de la Chine se sert au lieu de sel marin est, sans doute soumis à quelques procédés qui le purifient, pour être employé, comme sel. On auroit désiré connoître les détails de ces procédés.

*L'abondance du nitre* à la Chine fait présumer que les Européens qui vont commercer à Canton trouveroient de l'avantage à en transporter en Europe. Les cargaisons de la Chine ne sont pas aussi précieuses, ni aussi riches que celles du Bengale, d'où l'on a l'habitude d'emporter du salpêtre en Europe. Je suis étonné que cette branche de commerce ait échappé aux Anglais et aux Hollandais.

### C I I.

« *Page 215.* Le dehors du théâtre étoit » peint de couleurs très-brillantes, très- » gaies, très-variées : car les Chinois ont un » art particulier pour produire des effets » extrêmement agréables par le contraste » des couleurs. Le théâtre et les décora- » tions avoient le même avantage ». Dans les fêtes, dans les cérémonies, ils emploient une grande quantité de lanternes de papier de

différentes formes, et de différentes couleurs, qu'ils disposent avec beaucoup d'art, pour produire des contrastes et des effets agréables. J'ai vu plusieurs grandes Sommes chinoises dans la rivière de Canton, chargées de lanternes allumées, depuis le haut des mâts jusqu'en bas. Le reflet de toutes ces lumières sur l'eau faisoit un effet surprenant. C'est un spectacle dont on ne peut guère se faire d'idée, lorsqu'on ne l'a pas vu. Voilà deux arts qui ne sont pas pratiqués par les Européens, et qui méritent de l'être. Les illuminations en verre, qui peuvent être perfectionnées, tant pour le dessein, que pour la variété des couleurs, tiennent à ces arts, et ne peuvent pas être imitées par les Chinois qui ne fabriquent point de vases de verre.

## C I I I.

*Pages 218, 219 et 220.* L'auteur parle des difficultés qu'éprouvèrent deux missionnaires, envoyés de Paris, pour se rendre à Pékin, où ils ont enfin obtenu de l'Empereur, la permission d'y aller. La politique veut qu'à la paix, le Gouvernement avise aux moyens de faire passer comme ci-devant, des missionnaires dans les pays étrangers, et qu'il leur assure un traitement. Il prendra sans doute les précautions

que dicte la prudence, dans le choix des sujets ; car il seroit contraire aux intérêts de la Nation, d'envoyer dans les pays étrangers des ennemis du Gouvernement. Ceux d'entre ces missionnaires qui auront des sentimens patriotiques peuvent être très-utiles à la République.

## C I V.

*Page 222.* « Il n'y a point à la Chine » de poste établie pour la commodité du » peuple. L'Empereur seul reçoit continuel- » lement des messagers à cheval, qui lui » apportent des nouvelles de toutes les par- » ties de ses vastes Etats, et qui voyagent » avec une célérité presque égale à ce que » les Européens peuvent faire de mieux en » ce genre. Les dépêches du Souverain font » en un jour cent cinquante mille. Mais les » correspondances ordinaires du Gouverne- » ment et celles des Mandarins, sont por- » tées par des messagers qui vont moins » vite. Ceux-ci sont quelquefois chargés » des paquets des individus, qui obtiennent » cette permission comme une faveur par- » ticulière ». Dans un autre endroit, l'auteur dit que les lettres de l'Empereur *sont mises dans un sac ou panier plat, attaché autour du corps du messenger. Au bas du sac sont suspendues des clochettes, dont le bruit*

annonce à chaque station l'arrivée du courrier. La distance entre les stations est de dix à douze mille. Il est étonnant que cet établissement ne soit pas fait pour le public. Dans un pays aussi peuplé, le commerce de l'intérieur est immense, et nécessite des correspondances entre des provinces éloignées. Il est vrai que les Chinois n'ont pas le goût des voyages, comme les Européens, et qu'ils ne sont pas, comme ceux-ci, appelés à leurs capitales qui sont les centres de la plupart des affaires. Dans l'Indoustan, il n'y a point de postes. Les correspondances se font par des exprès, ou par les marchands qui voyagent, ou par les pèlerins qui vont faire leurs dévotions aux pagodes. Les Anglais avoient établi dans le Bengale, le Bahar et l'Orixa, une poste de coureurs, qu'on nommoit le *Dack*, pour le service de l'administration. Une caste d'indigènes, qu'on appelle *Bérars* étoit consacrée à ce service. Il consistoit non-seulement à porter les lettres, mais les palanquins et les paquets des voyageurs. Lord Cornwallis, cédant aux plaintes de ces malheureux, qui éprouvoient toutes sortes de mauvais traitemens, et aux cris de l'humanité, a supprimé cet établissement, pendant son Gouvernement dans le Bengale. Cette disposition fait l'éloge de son cœur.

## C V.

*Page 225.* Les avis donnés à Lord Macartney ; pendant qu'il étoit en route pour Pékin , par un missionnaire , qui déclare qu'il avoit une extrême envie , ainsi que ses collègues « de témoigner à la Nation Anglaise , combien ils étoient reconnoissans » de la protection qu'elle accordoit dans ses » établissemens de l'Inde , aux missionnaires » employés à propager le christianisme , » me fournissent l'occasion de faire remarquer combien la politique de cette nation est supérieure aux préjugés. Elle a une autre religion ; cependant elle a favorisé de tout tems les missions étrangères , par tous les moyens qui sont en sa puissance. Cette observation pourra servir de réponse aux esprits inquiets et soupçonneux , qui me reprocheroient le conseil que j'ai donné ci-devant à notre Gouvernement , de favoriser , à la paix , les missions dans les pays éloignées. Si mes vues sont erronnées , le patriotisme sera mon excuse.

## C V I.

*Page 227.* Dans toutes les villes de la Chine , une partie du peuple est naumade. J'ai vu à Canton la ville de bateaux qui est sur la rivière. Ils sont rangés en file et for-

ment des rues. J'ai oui dire qu'il étoit défendu à ces habitans des eaux, de demeurer à terre. *Ils y sont nés, et y passent leur vie.* J'ignore si c'est un précepte de religion, ou un ordre de la police qui les oblige à fixer leur séjour sur l'eau, et quel en est le motif.

Un homme digne de foi, qui a résidé près de cinq ans à Canton, et qui possède la langue Chinoise, m'a dit que *le nombre des personnes qui sont obligées d'habiter les bateaux, peut se monter à trois cents mille ames, en y comprenant les filles publiques, dont le total est évalué à quarante mille, et qui ne peuvent pas demeurer à terre dans la ville.*

## C V I I.

Page 228. « Les briques bleues ont reçu » l'action d'un feu de bois, dans un four- » neau construit exprès, et où la flamme » ne peut pas atteindre la surface de la » brique. Celles qui au contraire sont tou- » chées par la flamme, deviennent rouges ». Je crois que c'est précisément le contraire qui arrive. J'ai vu cuire aux environs de Pondichéry, bien des fourneaux de briques, depuis quarante, jusqu'à cent et cent vingt milliers. On n'y consomme point de bois; mais seulement l'enveloppe du riz et des bouses de vaches desséchées. Toutes les bri-

ques sont rouges. J'en ai fait cuire à l'Isle de France, j'ai eu chez moi un fourneau de poteries, pendant huit à dix ans ; la flamme n'avoit aucun contact avec la terre. Après la cuisson, elle étoit toujours rouge, et jamais bleue. J'attribue cette dernière couleur à des matières phlogistiques qui, pendant la combustion, se combinent avec les parties ferrugineuses contenues dans les argilles. Pour que cette combinaison ait lieu, il faut un bon coup de feu, et le contact immédiat de la flamme sur la terre. On pourroit aussi soupçonner que le fer contenu dans la terre est brûlé par un trop grand feu, d'où il arrive qu'elle prend une couleur bleuâtre.

Pour empêcher l'adhérence des briques entr'elles, il n'est pas nécessaire d'interposer de la paille ; un peu de sable suffit. Lorsqu'elles ont été desséchées, à l'ombre, avant la cuisson, elles n'adhèrent point les unes aux autres.

## C V I I I.

*Pages 233 et 234.* « Quelquefois sur le » bord de la rivière, dans des coins où l'on » avoit par hasard négligé de semer du » grain, ou bien tout le long des champs » de blé, on voyoit une espèce de plante » légumineuse, qui ressembloit aux haricots. »

Je ne crois pas que les Chinois aient des *haricots*. Ce seroit même un présent à leur faire, que de leur en porter des différentes espèces. Ils ont une plante légumineuse, qui est le *pois catian*. J'en parlerai dans un autre endroit.

## C I X.

*Page 234.* « Quelquefois aussi on voit des » champs de fèves, de blé de Turquie, et » d'autres plantes, dont les graines donnent » une huile bonne à manger ». Ceci est incomplet. Quelle étoit cette espèce de fèves, et de blé de Turquie? Quelles ces plantes dont les graines donnent une huile bonne à manger? Quels sont les détails de la culture de ces végétaux? Quels sont leurs usages? Comment extrait-on cette huile?

Les Chinois expriment l'huile des amandes des abricotiers sauvages qu'ils multiplient sur les montagnes et dans les lieux les plus arides, sans leur donner aucun soin. Cette huile est bonne à manger. On dessèche la pulpe au soleil, après l'avoir trempée dans du sirop; elle fait partie de leurs confitures sèches.

## C X.

*Ibid.* « Le sol avoit déjà fourni cette année, » une première récolte de blé et de légumes » pareils à ceux qu'on y voyoit. Le froment » dans les terrains secs, et le riz dans les

» terrains humides, sont, dit-on, cultivés  
 » avec le plus grand avantage ». Ce pas-  
 sage est remarquable. On pourroit en con-  
 clure qu'il y a en Chine, une espèce par-  
 ticulière de blé qui donne annuellement  
 deux récoltes ? Ce seroit une importante  
 acquisition à faire ! On cultive du blé au  
 Cap de Bonne-Espérance, où le climat est  
 un peu plus chaud, que dans la province de  
 Pé-ché-lée ; on en cultive dans le Bengale,  
 l'Orixa, la côte Malabarre, qui sont sous des  
 latitudes plus hautes, et dans les îles de  
 France et de la Réunion, situées par vingt et  
 vingt-un degrés. Dans tous ces pays on n'a  
 qu'une récolte de blé annuellement ; mais  
 un autre passage de l'auteur, ( Tome 3, page  
 259, ) fait voir qu'il ne parle ici que du blé  
 de Turquie. Il s'est donc servi d'une expres-  
 sion fautive, en disant simplement blé.

## C X I.

*Page 234* » La famine se fait quelquefois  
 » sentir dans cette partie de la province ; et  
 » ce désastre est dû, tantôt aux débordemens  
 » qu'occasionnent dans certaines saisons,  
 » les torrens qui tombent des montagnes,  
 » tantôt aux ravages des sauterelles. » Il est  
 étonnant que la Chine ait une population si  
 extraordinaire, quoiqu'elle soit sujette à  
 éprouver des famines. Ce peuple laborieux

et industrieux n'a pas sans doute trouvé le moyen d'empêcher les effets funestes des débordemens des torrens, ni les ravages des sauterelles. Les personnes qui n'ont pas vu les dégats causés par ces insectes, ne peuvent pas s'en faire une idée. Ce sont des nuées qui interceptent les rayons du soleil, et qui détruisent les champs les plus verts, dans un jour; ensuite elles prennent leur vol, et vont ravager les champs voisins.

L'Isle de France étoit autrefois exposée à ce fléau, mais depuis qu'on y a introduit des *martins*, espèce d'oiseaux, très-communs dans l'Indoustan, qui se nourrissent d'insectes, et qui multiplient beaucoup, cette Colonie n'a plus vu de sauterelles. J'engage les amis de l'humanité, qui vont à la Chine, soit du Bengale, soit de la Côte de Coromandel, soit de celle de Malabar, soit des îles de France et de la Réunion, à porter à la Chine des *martins*. Je n'assurerai pas qu'ils se multiplieront dans les provinces Septentrionales, ni qu'ils viendront à bout de détruire les sauterelles; mais au moins ils en diminueront la quantité, et ils détruiront d'autres insectes, fléaux de l'agriculture.

## C X I I.

*Page 235.* L'aviron dont parle l'auteur, placé à la poupe, et que les Chinois nom-

ment *you-you*, par onomotapée, sert en même tems de gouvernail et de moteur, pour faire avancer le *Cham-pan*. Si le courant n'est pas fort, et si le bateau n'est pas grand, les mouvemens alternatifs, qu'un seul homme imprime au *you-you*, à son extrémité, suffisent pour remonter la rivière. Si le bateau est plus grand, il faut deux hommes pour mouvoir le *you-you*, et quelquefois quatre, suivant la dimension de ce levier qui est proportionné à la grandeur du bâtiment, et suivant la résistance que le courant oppose à sa marche. En un mot il fait l'effet de la queue des poissons. J'ai cru cette explication nécessaire, pour l'intelligence du texte.

## C X I I I.

*Page 264.* Il y a des impôts à la Chine qui sont exigés en argent. Ce sont les droits d'ancrage, ceux d'entrée des marchandises et la capitation. La Chine n'a d'autre monnoie que des *cachés*, qui sont de cuivre et fort petites; elle n'a point de monnoie d'or, et d'argent. L'un et l'autre sont reçus au poids et au titre. L'argent est divisé en cent toques qui représentent nos douze deniers de fin. C'est à ce titre que sont reçus les impôts. La piastre gourde d'Espagne vaut soixantedouze condorins, elle passe pour soixante-

quatorze et quelquefois pour soixante-quinze condorins, parce qu'elle est connue depuis très-long-tems, et qu'on n'a pas l'embaras de la peser et de vérifier son titre.

## C X I V.

*Page 265.* Le procédé des Chinois, pour clarifier l'eau bourbeuse des rivières est simple, et peut être utile en Europe. Il consiste à faire fondre un peu d'alun dans cette eau. Les Bengalis emploient un autre moyen. Ils frottent pendant quelque tems une petite graine qui se nomme *Titan-Coté* à la Côte de Coromandel, contre un morceau de terre cuite neuf, afin qu'il ait des aspérités, dans lequel ils ont mis un peu d'eau. Cette graine se dissout, par le moyen du frottement; ensuite ils mêlent cette dissolution à l'eau qu'ils veulent clarifier; au bout de quelques heures, elle est claire et limpide. Une seule graine suffit pour clarifier une barrique. Lorsque ces graines sont vieilles, on ne peut pas parvenir à les dissoudre. J'ai clarifié, à l'Isle de France, par le même moyen, du vin de Xérès qui étoit trouble; après l'opération, il n'étoit pas reconnaissance.

## C X V.

*Page 266.* Les Chinois boivent chaud, dans leurs repas. Ils prétendent que le thé

corrige les mauvaises qualités de leurs eaux, qui sont toutes crües, c'est-à-dire, séléniteuses ou saumâtres. La croûte qui se dépose sur les parois du vase, où on les fait bouillir, est de la sélénite : ainsi le feu est un moyen de les purifier.

## C X V I.

*Page 267.* Les Chinois ne se servent ni de plats ni d'assiettes, mais de bolles petites, moyennes et grandes, dans lesquelles ils mettent leur riz et tous leurs ragoûts.

Leur *Sam-son* qui est une liqueur forte, extraite du riz ou du mil fermentés et distillés, m'a paru avoir une odeur très-fétide.

## C X V I I.

*Page 268.* Ils ne font que deux repas par jour, l'un à dix heures du matin, l'autre à six heures du soir.

L'opium est une denrée de contrebande à la Chine. Il y a peine de mort, contre les fraudeurs. Sans doute qu'ils ont éprouvé que l'usage de cette drogue étoit pernicieux.

« Les jouissances sensuelles et casanières,  
 » plutôt que les exercices du corps, et les  
 » plaisirs de l'ame semblent être les principa-  
 » les ressources des Chinois, pour remplir les  
 » heures où ils n'ont point d'occupations sé-  
 » rieuses ».

Ils sont toujours occupés. Dans ce pays,

on ne voit point d'oisifs qui cherchent ailleurs les moyens de tuer le tems : aussi il n'y a point à la Chine de promenades publiques ; le peuple n'a pas le tems de se promener.

## C X V I I I.

*Page 269.* Les Chinois qui quittent l'Empire sont déshonorés. C'est pourquoi ils ont du mépris pour les Européens qui viennent chez eux. Etant à Canton, j'ai été me promener en chaise à porteurs, dans les dehors de la ville, avec plusieurs Français ; nous traversâmes un village, ou plutôt un hameau ; les enfans nous jetoient des pierres, et nous accabloient d'injures, auxquelles on nous avoit recommandé de ne faire aucune attention. Il paroît que l'ambassade a été accueillie plus honnêtement. Je conjecture d'une part que le préjugé de flétrissure contre les étrangers qui ont quitté leur pays, n'influe pas sur les Ambassadeurs ; et de l'autre, que les ordres sévères de l'Empereur ont imprimé du respect à son peuple, pour l'ambassade.

## C X I X.

*Page 271.* La marche de tous les Gouverneurs de provinces, est toujours précédée par des soldats, qui annoncent à haute voix son approche, pour qu'on lui laisse le chemin libre. Je crois même que cet

usage est commun au *Houpou*, l'intendant de la province, et à quelques autres des premiers mandarins.

## C X X.

Page 280. « Les voiles étoient, les unes » de nate, les autres de toile de coton. Les » cables et les cordages étoient pour la » plupart de chanvre, et paroissoient bien » travaillés ». Les voiles de coton ne durent pas autant que celles de chanvre. Puisque les Chinois emploient les fils de cette dernière plante à faire des cables et des cordages, il est surprenant qu'ils n'en tissent pas des toiles. Ce chanvre est-il le même que celui d'Europe. Il y en a une espèce à Madagascar, qui s'élève très-haut et qui est rameux. C'est un arbrisseau touffu ; j'en parlerai ailleurs. On ne dit pas ici que les Chinois emploient ce végétal à d'autres usages, ni quelle culture ils lui donnent. J'ai déjà dit qu'ils faisoient grand cas des fils de l'ananas ; je conjecture qu'ils en font des cordes qui ont plus de durée, que les fils de toute autre espèce de végétaux.

## C X X I.

Page 284. « On mit le bagage et les présents, dans deux magasins qu'on construisit » exprès avec des bambous très-forts, et des

» nates d'un tissu tellement serré que la  
 » pluie ne peut les pénétrer. Chacun de ces  
 » magasins avoit plus de deux cents pieds de  
 » long.... Ils furent construits en peu d'heures.  
 » Tous les effets qui appartenoient à l'am-  
 » bassade, et qui composoient la cargaison  
 » de trente bâtimens, furent mis à terre et  
 » emmagasinés en un seul jour ». Il est vrai-  
 semblable que les bambous qui furent em-  
 ployés à la construction de ces magasins,  
 provenoient des provinces méridionales de  
 la Chine. S'ils provenoient des environs de  
 Pékin, ils seroient d'une espèce particulière,  
 et inconnue aux botanistes. Dans ce cas ce  
 seroit encore une acquisition à faire pour  
 l'Europe. Le climat de Paris est moins froid  
 que celui de Pékin. L'auteur ne dit pas quel  
 est le végétal qui avoit servi à former les  
 nates dont il parle. On construit aussi dans  
 l'Inde avec des bambous, des bâtimens sem-  
 blables, qu'on appelle *pandales*, soit pour  
 des fêtes, soit pour célébrer des noces, soit  
 pour tout autre usage. On en garnit les côtés  
 et le toit avec des branchages qui les garan-  
 tissent de la pluie, et l'on y place des lanter-  
 nes et d'autres ornemens.

## C X X I I.

*Page 288.* Il y a dans l'Inde un scorpion  
 noir, dont la piqure est, dit-on, mortelle.  
 Celle

Celle des scorpions blancs, et des scolopendres, dont il y a plusieurs espèces, fait beaucoup de mal; mais elle est sans danger. J'ai vu à Batavia les Malais prendre adroitement des gros scolopendres, que nous nommons des *cent-pieds*, parce qu'ils ont beaucoup de pattes, leur arracher leur dard, et leur rendre ensuite la liberté. Je me rappelle qu'un jeune scolopendre qui étoit sur mon chapeau, passa sur mon visage et y laissa une trace de feu, quoiqu'il ne m'eût pas piqué.

## C X X I I I.

*Page 291.* Il y a des mendiants à la Chine, ce sont sur-tout des lépreux. La loi ou la morale du pays qui a force de loi, veut qu'on ne refuse pas celui qui demande l'aumône, ne lui donna-t-on qu'un grain de riz, dont il est obligé de se contenter. J'ai été témoin d'actes de charité exercés envers des mendiants.

J'ai dit dans un de mes ouvrages, imprimé à l'Isle de France, que la contrainte par corps pour dettes n'existoit pas à la Chine; mais que le créancier avoit le droit d'envoyer des lépreux chez son débiteur, qui est obligé de les nourrir à ses frais, et qui ne peut les chasser de sa maison, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté.

## C X X I V.

Pages 291 et 292. Je ne puis me refuser au plaisir d'approuver les réflexions sages de l'auteur, et qui prouvent sa philanthropie, et sa philosophie, au sujet des détails qu'il donne sur les secours que l'Empereur de la Chine distribue à ses sujets dans les tems de calamités. « Il » ordonne d'ouvrir les greniers publics ; il » remet les impôts à ceux qu'accable l'infortune ; il leur accorde des secours , pour rétablir leurs affaires. ». Nous qui affectons une supériorité de connoissances sur les Chinois, nous qui nous flattons d'être plus habiles qu'eux dans tous les genres, même en fait de législation, nous n'avons pas encore adopté un moyen de prévoyance, contre les disettes, aussi simple que celui de l'établissement des *greniers publics*, le seul qui puisse assurer l'existence de l'empire, contre un renversement du cours ordinaire des saisons, qui est dans l'ordre des possibles. Une sécheresse, comme celle qui a désolé le Bengale, en 1769, ou des pluies continuelles et extraordinaires, ou des météores mal-faisans et généraux, mettroient l'Empire à deux doigts de sa perte. C'est aux philosophes, naturalistes, amis de la patrie et de l'humanité, à faire sentir que ces évènements, tout extraordinaires qu'ils soient, ne doivent pas être

regardés comme impossibles. L'histoire que nous appellions sacrée, dont tous les détails ne peuvent pas être rejetés comme fabuleux, lors même que l'exagération paroît évidente, dit que l'Egypte, du tems de Joseph éprouva sept années de stérilité, après sept années d'abondance. Quand même ce récit ne seroit qu'une adresse de l'historien, pour faire sentir la nécessité des approvisionnement, il mériteroit d'être rapporté; mais on doit supposer qu'il étoit fondé sur quelque événement notoire, dont les circonstances ne nous sont pas parvenues.

## C X X V.

*Page 300.* « On voit assez ordinairement » un voyageur chargé et fatigué, poser un » moment son fardeau, se rafraichir avec » une tasse de thé, et poursuivre ensuite sa » route. » J'ai éprouvé maintefois, dans mes courses, qu'une bolle de thé chaud me désaltéroit beaucoup plus qu'un verre de limonade, ou même que du punch froid.

## C X X V I.

*Page 301.* « Parmi les Chinois, l'argent » est proprement une marchandise. » Oui; mais, comme ailleurs, cette marchandise représente toutes les autres.

« La valeur de l'argent varie, suivant la

» plus ou moins grande quantité de ce métal  
 » sortie du trésor Impérial.» On auroit dû  
 ajouter, et suivant celle importée à la Chine,  
 par les étrangers, combinée avec les exporta-  
 tions qui peuvent s'en faire. Au surplus, la  
 valeur de l'argent varie dans tous les pays,  
 suivant son abondance ou sa rareté.

## C X X V I I.

*Pages 303 et 304.* Les détails fournis sur  
 l'édifice antique *Prez-tong-chou-sou* sont  
 incomplets. *Les étages*, dit l'auteur, *au*  
*nombre de onze, sont distingués par une*  
*espèce de corniche, ou un rang de briques*  
*saillantes, qui règne tout autour de l'é-*  
*difice.* On demande quelle hauteur a chaque  
 étage, s'il y a des portes et des fenêtres,  
 quelle est sa largeur, comment il se ter-  
 mine, c'est-à-dire, quelle forme a sa cou-  
 verture.

## C X X V I I I.

*Page 307.* « Il n'y a point en Chine de  
 » religion dominante. » Elles y sont toutes  
 permises, excepté la chrétienne. La re-  
 ligion n'y forme pas un des ressorts du  
 Gouvernement. Le Mahométisme y a fait  
 quelques progrès. On prétend que la plupart  
 des lettrés sont athées. Les disciples du Dieu  
 Foé ou Fo, sont les plus nombreux. Ils

*préchent la doctrine de la transmigration des ames.* Cette religion tire son origine de l'Inde.

## C X X I X.

*Page 312.* Les Chinois ont un respect religieux pour les morts ; ainsi il n'est pas étonnant que les tombeaux y soient respectés.

## C X X X.

*Page 313.* En parlant des *mulets* qui se vendent plus cher que les chevaux, parce qu'on les nourrit plus facilement, et qu'on peut les faire travailler davantage, l'auteur ne dit point s'ils sont dociles, s'ils ont le pas sûr, s'ils sont grands et forts. Il ne parle pas des ânes chinois, de sorte qu'on ne sait pas s'ils sont d'une autre espèce que ceux d'Europe, ni quel est le service qu'on en retire. « Beaucoup de chevaux ont la peau » tachetée avec la même régularité, que celle » des léopards.... Pour avoir des chevaux » ainsi marquetés, on se sert entr'autres » moyens, de celui de croiser ceux qui sont » de race opposée ». Ce moyen est propre à mélanger les couleurs, mais donneroit bien rarement des chevaux tachetés avec la même régularité que celle des léopards. .

## L X X X I.

*Page 314.* « La couleur jaune que porte » l'Empereur de la Chine, est affectée par » tous les Souverains de l'Orient de l'A- » sie. » La couleur jaune est exclusivement affectée à l'Empereur et à sa famille. Aussi les Chinois se sont-ils industriés, pour donner, à leurs étoffes, le plus beau jaune possible, et ils y ont réussi. Leur jonquille, leur citron sont de toute beauté.

## C X X X I I.

*Pages 314 et 315.* « On battoit quelque- » fois le blé avec des fléaux pareils à ceux » d'Europe, quelquefois on le faisoit fou- » ller sous les pieds des chevaux.... Les Chi- » nois se servent aussi d'un grand rouleau, » pour séparer le grain de l'épi ». Ce grand rouleau est apparemment un gros cylindre de bois; mais par quel moyen le meuvent-ils? Quel qu'il soit, je ne conçois pas, comment un rouleau comprimant des épis, peut séparer le grain qu'ils contiennent, à moins que la balle ne soit disposée à s'ouvrir avec la plus grande facilité.

## C X X X I I I.

*Page 318.* Les soi-disant philosophes qui, dans leurs grandes spéculations, pour amé-

liorer l'espèce humaine, ont voulu par leurs préceptes, ou par des lois positives, éteindre les sentimens de la nature, devroient prendre des leçons à la Chine. Je regrette de ne pouvoir citer tous les détails intéressans et les sages réflexions de l'auteur, dans les pages 317, 318 et 319. Je n'en extrairai qu'un passage fort court. « Le fils est obligé » de travailler pour l'entretien et le soulagement de son père et de sa mère. Le » frère doit prendre soin de son frère et » de sa sœur, lorsqu'ils sont dans l'infortune ; et l'oubli de ces devoirs exciteroit » une telle horreur, qu'on n'a pas besoin » de les prescrire, par une loi positive... Si » quelqu'un éprouve des besoins, tous les » parens l'aident sans délai, et sans » lui faire éprouver la moindre humiliation ». Qu'il est sage le peuple qui a des mœurs aussi saintes, aussi charitables ! Et que nous sommes loin de pareilles institutions !...

## C X X X I V.

Page 326. « Les murailles de la ville sont » d'environ quarante pieds de haut. » Il seroit curieux de savoir pourquoi toutes les principales villes de la Chine sont murées. Comme elles ont des tours et des creneaux, et même des canons, on ne peut pas douter que l'intention n'ait été de les mettre en état

de défense. La facilité avec laquelle les Tartares ont envahi la Chine, prouve que ces précautions étoient inutiles ; mais peut-être que ces murs qu'on a soin d'entretenir, sont une affaire de police, pour contenir le peuple.

## C X X X V.

*Page 336.* « Le Lienwha, (*Nymphaea nelumbo*) qui résiste au froid rigoureux de l'hiver de Pékin, est très-difficilement conservé dans les serres de l'Europe ». Comme *ses graines sont très-agréables au goût*, on doit multiplier et varier les essais. Peut-être cette plante réussiroit-elle mieux en plein air, que dans des serres ; peut-être exige-t-elle un sol particulier, ou des eaux qui aient telles ou telles qualités ; peut-être veut-elle un air plus ou moins humide, une exposition où elle éprouve des chaleurs fortes dans l'été, et un froid rigoureux dans l'hiver, comme la température de Pékin.

## C X X X V I.

*Page 336.* « Quelques-unes de ces Tartares étoient fort bien parées, avoient des traits fort jolis, et un teint relevé par le secours de l'art. » Les Tartares qui ont conquis la Chine dans le dernier siècle, sont plus blancs que les Chinois. Si leurs femmes *mettent beaucoup de rouge sur le milieu de*

la lèvre inférieure, les Chinoises en mettent sur le visage. Elles ont des cotons ronds, pénétrés d'un suc rouge, dont la couleur paroît obscure, et que je soupçonne tirée du règne végétal. Elles mêlent ce coton avec un peu d'eau, qui dissout la teinture, elle prend alors de l'éclat. Les femmes se frottent le visage avec ce coton, et la couleur, qui est très-belle et qui imite parfaitement la nature, adhère fortement à la peau, même pendant plusieurs jours. Il seroit curieux de connoître la composition de cette teinture, que je crois préférable au rouge employé par les Européennes.

## C X X X V I I.

Page 346. « Sous le règne qui précéda celui » de l'Empereur actuel, de pareilles considérations empêchèrent l'Ambassadeur de » Russie de se soumettre aux cérémonies » d'usage, pour approcher le trône Chinois. » Ces cérémonies consistent en neuf prosternations, à chacune desquelles le front doit frapper la terre. L'Ambassadeur Portugais, que j'ai vu revenir, en 1753, de Pékin, s'étoit soumis à cet usage. *Kien-long* étoit alors sur le trône. On doit lui savoir gré d'avoir consenti à ce que Lord Macartney fût dispensé de cet usage. Cette cour a son étiquette, comme toutes les autres. L'Empereur lui-

même l'observe avec exactitude dans toutes les cérémonies. Lorsque *Kien-long*, à raison de son grand âge, qui ne lui permettoit pas de soutenir les fatigues du sacrifice qu'il est obligé de faire tous les ans au *Chang-ti*, voulut s'en dispenser, il s'adressa au tribunal des Rites, qui régla, par une délibération, les parties du cérémonial dont l'Empereur pouvoit se décharger sur les princes de son sang, à son choix.

Qu'on me permette de citer un usage suivi constamment à la Chine, dès la fondation de l'Empire, et qui mérite, ce me semble, d'être remarqué, parce qu'il est opposé aux usages des autres princes de l'Asie. L'empereur, dans tous les édits, dans toutes les ordonnances, dans toutes les déclarations, dans toutes les proclamations, ne prend aucun titre. Tous ces actes publics commencent par ces mots, *Kien-long*, *l'an vingt-six*, ou quarante, ou soixante de son règne, *le troisième*, le sixième, ou le septième jour de la huitième, ou de la neuvième lune, etc. Quelle sublime simplicité ! *Kien-long* . . . . et ce mot dit tout. Le reste fixe la date de l'acte.

### C X X X V I I I.

*Page 348.* Je doute fort que le Gouvernement de la Chine pût être alarmé de la Ré-

volution française; je doute même qu'il pût en comprendre les principes. Il n'a pas plus d'idée d'une démocratie que ce Roi de Siam, qui se mit à rire aux éclats, quand il entendit dire à des Hollandais qu'ils n'avoient point de Roi. L'ignorance de la langue française, celle de nos usages et de notre constitution, le défaut d'énergie dans le caractère chinois, doivent éloigner toute crainte du trône Impérial. D'ailleurs, il n'y a nul moyen d'inspirer à ce peuple le goût de la liberté; il ne la connoit pas, et n'en a même jamais entendu parler. En outre, l'autorité est si grande, qu'il faut renoncer à l'espoir, du moins pour long-tems, de voir cette partie du monde rentrer dans ses droits primitifs.

## C X X X I X.

Page 348. Les réflexions du traducteur contenues dans une note, ne me paroissent pas justes. Il prétend que *la passion emporte l'auteur, dont l'esprit est, dit-il, en général très-calme*. L'auteur dit simplement, *sans passion*, sans affectation, et même sans esprit de critique, qu'il n'y a *point de Gouvernement qui haisse et redoute autant, que celui de la Chine, les principes de la Révolution française*. Je le crois comme lui, et cela doit être. Le Chinois a un respect religieux pour l'anti-

quité; ce sentiment qui lui est inspiré dès la plus tendre enfance, est confirmé par le bonheur dont il jouit. Nul peuple n'est autant attaché à ses usages, à ses mœurs, à ses lois. Nul peuple n'a autant d'estime pour lui-même. Il redoute donc toute innovation, et croit qu'elle amèneroit la destruction de l'Empire. Quant au Monarque, il n'est pas difficile de concevoir qu'il doive détester la Révolution française, et avoir horreur des principes qui l'ont amenée et soutenue. Que les Anglais aient contribué à inspirer aux Chinois de l'aversion pour les principes de notre liberté, cela peut être. Ils n'ont fait en cela que profiter des dispositions qu'ils ont trouvées chez ce peuple. En rendant justice à la précision et à l'élégance du stile du traducteur, j'ai cru devoir relever, par esprit d'impartialité, une critique qui m'a paru mal fondée.

## C X L.

*Page 368.* « Conformément à l'ancien » usage, l'Empereur prend en main la char- » rue et la dirige à travers un petit champ, » pour honorer la profession de laboureur. » Cette auguste cérémonie qui a lieu tous les ans au printems, et qui est répétée le même jour dans toutes les provinces de l'Empire, par les Gouverneurs, est non-seulement po-

litique, mais encore religieuse. C'est un hommage que l'Empereur rend à l'Être-Suprême, c'est une prière qu'il lui adresse de favoriser ses travaux agricoles, et ceux de son peuple. Il s'y prépare par trois jours de jeûnes, il commence la cérémonie par un sacrifice, et il réserve les grains qu'il recueille, pour les offrir à la divinité.

## C X L I.

*Page 368.* « Les anciennes annales de » l'Empire attestent que pendant très-long- » tems, les habitans y jouissoient de la terre, » ainsi que des autres élémens, presqu'en » commun. Le pays étoit divisé en petits » districts égaux. » Dans une société nais- sante, on peut admettre la culture des terres en commun et un partage égal des récoltes ; mais dans une société nombreuse, où il est nécessaire qu'une grande partie de sa population soit occupée à d'autres travaux qu'à ceux de l'agriculture, pour la défense du pays, pour l'administration de la police, pour l'exercice des arts, pour le commerce, la propriété devient une loi fondamentale du corps social. Partager un pays en petits districts égaux, paroît une chose impossible, vu les grandes différences qui existent dans la nature des sols, dans leur exposition, dans leur situation, dans les climats, et dans les influences de l'atmosphère.

## CXLII.

*Page 375.* « On ne peut remonter l'échelle » de l'ambition que par des études longues » et pénibles, et en excellant dans les lettres, qui seules rendent capables de remplir les emplois publics ». Partout on a adopté le principe que les emplois doivent appartenir aux talens, au mérite, à la vertu. Les Chinois seuls ont mis cette maxime en pratique; elle est chez eux constitutionnelle, et tient à la forme de leur Gouvernement; et ce qui doit surprendre, c'est qu'elle établit et maintient le principe de l'égalité primitive.

Lorsqu'on voit l'Empereur appeler auprès de lui le talent, pour l'employer utilement, récompenser dignement les services, honorer le mérite, faire lui-même et publier le panégyrique d'un homme de lettres, quelle noble émulation n'inspire-t-il pas à tous ses sujets! C'est ce qu'a fait Kien-Long pour plusieurs lettrés dignes de sa confiance et de ses éloges. C'est ce qu'ont fait beaucoup d'autres Empereurs dont les noms sont en vénération à la Chine.

## CXLIII.

*Page 381.* L'Auteur disserte avec sagacité sur l'exposition des nouveaux nés permise à

la Chine ; mais il n'a pas considéré cette tolérance, qui nous paroît barbare et contraire à la morale, sous le point de vue politique. Comme on ne peut pas supposer que le législateur ait eu le dessein féroce d'autoriser le meurtre et d'éteindre dans les hommes les sentimens naturels qui sont la base des institutions morales, civiles et politiques, il est à propos de chercher quel est l'esprit de cette loi, afin de porter un jugement sain, sur une coutume qui paroît si opposée à l'humanité. 1°. La législation chinoise a pour principe l'autorité absolue des pères sur leurs enfans. De là vient le respect infini de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours ; de là résulte, par une fiction morale, le sentiment de l'obéissance des subordonnés aux ordres de ceux qui commandent, qui sont regardés comme les pères du peuple. La tolérance de l'exposition des nouveaux nés est donc une suite du principe qui a donné aux pères la plus grande autorité sur leurs enfans. 2°. Le législateur a compris que les sentimens de la nature, entretenus et fortifiés par les institutions de la législation, s'opposeroient à l'infanticide d'une manière plus efficace que les lois les plus sévères. 3°. Il a vu, que dans une population aussi nombreuse que celle de la Chine, il seroit impossible à la police d'empêcher et de punir ce crime, parce qu'on pourroit

le dérober facilement à sa connoissance. 4°. Préjugeant que la nécessité, c'est-à-dire, l'impossibilité absolue de fournir la subsistance à leurs enfans, ou que le délire de la superstition qui engage les pères à les consacrer à l'esprit de la rivière, pouvoient être les seules causes de ces sacrifices volontaires, il a préféré que l'exposition fût publique, afin de laisser aux pères l'espérance du salut de ces innocentes victimes. Des hommes charitables et aisés les recueillent et les élèvent. Le Gouvernement entretient dans tout l'Empire des agens qui sont chargés de ce soin, et fait la dépense de l'entretien des enfans-trouvés.

On assure que les Mahométans Chinois recueillent beaucoup d'enfans exposés. Ils en achètent même dans les tems de famine, pour les élever dans leur religion, qui leur fait un précepte de la charité, et qui leur enseigne que la propagation de leur foi, est un acte méritoire. On doit en dire autant des chrétiens, mais je les crois moins nombreux.

J'en étonne que les Compagnies Européennes, qui envoient des vaisseaux à la Chine, et qui font des bénéfices considérables sur le commerce, n'aient pas pensé à en distraire annuellement une petite somme, pour l'affecter à cette œuvre d'humanité. On élèveroit dans les *hans* les enfans qu'on auroit sauvés ;

sauvés ; on auroit par ce moyen des serviteurs attachés, fidèles et intelligens qui connoitroient la langue et les usages des Européens. Puisse cette idée plaire à quelque philanthrope, qui ait assez de crédit, pour la faire adopter ! Les services de ces nouveaux Moïses pourroient un jour payer avec usure les frais qu'ils auroient coûtés.

« Les enfans-trouvés de la Chine » dit le Clerc dans son Histoire *d'Yu le Grand*, page 697 « sont tous nourris dans les campagnes. Chacun d'eux porte au cou le chiffre » Impérial. . . Chaque enfant coûte à l'Etat » douze taëls par an, ( quatre-vingt-dix francs » environ. ) Lorsqu'ils sont parvenus à leur » dixième année, les cultivateurs et les artisans s'en chargent et les nourrissent. »

*Observations sur le troisième volume, du voyage de Lord Macartney dans l'intérieur de la Chine.*

#### C X L I V.

Page 2. « Un champ étoit couvert de *polygonum*, dont les feuilles macérées et » préparées comme celles de l'indigo, produisent une couleur bleue, égale à celle de » l'indigo, ou qui du moins en approche » beaucoup. » Il est fâcheux que la description de cette plante ne soit pas complète. J'ai

eu dans l'idée qu'il seroit possible d'extraire la fécule bleue du pastel, et même de quelques autres plantes qui croissent dans l'Empire. J'en ai fait la proposition au Directoire Exécutif. Mon Mémoire n'a pas été accueilli par l'Institut National. *Il ne présente, dit le rapport, ni dans les principes, ni dans les procédés, des bases suffisantes pour asseoir son jugement, sur la probabilité du succès de l'entreprise proposée.* . . . Ce n'est pas ici le lieu de discuter le mérite de cette assertion. Je dirai seulement que j'ai appris, depuis peu, qu'il y avoit en Europe des fabriques d'indigo extraites du pastel. *H. Struve* le dit positivement dans les Additions au Supplément du *Dictionnaire de Chimie*, Tome V, page 93, Edition de Neufchatel, 1789, à l'article, *Indigo tiré du pastel*. Je n'en avois aucune connoissance, lorsque j'ai adressé au Directoire Exécutif le Mémoire très-court, par lequel je proposois cette entreprise. Voilà donc *la probabilité du succès*, prouvée par l'expérience. J'engage les bons citoyens, qui ont plus de moyens que moi, et qui peuvent avoir des connoissances étendues sur la fabrication de l'indigo, à tenter des essais par patriotisme. Le même rapport convient que *ce seroit une découverte précieuse que celle qui nous apprendroit à retirer du pastel une matière colo-*

*rante qui pourroit remplacer l'indigo.* Avant qu'on eût retiré une fécule bleue de *l'anil*, et du *polygonum*, je voudrois bien savoir quels sont *les principes*, quels sont *les procédés*, qui ont pu établir *la probabilité du succès de l'entreprise*. On ne teint point en bleu avec *l'anil*; pour ce qui est du *polygonum*, je l'ignore; mais je sais qu'on teint en bleu les étoffes avec le pastel. Voila donc une manière connue depuis très-long-tems d'en *retirer une matière colorante*. Elle se trouve donc dans le pastel. Il ne s'agissoit plus que de trouver des procédés, pour réunir cette matière en masse, et c'est ce qu'on a découvert suivant *H. Struve*. La grande réputation des Commissaires qui ont fait le rapport en question, la profonde estime que j'ai pour eux, ne sauroient balancer dans mon opinion les preuves fournies par l'expérience. J'espère revenir en tems et lieu sur cet objet intéressant, et proposer mes doutes sur toutes les assertions du rapport que j'ai cité. Les recherches très-nombreuses que j'ai faites sur la fabrication de l'indigo extrait de l'anil, et dont le résultat est consigné dans un ouvrage in-4<sup>o</sup>, imprimé à l'Isle de France, en 1779, par l'ordre du Gouvernement, aux frais du Roi, ouvrage qui a obtenu l'approbation de l'Académie des Sciences de Paris, m'ont fait voir que l'anil n'étoit pas la seule

plante, d'où l'on pouvoit extraire une fécule bleue. Je pense que l'indigo est aussi répandu dans le règne végétal que la matière sucrée. Pour les extraire avec profit, il faut que le végétal en contienne une grande quantité. C'est ce qui me paroît démontré à l'égard du pastel. *On tire le bleu de différentes plantes. Celle de Pékin est une espèce de persicaire* que les Chinois nomment *siao-lan*. La méthode qui y est employée pour extraire la fécule de cette plante, est la même que celle que nous connoissons; mais il y a d'autres plantes dont ils obtiennent l'indigo, sans avoir recours à la fermentation et au battage. On peut consulter là-dessus les Mémoires sur les Chinois, par les Missionnaires de Pékin, Tome V, page 499.

## C X L V.

Page 3. « On cita en même tems aux » Anglais une petite espèce de *colutea* dont » les bourgeons et les feuilles les plus tendres » produisent une substance qui donne une » couleur verte. » Les réflexions que j'ai présentées dans l'observation précédente sont applicables à celle-ci. Le même Mémoire dont j'ai parlé, indique une plante d'Europe, que je crois propre à donner une fécule verte.

Les Cochinchinois, comme je l'ai dit, ont une plante, dont ils savent extraire un indigo

verd, propre à la teinture, dans toutes les nuances. Quoique je l'eusse citée, cette proposition n'a pas été mieux accueillie que la première. C'est à l'expérience qu'il appartient de prononcer.

## C X L V I.

*Page 4.* « Les Chinois tirent du carthame leur plus beau rouge, et emploient » rarement le vermillon. » Les fleurs de carthame, ou safran bâtard, sont employées en Europe à la teinture en rouge : on en retire aussi une fécule rouge. Le vermillon est un minéral, qu'on emploie en peinture. Les Chinois font usage de la cochenille; il leur en vient de Manille, qui la tire d'Acapulco.

J'avois aussi dans l'idée d'extraire la fécule rouge de quelques végétaux, dans l'espérance qu'elle pourroit suppléer à la cochenille. Je n'en désespère pas encore. J'en parle ici, afin d'exciter l'industrie des citoyens. Cette découverte seroit l'une des plus intéressantes pour la République.

## C X L V I I.

*Ibid. 4.* « Le calice du gland leur sert à » teindre en noir, et ils nourrissent le ver- » à-soie, avec les feuilles du frêne, comme » avec celles du mûrier ». Voilà deux bonnes observations, dont nous pouvons tirer parti.

Nous savions bien que l'écorce du chêne est propre à teindre en noir ; mais je ne crois pas qu'on ait employé à cet usage le calice du gland. S'il pouvoit remplacer la noix de galle, ce seroit une découverte intéressante. J'ajoute que les Chinois retirent une fécule du gland, et qu'ils s'en nourrissent. Un général Chinois a sauvé son armée de la famine, en la nourrissant avec des glands de chêne préparés. Ils font avec les bourgeons tendres de cet arbre une infusion théyforme. Ils délaient dans de l'eau les cendres du gland et du calice ; ils en retirent le sel et le font prendre aux personnes attaquées de diarrhées et de dyssenteries. Enfin ils lavent et détergent les plaies et les ulcères qui ne se ferment pas, avec la décoction des écorces. Ils font usage de la même eau dans plusieurs maladies cutanées. Ils entent des chênes sur des châtaigniers, et prétendent que les glands acquièrent de la douceur.

*Ibid.* Il y auroit beaucoup de questions à faire sur l'espèce de mûrier, sur la culture que les Chinois lui donnent, sur le choix des feuilles, et sur les soins qu'exigent les vers-à-soie ; mais au moins devoit-on dire, si les feuilles du frêne exposent les vers à des maladies, et si la soie provenant de ceux qui en ont été nourris, a autant de qualités, que celle des vers nourris avec les feuilles du mûrier.

Un de mes amis digne de foi, m'a dit que dans sa jeunesse, il s'amusoit à élever des vers-à-soie, et que manquant de feuilles de mûriers, il s'avisa de leur donner des feuilles de rosiers de jardin. Cet expédient lui réussit, mais tous les cocons sans exception se trouvèrent verts. L'année d'ensuite il répéta cette expérience, elle eut le même résultat. Ainsi dans les années et dans les circonstances où les feuilles de mûriers manquent, il paroît qu'on peut leur substituer des feuilles de frêne, et de rosiers de jardin, peut-être aussi celles de l'églantier et de quelques autres végétaux ; ce sont des essais qu'il conviendrait de faire.

Ils sont d'autant plus nécessaires que les Missionnaires de Pékin prétendent que ce sont des vers-à-soie d'une autre espèce que ceux du mûrier qu'on élève à la Chine sur le frêne. Ils les nomment vers-à-soie sauvages. Leurs cocons sont gros comme un œuf de poule, et leur soie est inférieure ; mais ils distinguent trois espèces de vers sauvages qui donnent de la soie ; les uns sont élevés sur le *fagara*, les autres sur le frêne, et les derniers sur le chêne à feuilles de châtaigniers.

Les mêmes Missionnaires ajoutent qu'il existe à la Chine deux sortes de frênes, le puant et l'odorant ; que le premier avoit toujours paru être le même que le nôtre, mais

qu'un examen plus attentif avoit fait remarquer des différences dans les fleurs.

### C X L V I I I.

*Page 5.* « On charrie des marchandises » qu'on tire de Tartarie , ou qu'on y transporte , sur le dos des dromadaires ou chameaux à double bosse , animaux qui sont plus gros , plus forts , plus rapides , que les chameaux ordinaires. Ils sont aussi beaucoup plus velus que ces derniers , et conséquemment plus propres aux climats froids. C'est sur le dos de ces animaux qu'on transporte le charbon qui sert à faire cuire tout ce qui se mange à Pékin. »

J'ai plusieurs observations à faire sur ce passage. 1°. Voilà une espèce de chameaux propres aux climats froids. Le Professeur Pallas parle aussi , dans son voyage , des chameaux des Kirguis , et des Barschkirs , qui habitent des pays froids. Ce seroit une acquisition bien importante à faire pour la France , et qui mériteroit toute la sollicitude du Gouvernement. On me dispensera d'en donner des preuves ; l'utilité de ces animaux pour les transports est assez connue. 2°. L'auteur ne dit pas quelle est l'espèce de charbon consommée à Pékin. Est-il végétal ? Est-il minéral ? Dans le premier cas , on eût désiré

savoir quelles sont les espèces d'arbres convertis en charbon, quelle est la méthode d'opérer cette conversion, si cette substance donne beaucoup de feu et long-tems, enfin quel emploi l'on fait des cendres.

Les Missionnaires de Pékin disent, dans les Mémoires concernant les Chinois, que le charbon le plus en usage dans l'Empire est celui de terre. Il est surprenant que la France ne tire pas de ce fossile tout le parti qu'il lui offre, puisque son sol en contient des mines très-multipliées. Les auteurs qui ont traité de la science Politico-économique prétendent que c'est principalement à l'exploitation de ses mines de charbon de terre, que l'Angleterre doit l'extension de son commerce et de ses arts, et celle de sa marine. Je le pense ainsi; mais j'ajoute que la banque de Londres est aussi un des principaux mobiles de la puissance de cet Empire. C'est elle qui a favorisé toutes les exploitations, toutes les manufactures nouvelles, toutes les grandes entreprises et sur-tout les canaux de navigation. Si la France veut parvenir au même degré de prospérité, elle doit établir chez elle une banque sagement combinée, et fouiller ses mines de charbon de terre.

C L X I X.

Page 8. « Les substances calcaires de di-  
verses espèces qui avoient été vues par les

» Anglais dans leur long trajet, étoient très-  
 » peu considérables, en comparaison des pro-  
 » duits d'un feu volcanique, et des énormes  
 » masses de granit, qui se présentoient si  
 » fréquemment sur leur route ». L'auteur ou-  
 blie la quantité immense de madrépores qu'il  
 a vus dans le détroit de la Sonde, et le long  
 de Java, en allant à Batavia, puisqu'il pré-  
 tend que leur accumulation progressive a  
 formé des îles. Sans doute les matières vol-  
 caniques sont très-communes sur la surface  
 du globe, et sur-tout dans les îles; mais il  
 y a aussi des banes énormes de matières cal-  
 caires, tant à la surface que dans le sein de  
 la terre, ou couvertes par les eaux de la mer.

## C L.

*Page 9.* « Les Européens supposent que le  
 » tabac a été porté de l'Amérique dans tou-  
 » tes les parties de l'ancien Continent. »  
 L'auteur a raison de réfuter cette opinion.  
 Le tabac est indigène à l'Inde, à la côte  
 orientale d'Afrique, à Madagascar, et  
 vraisemblablement à la Chine, et à beau-  
 coup d'autres pays.

L'auteur auroit dû nous apprendre quelle  
 est l'espèce de tabac cultivée à la Chine,  
 quels sont les soins qu'on lui donne et quelle  
 est la manière de l'apprêter. Les graines qui  
 me sont venues de la Chine à l'Isle de France

ont produit un plant d'une petite espèce, à fleurs jaunes, monopétales, à feuilles recoquillées, petites, larges, un peu gluantes, d'un verd pâle. J'en ai vu des plants en France dans le jardin du citoyen Baumé aux Termes, près la barrière du Roule. Je n'ai fait aucun essai sur ce tabac que je cultivois par curiosité.

J'ignore si les Chinois en ont de plusieurs espèces, si celui qu'ils prennent en poudre est de bonne qualité, et s'il est le même que celui qu'ils fument. Je sais que dans les Indes, le tabac de Manille qui est en petits rouleaux, qu'on nomme des *chiroutes*, et que l'on fume sans pipe, est préféré par les Européens, comme un tabac dont la fumée est douce et agréable.

On prépare aussi à Manille un tabac en poudre, dans le goût de celui de Mazulipatan. Je préfère le premier au second. L'un et l'autre sont noirs et très-forts. Ils tiennent cette qualité de leur préparation. Cette espèce est recherchée en France de ceux qui la connoissent. Il seroit facile d'en préparer de semblables.

## C L I.

Page 10. « Ils prennent souvent du cinàbre en poudre, au lieu de tabac. » Le cinàbre en poudre est ce que nous nommons le

vermillon, qui est sans odeur ; de sorte qu'il n'est pas aisé de concevoir quel effet cette poudre peut exciter sur le nerf olfactoire. Peut-être les Chinois la prennent-ils comme remède.

Quant à l'opium pris en fumigation, ses effets sont connus.

### C L I I.

*Page 17.* La grande muraille de la Chine qui a, dit-on, *quinze cents milles de long*, et qui a été achevée *trois siècles avant l'ère chrétienne*, prouve que dès lors la Chine avoit une population nombreuse, et la connoissance des arts les plus utiles. Dans le tems où elle a été construite, elle pouvoit former une barrière insurmontable à des peuples qui ne connoissoient pas l'usage de l'artillerie, et qui ne savoient faire la guerre qu'à cheval, comme les hordes des Tartares. Aujourd'hui une pareille muraille seroit en Europe, d'une foible défense. Une ligne de places fortes seroit bien préférable.

La Pagode de Jaguernat à la Côte d'Orixa dans l'Indostan remonte à une époque plus ancienne, et a peut-être quelque chose de plus étonnant. Ces deux monumens sont les plus considérables qui aient été construits par la main des hommes. L'un est dû à une sage prévoyance, pour le tems où il a été construit ; il est aujourd'hui sans utilité ; l'autre est dû à la superstition, et fait encore

à l'humanité tous les maux qu'elle lui a toujours causés. Si l'on met sur la même ligne les fameuses pyramides d'Egypte, nous dirons que le but de leur construction paroît oublié. Il est difficile de se persuader, qu'elles n'eussent d'autre objet que de recueillir des dépouilles mortelles, et de servir de tombeaux aux Rois. Je croirois plus volontiers qu'elles ont été construites, pour fixer les points cardinaux au moment de leur édification, et pour servir à la perfection de l'astronomie. S'il est ainsi, elles seroient beaucoup plus recommandables que la muraille de la Chine, et que toutes les Pagodes du monde ; elles seroient dignes d'un peuple philosophe qui auroit travaillé pour la postérité.

La Pagode de Jaguernat est tout d'une pièce, elle est taillée dans une montagne de pierres. Quels travaux !... Quelle dépense !... Quelle patience !... Quelle constance soutenue pendant bien des siècles !... Combien ont dû coûter de tems, de peines, et de dépenses toutes les excavations ! Et dans quel but ?... Pour asservir l'homme à des préjugés absurdes et extravagans, en un mot, pour le rendre esclave de la superstition. Cette Pagode passe pour être la plus considérable et la plus sacrée de toutes celles des Indous. Les dévots y vont en pèlerinage, et c'est, au dire des prêtres, une œuvre très-méritoire, qui

obtient la rémission des péchés ; mais le plus certain est la considération qu'ils acquièrent, et les présens qu'on leur fait.

La construction des canaux en Egypte, à la Chine et en Europe ; celle des digues qui ont enlevé à la mer l'une des provinces les plus fertiles de cet Empire, ou qui ont été construites, pour empêcher les débordemens des rivières ; les terrasses qui retiennent les terres des montagnes, et qui les rendent propres à la culture ; les jetées dans la mer, pour former un port ; les quais et les autres constructions de ce genre ; les dessèchemens des marais qui donnent des terres à l'agriculture, et qui rendent l'air salubre ; les ponts, les aqueducs, les observatoires, les grandes routes, voilà les travaux dignes de l'homme, et d'un peuple civilisé.

### C L I I I.

*Pages 46 et 47. Le goût porté à un certain point rend imbéciles les sujets qui en sont attaqués dans les Alpes, comme à la Chine. On les connoît sous le nom de Crétiens. Il n'est pas aisé d'indiquer la cause de cette maladie locale. Elle dépend peut-être de l'eau, de l'air, et de la qualité des vivres. L'auteur prétend qu'il est certain que la neige fondue contient un peu plus de terre calcaire que l'eau de pluie, et une très-petite portion d'acide nitreux et de sel marin.*

Mais la neige n'est elle-même qu'une eau de pluie cristallisée par le refroidissement. D'ailleurs, il y a des eaux saumâtres qui ne donnent pas le goître à ceux qui s'en abreuvent.

## C L I V.

*Pages 48 et 49.* Les rochers nus des montagnes, prouvent en général une haute antiquité. L'Inde qui est peut-être l'un des pays du Globe que les eaux ont découvert le plus anciennement, présente des pics de rochers nus, qui s'élèvent comme des flèches. Tout ce que dit l'auteur sur l'affaissement du sol de la Tartarie, dans les parties qu'il a parcourues, est ingénieux, mais purement conjectural.

## C L V.

*Page 50.* « Le rocher de Gibraltar n'est » pas la seule hauteur dans l'intérieur de la- » quelle on ait trouvé des os d'animaux, qui » doivent avoir vécu et péri avant la forma- » tion des montagnes, dont ils sont devenus » une partie. » J'ai vu à l'Isle de France, dans une mine de pierres calcaires que je faisois fouiller, élevée de plus de cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer, des morceaux de tortues pétrifiées. J'ai vu à Pondichéry, des pierres qu'on avoit fait venir de Gingy, à quinze lieues de là, dans lesquelles il y

avoit des coquilles d'huitres entières, qui faisoient partie de ces pierres.

## C L V I.

*Page 57.* En parlant du Colao ou Premier Ministre, parvenu à ce haut rang, de simple garde, par la faveur de l'Empereur, l'auteur dit, *qu'une si grande élévation paroitra peut-être singulière.* Quand on sait qu'à la Chine il n'y a point de noblesse héréditaire, qu'on n'en soupçonne même pas l'existence; que tous les emplois civils sont donnés exclusivement aux lettrés, et que tout Chinois a droit de le devenir; les emplois militaires à ceux qui se distinguent dans les exercices de cette profession, ou à la guerre; quand on sait qu'un Empereur a placé sur le trône un laboureur, etc., on ne doit pas être surpris de voir un garde devenir Premier Ministre.

## C L V I I.

*Page 69.* Le Gouvernement Chinois ne sent pas les avantages du commerce étranger, et ne cherche pas à l'étendre. Il pense que l'Empire se suffit à lui-même. Le préjugé qui regarde comme déshonoré tout Chinois qui quitte les terres de l'Empire, existe dans toute sa force; aussi le métier de marin y est-il méprisé. Cependant ce peuple est le seul  
de

de cette partie de l'Asie, qui navigue. Il va à la Cochinchine, à Siam, à Malac, à Batavia, aux Moluques, à Bornéo, dans les Philippines, au Japon. Sa grande population, la nécessité de se procurer la subsistance, le désir du gain, mettent les navigateurs au-dessus du préjugé. Toutes ces raisons sont les causes des peuplades de Chinois, dans les pays que je viens de citer. Il y en a même beaucoup dans les îles voisines de l'Empire.

## C L V I I I.

*Page 70.* L'importation à la Chine des marchandises d'Europe, qui exciteroient l'industrie de ce peuple, qui exerceroient son goût pour l'imitation, qui lui donneroient la connoissance des procédés qu'il ignore, sur-tout dans les arts mécaniques, l'introduction du coton en quantité suffisante pour alimenter ses manufactures, celle du riz dans les années de disette, la destruction des pirates de la côte, les secours de quelques forces navales, pour des expéditions maritimes, étoient des considérations bien propres à engager l'Empereur, à prêter l'oreille à des propositions d'alliance avec le Roi de la Grande-Bretagne, mais la défiance qu'on y a des étrangers, n'a pu être vaincue.

## C L I X.

*Page 78.* Il y a long-tems que les Anglais

importoient du drap à la Chine. Si la circonstance de l'ambassade en étend la consommation dans l'Empire, ce sera un avantage qu'elle aura procuré aux manufactures Européennes. Il y a lieu de croire que le goût des denrées d'Europe, s'introduira peu-à-peu dans cet Empire, si quelque événement extraordinaire n'en interdit pas l'entrée aux étrangers.

*Ibid.* Le Traducteur rappelle dans une note que *les boutons ou globes qui distinguent les ordres se portent au haut d'un bonnet pointu.* Le couvre-chef des Chinois doit porter le nom de chapeau plutôt que celui de bonnet.

Les Mandarins grands et petits obtiennent des degrés à proportion de leurs services. C'est une Cour Souveraine qui les confère, avec la sanction de l'Empereur. Lorsqu'ils tombent en faute, la même Cour leur donne des notes humiliantes, qu'ils sont obligés de rappeler dans tous les actes qui émanent d'eux, publics ou privés, ou bien elle les abaisse d'un ou deux degrés; ou les destitue, si le cas est grave.

### C L X.

*Page 81.* « Le Colao et deux principaux » officiers de la maison de l'Empereur ne » lui parloient jamais qu'à genoux ». Ainsi le

cérémonial auquel l'Ambassadeur avoit consenti de se prêter, étoit conforme à l'étiquette de la Cour Impériale, et l'on ne doit pas être surpris que l'Empereur l'ait dispensé des prosternations, front contre terre. Un Ambassadeur Français ne seroit pas admis devant sa Majesté ; il ne pourroit pas se prêter à des génuflexions. Il n'auroit d'ailleurs ni ruban, ni plaque, ni diamans. Au surplus ces prosternations répétées trois fois ne sont qu'une affaire d'étiquette. L'Empereur lui-même, lorsqu'il fait la cérémonie de rendre hommage à la mémoire de son père, se met à genoux devant le cercueil, et bat trois fois la terre avec sa tête. Lorsqu'il fait un sacrifice solennel au Chang-ti, (l'Etre-Suprême) c'est toujours avec un grand appareil. Il se prosterne neuf fois le front contre terre, avec beaucoup de témoignages de respect. Lorsqu'il va saluer sa mère, accompagné de toute sa cour, il se prosterne trois fois à ses pieds.

## C L X I.

*Page 90.* « L'Empereur présenta de sa  
 » main, aux Ambassadeurs Anglais, un  
 » *gobelet* de vin chinois, assez semblable  
 » à du vin de Madère, d'une qualité infé-  
 » rieure ». Les Chinois ne se servent pas de  
 gobelets, ils n'en font même pas ; ils boivent

dans des bolles ou dans des cobes de porcelaine.

Il eût été à désirer que Sir Staunton eût pris des informations exactes sur la nature de ce vin chinois. Provient-il de raisins ? Le pays en produit ; on prétend même qu'autrefois on y faisoit du vin de raisins. Provient-il de quelqu'autre fruit ? Les Chinois ne connoissent pas l'art de faire un vin de cannes , ni celui de distiller du tafia ou du rum , qui est plus agréable que leur eau-de-vie de riz ou de mil , leur *sam-sou*. Dans les tems de disette , la distillation en est défendue. S'ils savoient retirer un esprit ardent du jus de cannes , des écumes du vésou , et des gros sirops , ils ménageroient le riz dans tous les tems , et ils auroient une liqueur plus agréable que le *sam-sou*. Il leur seroit facile de faire du punch.

#### CLXII.

*Pages 91 et 92.* « Le thé étoit roulé en » boules de différentes grosseurs ». Il y a du thé en boules de différentes qualités. J'en ai pris de très-bon , j'en ai pris de médiocre. On prétend que le thé apprêté de cette manière , se conserve mieux et plus long-tems. J'ai vu aussi des boules de thé médicinal ; elles étoient composées de feuilles de thé imbibées d'une décoction de rhubarbe. Il

y a vraisemblablement d'autres préparations du même genre que je ne connois pas.

## C L X I I I.

*Pages 116 et 117.* La description du temple de *Pou-ta-la*, dédié à *Fo*, construit et doté par l'Empereur Kien-long, est curieuse et intéressante. Ce qui frappe le plus, c'est le nombre des Lamas attachés au service de ce temple. Il y en a huit cents, dit l'auteur. Aucun couvent de moines en Europe n'a jamais approché de ce nombre. Les Anglais n'ont pas eu le tems de prendre des informations sur le régime intérieur de ce monastère, sur les cérémonies de leur réception, sur la vie qu'ils mènent, aussi oisive qu'inutile à l'humanité, sur les rites qu'ils observent, sur leur croyance, etc. etc.

## C L X I V.

*Pages 118 et 119.* Il ne seroit pas étonnant que Kien-long, fort attaché à la doctrine du Lama, crût qu'une partie de l'esprit de la divinité se fût incarcérée en lui, pendant un règne aussi long et aussi prospère que le sien, puisque le point capital de la doctrine de cette religion est la croyance de l'incarnation de la divinité dans la personne du Grand Lama. Il se peut aussi que

L'Empereur ait jugé à propos d'accréditer cette opinion parmi les Tartares sectaires de la même religion, afin d'en obtenir plus de respect et d'obéissance, sachant très-bien que le crédule et superstitieux Chinois est disposé à adopter les fables les plus absurdes. Aucun de ses prédécesseurs n'a porté aussi loin les armes victorieuses de l'Empire, aucun n'a soumis autant de peuples, aucun n'a régné aussi long-tems sans troubles. Poète, historien, conquérant, législateur, il a réuni tous les talens, il a recueilli toutes les espèces de gloire.

## C L X V.

*Page 122.* Toute imparfaite qu'est la musique de la Chine, l'Auteur auroit dû dire s'ils savent l'écrire, à quelle époque remonte son origine, si elle a éprouvé des changemens, si elle fait sur les sens des Chinois une forte impression, s'ils l'associent à la danse, s'ils ont des instrumens à vent; l'auteur a parlé de ceux à corde de leur invention; mais ces détails sont peu satisfaisans.

## C L X V I.

*Page 125.* Au renouvellement de l'année, les Chinois élèvent des théâtres dans les rues. Comme elles sont étroites, ils en occupent toute la largeur, mais le passage n'est pas

interrompu. Les acteurs jouent continuellement, excepté la nuit. Les spectateurs sont debout dans la rue, en plein air, s'arrêtent pour voir le spectacle et s'en vont quand ils veulent. Ils ne paient rien. Sans doute que la dépense est aux frais du Gouvernement. Cette coutume a beaucoup de rapport aux tréteaux de nos foires.

## C L X V I I.

*Page 133.* L'auteur trouve *impolitique la préférence* accordée aux Tartares pour former la garde de l'Empereur. Il me semble que l'Empereur étant lui-même de cette Nation, doit se fier plutôt à ses compatriotes, qui n'ont d'existence et de considération que par sa puissance, qu'aux Chinois qui souffrent impatiemment le joug des étrangers. Au reste la politique des Empereurs a été de maintenir la plus grande discipline parmi les Tartares et de traiter les grands Mandarins de cette nation avec plus de sévérité que les Mandarins Chinois. Ils ont eu l'attention d'alterner les grades et les places, afin que les uns répondissent de la fidélité des autres.

## C L X V I I I.

*Page 135.* Le droit qu'a l'Empereur de nommer son successeur au trône, est fort

éloigné de nos usages ; mais quand on approfondit le but et les résultats de celui-ci, il paroît conforme aux principes d'une sage politique. Le droit de primogéniture ne donne presque jamais que des princes foibles, ou peu éclairés, ou livrés à leurs passions. La certitude de succéder au trône, les rend indifférens à l'enseignement, et ceux qui les entourent sont plus occupés à flatter leurs passions, pour leur plaire, qu'à les combattre. Il est rare que l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne ne soit pas manquée. A la Chine, les enfans de l'Empereur n'ont aucun droit à sa succession. S'ils la convoient, ils n'ont d'autre moyen d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs, qu'en se rendant agréables à l'Empereur, afin d'obtenir la préférence sur leurs rivaux. Les personnes chargées de leur éducation font tous leurs efforts, pour rendre leurs élèves dignes de cette préférence, afin de plaire à l'Empereur régnant et à son successeur. Il résulte de là, que l'ambition inspire de l'émulation, et que les princes qui prétendent au trône, sont attentifs aux leçons de leurs maîtres, et qu'ils profitent des préceptes de leur éducation.

Kien-long n'avoit plus que quatre fils vivans, *le huitième, le onzième, le quinzième et le dix-septième.* Il a abdiqué en

faveur du quinzième, la soixante-unième année de son règne. On a vu des Empereurs associer au trône l'un de leurs sujets, désigné pour leur successeur ; et ces choix ont toujours donné de grands princes à l'Empire.

## C L X I X.

*Page 137.* On peut, ce me semble, deviner la cause de l'animosité du Général du Thibet, contre la Nation Anglaise. L'Ambassadeur aura sans doute tenté tous les moyens de séduction ; mais il paroît que ses démarches ont été inutiles. Ho-Choung-Taung étoit Vice-Roi de Canton. Dans cette place il avoit vété les Européens, et en avoit tiré de grosses sommes. Il craignoit que sa conduite passée ne fût dévoilée à l'Empereur. Il avoit donc intérêt à inspirer des préventions contre les Anglais, afin que leurs plaintes, si elles parvenoit au pied du trône, ne fussent pas écoutées, et qu'elles fussent considérées, comme des calomnies. Un homme de ce rang, qui tiroit de gros revenus de sa place, n'étoit pas facile à gagner.

On étoit persuadé, lorsque j'étois à Canton, que le Vice-Roi de cette province faisoit passer de gros présens à la Cour, qu'il extorquoit des Européens, pour se maintenir en place et en faveur. J'ai oui dire que l'Intendant de la province, quelques années

après mon départ, voulut s'opposer aux vexations de ce Vice-Roi. Celui-ci tout-puissant à la Cour, le calomnia, et le malheureux, mais honnête Houpou, fut rélégué en Tartarie, et condamné à recueillir du ginseng. Cependant quelques années après, il rentra en grace, par le moyen de ses amis, et il obtint une place dans une autre province.

## C L X X.

*Page 147.* « Un des gardes de l'Ambassadeur mourut d'une indigestion, qui lui fut, à ce que l'on croit, occasionnée, pour avoir mangé trop de fruits. » Il eût été bon de connoître les fruits qui peuvent causer une indigestion mortelle. On trouve dans cet ouvrage trop peu de descriptions des fruits et des plantes de la Chine et de la Tartarie. On sait qu'il y en a de particuliers à ces pays qui méritent de fixer l'attention. Sans doute l'Ambassade aura rapporté dans sa patrie une collection considérable de graines de toute espèce. C'étoit pour elle un moyen presque certain de ne pas perdre tout le fruit de ses voyages. Le climat de Pékin, et sur-tout celui de Zhé-Hol sont plus froids que celui de Londres; il y a lieu de croire qu'une grande partie des végétaux de ces contrées éloignées, réussiroient dans la Grande-Bretagne, et dans l'Amérique Septentrionale.

Ceux du midi de la Chine pourroient être transplantés avec succès dans les Antilles. J'ai tiré beaucoup de plantes et d'arbres fruitiers de Canton, que j'ai naturalisés à l'Isle de France. Ces sortes d'acquisitions, peu coûteuses en elles-mêmes, sont dignes de l'attention du philosophe, du patriote, de l'ami de l'humanité.

Je suis surpris qu'une indigestion ait causé la mort à un garde de l'Ambassadeur, qui avoit avec lui un médecin, d'autant plus que les Chinois ont plusieurs remèdes contre ce mal: entr'autres leur fameux Gin-seng, dont l'auteur ne parle pas, et qui croît auprès de la grande muraille.

## C L X X I.

*Pages 151 et 152.* « Le Docteur Scot se » procura une suffisante quantité d'huile ; » et avec l'alkali chinois, il fit de très-bon » savon, pour la consommation de ses compagnons et pour la sienne. Cet alkali est un » fossile blanc qui se trouve en abondance » dans les environs de Pékin. » Le Docteur l'avoit-il rendu caustique ? Quelle espèce d'huile a-t-il employée ? Le savon étoit-il dur ou mou ? Etoit-il blanc ou gris ? Avoit-il de l'odeur ?

L'auteur nous apprend que les Chinois ne composent point de savon, et qu'ils se

contentent de laver le linge dans une eau alcaline ; il prétend qu'elle est *trop âcre pour le linge fin*. Il est facile d'affoiblir son âcreté, en étendant le susdit fossilé dans beaucoup d'eau.

Il y a un arbre à la Chine qui porte le nom de *savonnier*, du même genre que celui de l'Inde. La pulpe de leurs fruits rend l'eau savonneuse, et propre à blanchir le linge. J'avois ces deux arbres à l'Isle de France, dans mon jardin. Celui de la Chine est plus droit, plus haut, il a l'écorce blanche et très-lisse, une foliature très-élégante et d'un beau verd ; ses fruits sont d'un jaune pâle. Il ne se trouve que dans les provinces méridionales. Le savonnier de l'Inde a l'écorce noire, les feuilles plus grandes, d'un verd foncé, et les fruits noirâtres.

### C L X X I I.

*Page 159.* L'auteur parle des forges des environs de Pékin, sans en donner une idée. Il décrit les soufflets qui y sont employés, pour augmenter l'activité et l'intensité du feu, et paroît leur donner la préférence sur ceux des Européens. Ces forges sont-elles destinées à séparer le métal du minéral, ou simplement à le façonner. Dans ce dernier cas, les procédés des Chinois méritoient d'être décrits. Je ne suppose pas qu'ils soient

préférables à ceux des Européens, et sur-tout à ceux des Anglais, qui passent pour avoir porté cet art au plus haut degré de perfection. Je le dis dans la vue d'exciter l'émulation de mes compatriotes. Il n'y a qu'un sot orgueil qui puisse empêcher une nation de profiter des découvertes de ses voisins. Nous n'avons pas heureusement ce reproche à faire à la nôtre, qui a eu le bon esprit d'adopter les inventions heureuses ou ingénieuses de ses voisins, au grand avantage de la chose publique.

## C L X X I I I.

*Page 162.* L'art de faire la poudre-à-canon est très-ancien à la Chine. Je conviens avec l'auteur qu'il a dû naître naturellement dans les pays abondans en salpêtre ; mais j'aurois désiré que l'auteur eût décrit les méthodes des Chinois de fabriquer la poudre-à-canon, (1) et celle destinée aux artifices.

---

(1) Elle est peut-être aussi simple que celle des Indiens. Ils mettent les trois matières qui composent la poudre dans un mortier de bois avec de l'eau, et les pilent à bras. Leur poudre, comme celle des Chinois, est foible, et n'est pas propre à faire la guerre. Le Général Bellecombe, manquant de poudre, pendant le siège de Pondichéry, où il a acquis beaucoup de gloire, a employé ce moyen avec assez de succès, mais il étoit dirigé par l'intelligence européenne. Pour les cas semblables, j'ai imaginé une manipulation, dont les résultats sont plus prompts et plus assurés.

On sait qu'ils n'ont point de moulins semblables aux nôtres et qu'ils fabriquent une *poudre cuite* ; nous ignorons leurs procédés. J'ai fabriqué, il y a plus de quatre ans, de la poudre par le moyen du feu, en une heure de tems. Je l'ai éprouvée à Essonne et à Vincennes, en présence des Commissaires aux poudres de ces établissemens, et du Citoyen Senneville, Officier-Général d'Artillerie, qui m'accompagnoit par amitié et par zèle. Elle a donné les portées les plus satisfaisantes. J'ai rendu compte de cette découverte au Comité de Salut Public, et j'en ai parlé au Directeur Carnot. Ils se sont bornés à des éloges. Dans les recherches que j'ai été engagé de faire, pendant mon séjour à l'Isle de France, par le Gouverneur-Général de cette Colonie, sur la fabrication de la poudre à canon, recherches que j'ai entreprises par pur zèle, qui m'ont occasionné beaucoup de dépenses, pour lesquelles je n'ai reçu aucun dédommagement, quoiqu'il ait été sollicité par les Administrateurs en chef de cette Colonie, j'avois découvert une méthode de fabriquer la poudre en quatre heures de tems, sans danger ; on employoit en France vingt-une heures à la battre dans les moulins-à-poudre. Depuis quatre ans ma méthode a enfin prévalu ; on la fabrique maintenant en quatre heures ; mais on n'en a pas encore adopté tous les détails, qui

éloignent les dangers des sauts spontanées des moulins.

J'ai proposé de la fabriquer en une heure de tems ; je n'ai pas été accueilli ; j'ai demandé un dédommagement, j'ai obtenu du Ministre des Finances une lettre par laquelle il déclare que j'ai des *droits à la reconnoissance du public, et à celle du Gouvernement*. S'il n'a pas les moyens d'encourager et de récompenser les découvertes utiles, il est à craindre qu'elles ne passent à l'étranger qui les accueille. La Société des arts de Londres a proposé cette année un prix de cent guinées à celui qui découvrirait les moyens de prévenir les incendies spontanées des moulins à poudre. Cette découverte qui apporteroit une grande économie dans la fabrication, et qui sauveroit la vie à beaucoup d'ouvriers, mériteroit une récompense beaucoup plus forte. J'ignore quel a été le succès de cette proposition en Angleterre. Malgré sa modicité, j'aurois désiré concourir pour ce prix, qui intéresse l'humanité ; mais les circonstances m'en ont empêché. Je crois avoir reconnu la raison physique des sauts spontanées des moulins à poudre, pendant la fabrication. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis 1781, que j'ai indiqué les précautions à prendre, pour les prévenir, aucun des deux moulins à poudre de l'Isle de France,

l'un à cylindre, l'autre à pilons, n'a sauté. Avant ce tems, cet accident y étoit beaucoup plus fréquent qu'il ne l'est en Europe, quoique la poudre fût d'une qualité très-inférieure à celle qu'on y fabrique aujourd'hui.

Je transcrirai ici un passage d'un Mémoire que j'ai adressé au Gouvernement, dans le courant de messidor dernier, pour donner une idée du résultat de mon travail sur la fabrication de la poudre-à-canon.

» Le citoyen C\*\*\* n'entrera pas ici dans  
 » le détail de toutes les découvertes qu'il  
 » a faites. Il a déjà mentionné celle de la  
 » cause physique des sauts spontannées de  
 » moulins, comme la plus intéressante, puis-  
 » qu'elle lui a suggéré les précautions pro-  
 » pres à prévenir les incendies.

» Les procédés qu'il a inventés pour la  
 » purification du salpêtre et pour la pulvé-  
 » risation du soufre; les moyens qu'il a ima-  
 » ginés d'opérer le mélange des trois matières,  
 » avant leur battue; son travail sur plusieurs  
 » espèces de bois de l'Isle de France, pour  
 » reconnoître chymiquement celui dont la  
 » conversion en charbon convient le mieux  
 » à la poudre; la découverte des deux inflam-  
 » mations et des deux détonnations succes-  
 » sives de cette composition; celle de l'élas-  
 » ticité très-forte qu'acquiert le bois, lorsqu'il  
 » est mouillé, celle de l'affoiblissement du  
 degré

» degré de force de la poudre, proportionnel-  
 » lement au tems employé de trop à la per-  
 » cussion, ou à la pression des matières ;  
 » enfin celle de la raison physique de la  
 » détonnation de la poudre et de ses effets,  
 » qu'aucune théorie n'a encore expliquée,  
 » avant lui, d'une manière sensible, pour-  
 » roient rendre son travail recommandable  
 » aux artistes, aux physiciens et au Gou-  
 » vernement ».

La méthode nouvelle, simple, expéditive, de fabriquer la poudre sans danger, par le moyen du feu, en soixante-quinze, ou quatre-vingt minutes au plus, lorsqu'on n'y emploie aucuné mécanique, peut être pratiquée dans un camp, et n'exige pas des artistes au fait des manipulations, ni des manouvriers adroits; elle conserve à la poudre toute son énergie, beaucoup mieux et beaucoup plus long-tems que toute autre méthode, et lui ôte la faculté d'attirer l'humidité de l'air.

Je n'ai pas parlé d'un procédé nouveau de grainer la poudre, parce que je ne l'ai essayé qu'une fois à l'Isle de France, procédé qui seroit plus expéditif qu'aucun de ceux connus, et qui donneroit à cette composition plus de compacité. Je n'ai rien dit de mes expériences et de mes observations sur la trituration et sur ses effets. Cette opération mécanique, n'a pas encore été examinée

avec l'attention qu'elle mérite. Enfin dans la crainte d'être prolix, et de paroître minutieux, j'ai supprimé dans le susdit Mémoire quantité de détails nouveaux, relatifs à la manipulation, et dont l'exécution ne peut que contribuer à la perfection de la poudre. Quoi qu'il en soit, j'insisterai toujours, pour les progrès de l'art, pour l'avantage du commerce, et pour l'économie que le Gouvernement trouveroit dans l'achat de ses approvisionnemens, à demander la liberté de la fabrication de la poudre dans la République, à l'instar de l'Angleterre, de la Hollande, de la Suisse, et de plusieurs autres Etats de l'Europe.

## C L X X I V.

*Pages 163 et 164.* Il me semble que la meilleure raison que l'on puisse donner de ce que *l'art de l'imprimerie a été découvert à la Chine long-tems avant d'être connu en Europe*, provient d'abord de ce que ce peuple a été réuni en corps de société civilisée, long-tems avant les Européens, et de ce qu'il a connu, dès les tems les plus anciens, les vrais principes de la législation, qui consistent à propager l'instruction, à la faire goûter, et même à la rendre nécessaire à tous les individus qui ont de l'ambition, et qui sont ordinairement ceux que la nature a doués d'organes plus sensibles.

L'auteur dit que l'art de graver qui approche de si près l'invention de l'imprimerie, a été porté à un haut degré de perfection chez plusieurs nations de l'antiquité. Cette assertion paroît confirmer ma conjecture.

## C L X X V.

*Pages 165 et 166.* « Le papier dont on se » sert pour les livres, à la Chine, est trop » foible pour être imprimé des deux côtés ». Je crois que les Chinois lui donneroient facilement plus de corps, s'ils vouloient adopter cet usage. Leurs papiers peints, dont les couleurs sont si vives et si agréables, ont du corps et de l'épaisseur, et souffriroient l'impression des deux côtés. Au reste tout celui qu'ils font est plus lisse, mais il n'est pas aussi blanc que le nôtre.

## C L X X V I.

*Page 169.* « Le crime des femmes adultes, n'est pas regardé comme capital ». J'avoue que j'ai pris une notion différente de la législation chinoise sur l'adultère. Peut-être cette assertion de l'auteur ne regarde-t-elle que les femmes tartares.

J'ai déjà dit que pendant mon séjour à Canton, je fus me promener dans les dehors de la ville, en chaise-a-porteurs. On nous conduisit auprès d'une tour très-élevée,

l'une de celles qui flanquent les murs de la ville tartare. Nous y vîmes beaucoup d'ossements. On nous dit que c'étoient ceux des criminels condamnés à mort, qu'on précipitoit du haut de la tour et qu'on abandonnoit aux oiseaux carnassiers. On nous ajouta que les adultères étoient mis ensemble entre deux planches fortement liées avec des cordes, et qu'on les précipitoit du haut de la tour.

## C L X X V I I.

*Page 169.* « *L'Orphelin de la Chine*, perfectionné sans doute en Angleterre par un poëte dramatique très-estimable. » Il me semble que c'est le très-estimable Voltaire qui a mis le premier ce sujet au théâtre en Europe.

## C L X X V I I I.

*Pages 170 et 171.* « Les Mandarins affirment aux Anglais, que depuis des siècles, il y avoit à la Chine une secte, dont les principes avoient pour base la haine de la monarchie, et qui se nourrissoit de l'espérance de la renverser. » Je ne puis pas admettre que cette secte politique ait des principes de républicanisme. Je suppose qu'elle nourrissoit une haine très-forte de la domination tartare, et que c'est là le sens de ce qu'ont dit les Mandarins aux Anglais. Quand on est obligé, pour converser avec des étrangers, de

se servir d'interprètes, on n'est jamais bien assuré du sens précis des expressions. De la manière que je les entends, il n'est pas surprenant que les sectaires fussent surveillés, *enlevés et séparés de la société*. Ils sont les ennemis jurés des Gouvernans, plutôt que du Gouvernement. Ils voudroient voir sur le trône un homme de leur nation. *Comme les ouvrages politiques, moraux et historiques des Chinois ne contiennent point des idées abstraites de liberté, qui puissent les conduire à prétendre à l'indépendance*, ils n'ont pas imaginé une forme de Gouvernement Républicaine. On aura beau dire, qu'elle est la plus naturelle, qu'elle émane des droits de l'homme, que les premières peuplades qui se sont réunies en société, ont dû l'admettre, d'après les principes d'égalité, qui faisoient la base de leur union, je répondrai que les Chinois ne trouvant, ni dans leur histoire, ni dans celle d'aucun peuple voisin, un seul exemple d'un Gouvernement libre, ne peuvent pas en avoir une notion exacte et positive; que leurs préjugés, leurs mœurs, leurs habitudes les en éloignent; et que si par un effort de génie, ils parvenoient à en concevoir la possibilité morale, ils seroient forcés d'en regarder l'exécution comme impossible.

## CLXXIX.

Page 171 « L'auteur pense que les Chinois » sont plus susceptibles d'impressions fortes, » et plus disposés aux entreprises que les » Indous. » Je le crois : car ces derniers qui ne font jamais la guerre, et à qui la religion défend de tuer tout animal qui a vie, sont les plus lâches de tous les peuples. Il ajoute, en parlant des Chinois « c'est une race très-hardie. » J'avoue que je ne suis pas du même avis. Un peuple immense qui s'est laissé dompter par une poignée d'étrangers, et qui se laisse gouverner par elle, un peuple qui a horreur de l'effusion du sang, qui fait rarement la guerre, qui regarde sa législation comme la plus accomplie qu'il soit possible d'imaginer, et qui est superstitieux, ne peut pas avoir dans l'ame cette énergie qui fait tout entreprendre, pour conquérir la liberté dont il n'a d'ailleurs aucune notion.

## CLXXX.

Page 173 Les révoltes n'ont lieu dans les provinces que dans les cas de famine. Les Chinois croient que l'Empereur commande aux saisons. Lorsqu'ils en éprouvent l'intempérie, et qu'ils manquent de subsistances, ils s'en prennent à lui : aussil'auteur, dit-il, page 174, que l'attachement qu'ont

les Chinois pour la personne du Souverain, *cesse dès qu'ils éprouvent quelques calamités qu'ils lui imputent d'avoir occasionnées, ou de ne pas s'efforcer de soulager.*

*Les notions d'égalité* sont reçues à la Chine. Les places seules font toute la distinction qu'il y a entre les hommes.

## CLXX XI.

Page 173. L'observation du traducteur me paroît aussi impolitique, que peu juste. Il reproche à l'auteur de montrer de la partialité pour son pays. C'est reprocher à un homme d'aimer sa patrie ; c'est lui reprocher une vertu. Nous, qui nous vantons d'être patriotes, osons louer dans les autres un sentiment dont nous nous glorifions. Je n'ai point vu, dans le passage qui a donné occasion aux réflexions du traducteur, aucune démonstration d'*antipathie* de la part de l'auteur, contre le Gouvernement Français, puisqu'il n'en est pas question, et que le raisonnement de l'auteur, qui est un éloge, peut très-bien s'appliquer à la France, quoiqu'il soit certain que ce n'a pas été son intention. « Certes, dit-il, il est toujours » le plus solide le Gouvernement où, comme » en Angleterre, la plus grande partie des » sujets savent qu'ils sont intéressés à sa » conservation ».

## CLXXXII.

Page 174. « Mais le soupçonneux Gouvernement de la Chine, prévoyant l'avidité avec laquelle des notions d'égalité seroient adoptées, particulièrement par des jeunes esprits des classes inférieures de la société, que doit naturellement enflammer cette lumière flatteuse et nouvelle, a commencé de bonne heure à prendre des mesures, pour en arrêter l'introduction ». L'égalité civile ne peut exister dans aucun Gouvernement, parce qu'ils sont tous composés de gouvernans et de gouvernés. Quant à l'égalité politique, elle existe constitutionnellement à la Chine, autant qu'elle peut s'accorder avec une Monarchie.

## CLXXXIII.

Page 188. Le traducteur cite l'observation, qu'il appelle *ingénieuse et judicieuse d'un voyageur célèbre* qui prétend que le rhinocéros et l'éléphant se servent l'un de sa corne, l'autre de ses longues dents, pour fendre en une multitude de lattes, le tronc des arbres les plus mous, pour pouvoir aisément les brouter. Il y a des rhinocéros qui, comme quelques-uns de nos bœufs, ont les cornes jetées en arrière. Ceux-ci ne les ont pas reçues de la nature, pour fendre les troncs d'arbres. Que ces animaux broutent

du bois, après l'avoir fendu, c'est ce que j'ai de la peine à croire. La côte orientale d'Afrique nourrit des éléphants et des rhinocéros et des buffles et des bœufs, etc. Il y a aussi des éléphants sauvages dans l'Isle de Ceylan; mais l'un et l'autre pays sont couverts de forêts, et je ne crois pas que ces animaux soient forcés de s'industrier, pour y trouver leur pâture.

## C L X X X I V.

*Page 191.* « L'art de la chirurgie est si » peu connu en Chine, qu'on n'y fait pas » même usage de la saignée ». Je ne connois point de pays dans toute l'Asie, où l'on fasse usage de la saignée, excepté dans les établissemens des Européens. Les habitans des îles de Java, Sumatra, Banca, Bornéo, les Moluques, les Philippines, ceux de Madagascar et de la côte orientale d'Afrique, ne connoissent pas la saignée. Les habitans des Isles de France et de la Réunion la pratiquent très-rarement. Les Chinois, ainsi que les Indiens, font usage des purgatifs et des topiques. Ils pensent que toutes les maladies proviennent de l'abondance ou du vice des humeurs.

*Ibid.* « On doit cependant remarquer » qu'à la Chine, on guérit toutes sortes de

» maladies accidentelles , plus rapidement  
 » que dans la plupart des contrées de l'Eu-  
 » rope , et qu'elles y sont accompagnées de  
 » moins de symptômes dangereux ». L'au-  
 teur attribue cet effet à la pureté de l'air  
 et à la manière de vivre des Chinois qui  
 ne sont *enclins à aucune sorte d'excès* ,  
 et qui se nourrissent de végétaux. Il en ré-  
 sulte que l'art de la médecine et celui de la  
 chirurgie sont moins nécessaires et moins en  
 vogue à la Chine que parmi nous. C'est la  
 raison pour laquelle l'un et l'autre ont fait  
 moins de progrès dans ce pays qu'en Eu-  
 rope ; plus un art est nécessaire , plus on  
 l'étudie , et plus il se perfectionne. Est-ce  
 que les Anglais qui avoient avec eux des in-  
 terprètes Chinois n'auroient pas pu prendre  
 à la Chine quelques notions sur la médecine  
 pratique du pays ? Il est vraisemblable  
 qu'ils auroient pu apprendre d'un peuple si  
 ancien quelques recettes données par l'ex-  
 périence , dont la connoissance auroit pu  
 être utile à leurs compatriotes. Il paroît  
 qu'ils ont négligé de prendre des informa-  
 tions à ce sujet , puisqu'ils n'en ont pas rendu  
 compte au public.

## C L X X V.

Page 191. « Si les habitans de l'Indous-  
 » tan guérissent constamment et avec promp-

» titude les blessures les plus terribles, » il n'en est pas de même des Européens transplantés aux Indes. On en a vus qui n'avoient que des blessures légères, périr en quelque sorte subitement, du tétanos qui est très-fréquent dans ce pays, lorsqu'on est blessé. Les Indiens ont contre les blessures des remèdes dont l'effet prompt est surprenant. Au surplus ces peuples, ainsi que les Chinois, ne donnent ni bouillon ni viande à leurs malades, et je crois que dans ce cas l'usage de l'un et de l'autre est pernicieux, au moins dans les pays chauds.

## C L X X X V I.

*Page 234.* » Les Chinois ne regardent le » célibat d'aucun sexe, comme une vertu ». Cette opinion est conforme aux principes de la philosophie. La vertu consiste dans la pratique des actions utiles à la société. L'obéissance aux lois, l'exactitude à remplir ses devoirs, l'attachement à ses proches, sentiment qui porte à faire des sacrifices pour eux, les actes de bienfaisance et d'humanité, c eux de patriotisme, voilà les vertus considérées des Chinois.

## C L X X X V I I.

*Ibid.* « Quelque ressemblance que l'on » trouve entre le paganisme de la Chine

» et celui de l'Indoustan, le premier semble  
» n'avoir emprunté de l'autre aucune de ces  
» figures obscènes, sculptées quelquefois  
» jusque sur le dehors des temples Indiens,  
» et représentées comme l'emblème des pre-  
» miers desseins de la nature ». La religion  
de Fo a en effet beaucoup de rapports avec  
celle des Indiens. L'une et l'autre ont vrai-  
semblablement une origine commune. Les  
figures sculptées sur les dehors et dans l'in-  
térieur des temples de l'Indoustan, celles qui  
y sont peintes, et qui nous paroissent *obs-  
cènes*, ne font pas la même impression sur  
le peuple, pour lequel elles sont faites. Nous  
n'avons pas les mêmes yeux que lui. Jean  
Jacques l'a dit, à l'occasion de la danse pu-  
blique des jeunes filles de Sparte, qui étoient  
exposées sans voile, aux regards des Spar-  
tiates. Cette coutume, consacrée par les lois,  
et par l'usage, étoit chez ce peuple une fête  
publique, qui n'amenoit aucun désordre,  
qui ne corrompoit pas les mœurs. Y en a-  
t-il eu de plus austères que les siennes? Ne  
jugeons pas des coutumes des peuples, avec  
lesquels nous n'avons aucune ressemblance,  
par nos préjugés et par nos habitudes.

Les peintures et les *sculptures obscènes* qui  
se trouvent sur les portes et dans l'intérieur des  
temples des Indiens sont toutes allégoriques.  
Elles choquent les Européens, elles inspirent

aux autres des idées religieuses. C'est ainsi que le *lingam* est l'emblème de la création.

## C L X X X V I I I.

Page 246. « Non-seulement Sun-ta-Zhin » avoit l'ame remplie d'une générosité naturelle, mais son goût pour la littérature » contribuoit à corriger les préjugés étroits » et nationaux qu'avoient pu lui inspirer et » son éducation et les maximes et les sentimens des personnes avec lesquelles il vivoit ». Cette réflexion philosophique me paroît juste. Le goût et l'étude des lettres inspirent à l'homme de l'urbanité, et le délivrent des préjugés de l'éducation et de l'exemple.

## C L X X X I X.

Page 247. *Le manteau jaune* qui se porte par-dessus la robe, est la plus haute distinction connue à la Chine. Cependant les Lamas ne retirent aucun avantage d'être entièrement vêtus de jaune. Le manteau jaune est une marque d'honneur ; le vêtement jaune est un uniforme.

## C X C.

*Ibid.* « Quoiqu'honorés du titre de grands, » Chow-ta-Zhin et Van-ta-Zhin, évitoient » de se trouver chez l'Ambassadeur, lorsque

» Sun-ta-Zhin lui rendoit visite, parce qu'ils  
» étoient obligés de se tenir debout en sa  
» présence ». Les distinctions entre les rangs  
des personnes élevées en grade, les mar-  
ques extérieures qui les accompagnent, et  
les cérémonies auxquelles elles assujettis-  
sent, sont plus marquées et mieux observées  
à la Chine, que par-tout ailleurs. Mais on  
doit remarquer que ces distinctions tien-  
nent à la place et au grade, et qu'elles ne  
sont pas personnelles. Nulle part la hiéran-  
chie des pouvoirs n'est mieux graduée, n'est  
plus sensible, n'est mieux établie. C'est peut-  
être à l'observation stricte et exacte de ces  
lois, qu'un peuple aussi nombreux est con-  
tenu dans la soumission. Si les deux grands  
personnages *Chow* et *Van* évitoient de se  
trouver chez l'Ambassadeur, en présence  
d'un plus grand, ce n'est pas *parce qu'ils*  
*étoient obligés de se tenir debout* devant  
lui ; mais c'étoit par respect, et pour ne pas  
interrompre les entretiens de leur supérieur,  
qui pouvoit désirer des conférences secrètes  
avec l'Ambassadeur. Les deux premiers ren-  
doient sûrement et fréquemment visite à  
Sun-ta-Zhin dans son yacht, et se tenoient  
debout devant lui, pendant toute sa durée.  
On ne doit pas supposer qu'ils eussent au-  
cune répugnance à se conformer aux usages  
et aux lois de l'Empire. Ils étoient faits eux-

mêmes pour les faire observer à leurs inférieurs, dans tous les rapports qu'ils avoient avec eux ; et ils pouvoient espérer d'obtenir par leurs services la même décoration que Sun-ta-Zhin, et les mêmes témoignages de respect des personnes de leur grade.

## C X C I.

*Page 247.* Je ne relève pas la note du traducteur, à l'occasion du manteau jaune des Chinois. En général ses observations sont au-dessous de l'idée qu'il donne de ses talens et de son mérite, par l'élégance et la clarté de son style.

## C X C I I.

*Page 252.* « La terre étant dans un état » de culture continuel, les charrues de la » construction la plus simple, suffisent pour » tout ce qu'on a besoin d'en faire. Quand » le sol est très-léger, des hommes et des » femmes s'attachent eux-mêmes à la char- » rue et labourent. Cette charrue n'a pas be- » soin de coutre, *attendu qu'il n'y a point d'herbes à séparer* ». Ces détails et ceux qui suivent sont très-intéressans. *La terre étant dans un état de culture continuel*, est facile à labourer. Mais les arrosemens continuels, ou très-fréquens, doivent rendre la terre matte; il faut donc qu'elle soit natu-

rellement très-légère. Ce qui me surprend le plus, c'est *qu'il n'y a point d'herbe*. Les vents, les oiseaux doivent y répandre des graines; mais le labeur constant des Chinois prévient sans doute leur multiplication. Comme toutes les terres sans exception, qui se touchent, sont cultivées avec le même soin, elles ne produisent aucune graine de plantes inutiles, c'est-à-dire, étrangères à la culture. Ce fait prouve mieux que tout autre, quel est le labeur constant, et quelle est l'intelligence des Chinois, en fait d'agriculture.

## C X C I I I.

*Page 259.* « Les villages sont quelquefois » aussi grands que des villes européennes ; » mais quand ils ne sont pas entourés de » murailles, les Chinois n'en font pas grand » cas et ils ne les comprennent point dans » l'un des trois ordres de leurs cités. » On ne devine point quel est le fondement de cette opinion ; car des murailles ne contribuent, ni à l'augmentation de la population d'une ville, ni à son opulence ; et loin d'ajouter à son agrément, elle lui enlève la commodité d'y entrer et d'en sortir à toute heure, et borne son étendue à son enceinte.

Dans un pays qui seroit fréquemment exposé à des guerres civiles ou étrangères, on préféreroit sans doute des villes murées qui procureroient

procureroient la sûreté des personnes et des propriétés, à des villes ouvertes; mais la Chine n'est pas dans ce cas.

*Pages 260 et 261.* « Les villes sont entourées de murailles, plus hautes pour la plupart que les maisons qu'elles renferment. Les murailles forment en général un carré; dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux. L'auteur ne dit pas avec quels matériaux sont construites les murailles des villes, quelle est leur épaisseur, si elles sont terrassées, si elles ont des bastions ou des tours aux angles, si elles ont des fossés. Comme les Chinois n'entendent point l'attaque des places, il est vraisemblable que ces murailles suffisent pour arrêter une armée victorieuse. Cependant la facilité avec laquelle les Tartares ont conquis cet Empire, prouve bien que les murailles dont les Chinois font tant de cas, forment une foible défense, ou qu'ils n'ont pas su opposer de la résistance aux vainqueurs. En effet qu'importe au peuple que ce soit un Chinois ou un Tartare qui règne, pourvu qu'on le laisse suivre constamment ses usages auxquels il est si fortement attaché, et pourvu qu'il trouve dans son labour les moyens de subsistance pour lui et pour sa famille.

## C X C I V.

*Page 267.* « Les Chinois n'ont point de » jours fixés pour un repos périodique. Aussi » on doit en conclure que le travail du » peuple n'est pas souvent interrompu ». *Page 268.* « Ils n'ont point de dimanche, ni » même de division qui ait quelque rapport » avec les semaines ».

L'interruption du travail n'a donc lieu à la Chine, qu'à l'occasion du renouvellement de l'année, de la fête de l'agriculture, de celle des lanternes, et de quelques autres fêtes solennelles et publiques, qui sont très-rares, et à l'occasion des mariages et des enterremens. Les Européens pensent que les jours de repos sont nécessaires pour donner à l'homme laborieux une nouvelle vigueur. Voilà cependant la nation la plus nombreuse, la plus ancienne du globe, et la plus laborieuse, qui suit, depuis un tems immémorial, une coutume opposée, si nous nous en rapportons à Sir Staunton. Cependant on sait que les Chinois célèbrent les nouvelles et les pleines lunes, et qu'ils font alors des réjouissances. Si le travail est alors suspendu, ces fêtes seroient quindécimaires, au lieu d'être hebdomadaires ou décadaires; mais peut-être ces réjouissances n'ont-elles lieu que la nuit.

Je soupçonne que ce sont les prêtres qui,

pour s'attirer plus de considération, en attachant l'homme par devoir aux cérémonies religieuses, ont fixé des jours de repos, qu'ils ont consacrés au culte de la divinité, prétendant que cette institution étoit divine. Ils ont par-là favorisé la paresse naturelle à l'homme; ils ont entretenu son goût pour les assemblées et pour les cérémonies publiques, ils ont fixé sa crédulité, par l'appareil imposant des mêmes cérémonies, par les pratiques du culte, par des préceptes sans cesse répétés. Le repos est sans doute nécessaire. Un travail continuel excéderoit les forces physiques, les épuiseroit, et ne pourroit avoir lieu long-tems : aussi à la Chine, l'homme laborieux se repose deux fois dans la journée, aux heures des repas, et pendant la nuit. Il n'en faut pas davantage pour entretenir ses forces physiques. Une plus longue interruption seroit en pure perte, et relâcheroit ses nerfs, plutôt qu'elle ne les fortifieroit.

Les fêtes périodiques enlèvent au peuple, proportionnellement à leur fréquence, des moyens de pourvoir à sa subsistance, et sont la cause de beaucoup de désordres. Si les Chinois avoient des fêtes hebdomadaires ou décadaires, les crimes qui sont une suite de la débauche, et celle-ci de l'oisiveté, seroient beaucoup plus fréquens, et les

exécutions annuelles, qui ne punissent, dit-on, que deux cents criminels, dans ce vaste Empire, se monteroient vraisemblablement à plusieurs milliers. Ainsi la religion, dont le but a été par-tout de réprimer les passions, en a favorisé le développement, contre son vœu, par une institution qui tenoit à sa politique, et qui prouvoit le peu de connoissances qu'avoient les législateurs, de la nature humaine.

Les Indiens, ainsi que les Chinois, n'ont point de jour de repos. Les crimes sont aussi rares chez les premiers, que chez les derniers. Voilà donc les deux nations les plus anciennes du monde terraquée, qui prouvent, que la suspension du travail, à des périodes fixes, n'est pas physiquement nécessaire à la constitution de l'homme. Ajoutons qu'un Empire n'est riche, florissant et puissant que par la masse du travail des sujets, et que les Etats qui ont ordonné impolitiquement une grande quantité de fêtes, ont par cela seul, un grand désavantage dans le commerce, vis-à-vis des Etats qui n'en ont pas.

Quant aux fêtes publiques instituées par la politique, en commémoration de quelque grand évènement d'un intérêt général, comme elles sont rares et qu'elles entretiennent l'esprit public, il est convenable d'en établir

dans un état libre, et de leur donner un éclat qui en impose, afin que les faits qu'elles veulent célébrer, se gravent mieux dans la mémoire. L'enfance est frappée de l'appareil qui les accompagne, et l'âge mûr aime à se rappeler les premières sensations qu'il a éprouvées.

Ces réflexions étoient écrites long-tems avant la nouvelle loi, qui a confirmé l'établissement des repos décadaires dans la République Française. Qu'on ne me soupçonne pas de vouloir atténuer le respect dû aux lois. Le philosophe peut en discuter politiquement l'esprit et les effets, mais il recommandera toujours la soumission qu'on leur doit. Ses erreurs ne serviront qu'à en assurer la permanence. Si ses réflexions sont justes, elles éclaireront les législateurs.

## C X C V.

*Pages 269 et 270.* Les Chinois plantent le blé *dans des trous faits à la houe*, et ne le sèment pas en plein champ, comme les Européens. « Ils ont trouvé que cette dernière » méthode faisoit perdre une très-grande » quantité de grains, et que la récolte en » diminueoit de beaucoup.... Une des per- » sonnes de l'Ambassade calcula que ce qu'on » épargnoit en Chine de semence, suffiroit » pour nourrir tous les sujets de la Grande-

» Bretagne en Europe ». Aux Isles de France et de la Réunion et dans plusieurs parties de l'Indoustan, on plante le grain dans des trous faits à la houë.

Cette méthode paroît préférable à celle des semailles ; mais celle qui consisteroit à former des pépinières de froment, et à le transplanter, seroit peut-être plus profitable. Cette idée avec laquelle les Européens ne sont pas familiarisés, est trop contraire à leur routine, pour obtenir leur assentiment, même dans la spéculation. Ils dédaigneront de la discuter et ne se prêteront pas à en faire l'essai. Cependant le riz qui est un *gramen*, comme le blé, se transplante brin à brin dans les Indes et à la Chine, et fournit d'abondantes moissons. Je n'en parle ici, que pour engager les lecteurs à suspendre leur opinion, et à lire sans prévention la description que je donnerai de la culture du riz dans l'Asie, et la proposition que je ferai d'essayer d'appliquer cette méthode à la culture du blé. Si nous restons attachés opiniâtrément à nos routines et à nos préjugés, si notre orgueil nous persuade que nous avons atteint le point de perfection, si nous rejetons les conseils de l'exemple, les avis de l'expérience, les découvertes du génie, nous n'étendrons point les bornes de nos connoissances, et nous croupirons dans une uniforme et constante médiocrité.

Jusqu'à présent on n'avoit rien imaginé de mieux que le fléau mu à bras d'hommes, pour séparer le grain de l'épi. Le citoyen Brun a imaginé une machine qu'il vient de faire exécuter, et dont il doit faire l'expérience, comparativement à l'usage ordinaire du fléau, au moyen de laquelle il fait mouvoir neuf fléaux à la fois, qui battent quatre gerbes en même tems, par le moyen d'un seul homme. Si cette mécanique a tout le succès promis par l'inventeur, il aura bien mérité de la patrie, ou plutôt de l'humanité.

## C X C V I.

*Page 270.* « C'est une erreur que de croire, »  
 » que la récolte sera augmentée, si l'on étend  
 » la surface du sol, par une courbe que  
 » forme la hauteur des sillons, puisque les  
 » plantes qui croissent perpendiculairement  
 » ne peuvent pas être en plus grande quan-  
 » tité, sur une courbe, que sur sa base ». On sait qu'il n'y pas plus de lignes perpendiculaires sur une courbe, que sur sa base; mais les plantes, et sur-tout les arbres, exigeant entr'eux un espace vide, pour que leurs racines ne se dérobent pas mutuellement leur nourriture, et pour qu'elles reçoivent les influences bienfaisantes de l'air et du soleil; il en résulte qu'une courbe ayant plus de superficie, qu'une surface plane, donne aux

racines horizontales les moyens de s'étendre, et que les plantes ou les arbres, se trouvant naturellement dans le premier cas à différentes hauteurs, sont plus exposées à l'air et aux rayons du soleil. D'où je conclus que c'est une *erreur*, fondée sur un problème de géométrie incontestable, mais faussement appliqué, que de *croire* que la surface courbe, n'est pas susceptible de contenir plus de plantes qu'une surface plane. J'en dis autant d'une colline, d'une montagne. Plus elles ont de pente, plus les racines des végétaux ont de terrain où elles peuvent puiser des sucres nutritifs, sans se nuire réciproquement, et plus ils ont d'air et de soleil. Il y a telles parties de montagnes, tellement remplies d'arbres, qu'ils se toucheroient les uns et les autres, s'ils étoient réunis dans les bases de ces mêmes parties.

## C X C V I I.

*Page 272.* « Les Chinois fendent les canards, » les salent, les font sécher, et en envoient » beaucoup dans les grandes villes, où ils » sont un objet de commerce ». Je ne devine pas pourquoi les Chinois préfèrent les canards salés et séchés aux canards frais. Il me semble que les viandes que l'on sale pour les voyages de mer, se conserveroient beaucoup

mieux si elles étoient séchées, ou boucanées, qu'elles seroient plus salubres et plus substantielles : car les salaisons perdent toujours dans la saumure, de leurs sucs et de leurs parties mucilagineuses, les seules nutritives. Je crois aussi que les viandes séchées seroient, après la cuisson, moins coriaces et plus agréables au goût ; et je pense qu'elles seroient antiscorbutiques. J'invite le Gouvernement à faire l'essai de cette nouvelle méthode, dont le succès importe à la conservation des matelots.

L'auteur ajoute que « l'art de faire éclore » les œufs de canard, par une chaleur artificielle, est, dès long-tems, pratiqué par » les Chinois », et conjecture qu'ils ont pu *l'apprendre du crocodile, dont une petite espèce se trouve dans les rivières du midi de l'Empire.* Ni le crocodile ni l'autruche n'emploient une chaleur artificielle pour faire éclore leurs œufs.

L'auteur auroit dû détailler quel est le procédé des Chinois « Ils n'emploient pas » le fumier pour l'incubation, comme les » Egyptiens. Ils ont, (dit le Citoyen Paw,) » des caisses de bois, carrées, hautes à » peu-près d'un pied, qu'ils posent sur une » plaque de fer, sous laquelle se trouve le » fourneau, qu'ils chauffent avec du bois à » demi-verd et qui brûle lentement : on

» range les œufs sur une couche de sable  
» qui est au fond de la caisse, dont on re-  
» couvre l'ouverture avec des nattes. Il n'y  
» a que les œufs de cannes que les Chinois  
» soumettent à l'incubation artificielle. »  
Ils élèvent infiniment plus de canards que  
de poulets, parce que la nourriture des pre-  
miers, fournie par les rivières et les étangs,  
ne leur coûte rien, et qu'ils sont plus faciles  
à élever et plus robustes.

Les canards sont aussi très-communs dans  
le Royaume de Siam. Comme les Chinois  
ont, dès long-tems, des relations de com-  
merce avec les Siamois, il se peut que ceux-  
ci aient appris des premiers l'art de faire  
éclore les œufs par une chaleur artificielle,  
et celui de conserver pendant plusieurs mois  
les œufs de cannes, dont ils font grand cas  
et qui sont très-abondans chez eux. Ils les  
enduisent avec de la terre glaise. Ce moyen  
simple pourroit être employé en Europe,  
pour conserver les œufs de poules, pour la  
saison où ils sont rares, et pour les voyages  
sur mer. Le célèbre Réaumur a indiqué un  
procédé différent; c'est d'enduire les œufs  
d'une matière grasse, soit beurre, suif ou  
huile, pour en boucher les pores. J'ai fait  
souvent usage de ce moyen avec succès. J'ai  
même conservé des œufs en mer jusqu'à la  
ligue; la grande chaleur qu'on éprouvé

occasionne dans l'œuf une fermentation qui le gâte : c'est ce qui empêche qu'on ne puisse en avoir jusqu'à la fin d'un long voyage sur mer. Je voudrois qu'on essayât de dessécher le blanc et le jaune de l'œuf dans une étuve ; alors cette substance se conserveroit très-long-tems sans altération ; il me semble qu'en la délayant avec de l'eau, on pourroit en tirer parti, et en préparer différens mets.

## C X C V I I I.

*Page 275.* On y voit croître la *plante annuelle qui porte le coton*. Il y a beaucoup d'espèces de cotonniers ; les unes sont annuelles, les autres vivaces ; les unes petites, les autres très-hautes et très-touffues. Ces dernières ne réussiroient pas dans un climat froid. Dans quelques parties de l'Inde, on cultive un cotonnier vivace. Cependant il est arraché tous les ans. Apparemment que le premier rapport est plus abondant, ou d'une qualité supérieure. Plus les arbres sont vieux, plus le coton est fin, mais en revanche plus les brins sont courts. On ne dit pas si le cotonnier de la Chine est d'une espèce différente de toutes celles connues, ni quelle est sa culture, ni quels sont les procédés employés à la Chine, pour séparer les graines de la laine. Les Missionnaires prétendent qu'on y cultive un cotonnier herbacé, et conjecturent qu'il

réussiroit dans les provinces méridionales de la France.

## C X C I X.

*Page 276.* L'auteur ne dit pas quel est le procédé des Chinois, pour extraire la fécule bleue de l'indigo, ni si la plante qui le fournit, est de la même espèce que celles cultivées dans les Colonies Européennes et dans les Indes. En suivant sur la carte la marche des voyageurs, je vois que le coton et l'indigo sont cultivés sous la latitude de trente-sept degrés, dans un pays où la température paroît être plus froide à cette hauteur, que par la même latitude dans d'autres parties. J'en conclus qu'il seroit possible d'établir ces deux cultures en Egypte, en Espagne et en Italie, à Corfou, Zante et Céphalonie, à Maroc, et même à Alger et à Tunis. Les cannes à sucre réussiroient vraisemblablement dans quelques-unes des îles de l'Adriatique.

Un Mémoire très-bien fait par les citoyens d'Arbois frères, sur les trois Départemens de Corcire, d'Ithaque et de la Mer Egée, qui a été imprimé cette année, et qui me paroît propre à fixer l'attention du Gouvernement sur ces îles intéressantes, me fait présumer que la plupart des productions de nos Colonies, telles que le coton, l'indigo, la canne à sucre, et même le café, pourroient y être cultivées avec succès.

## C C.

*Page 276.* L'auteur dit dans la page suivante, que la destination des tours chinoises, que nous nommons improprement pagodes, a été de servir de vigie. « Elles sont en grand » nombre dans les parties de la Chine où » il y a des montagnes, sur le sommet des » quelles elles sont souvent placées. Elles » ont en général, depuis cent-vingt, jusqu'à » cent-soixante pieds de haut », divisés en cinq, sept, ou neuf étages. Il y en a qui ont onze étages. Ne pourroit-on pas soupçonner qu'elles ont été construites dans le dessein de faire passer des avis prompts d'un lieu à un autre, par le moyen de quelques signaux. Les Chinois n'ayant point de lunettes, n'ont pas pu tirer le même parti de ces points élevés, que les Européens.

## C C I.

*Pages 293 et suivantes.* La culture du riz décrite par l'auteur, est la même dans la province de Shan-Tung, que celle des Indiens de la Côte de Coromandel ; mais elle diffère un peu de celle des habitans des bords du Tigre, dans la province de Canton. Je ne m'arrêterai pas sur les deux méthodes détaillées, de séparer le grain de son enveloppe, puisque l'une est imparfaite, et peut aisément être

perfectionnée, et que j'ai déjà parlé de l'autre, qui consiste à faire passer le riz entre deux meules de pierres plates.

Je suis surpris que les Chinois fassent annuellement deux récoltes de riz, sous une latitude aussi haute, et je soupçonne qu'il est d'une espèce hâtive; mais je ne suis pas étonné que les terres où ils cultivent le riz, ne reçoivent d'autres engrais que celui du *chaume* qu'ils enterrent, et du *limon qu'apportent les débordemens*. L'eau qu'on entretient dans les rizières forme elle-même un des meilleurs engrais que l'on puisse donner aux terres, et fournit un aliment à la plante.

Il est fâcheux que les Anglais n'aient pas examiné, si l'on cultivoit dans ce vaste Empire, différentes espèces de riz, de blé, de maïs, etc. Ils n'ont pas parlé du riz-sec que les Cochinchinois cultivent sur les montagnes, ni du *riz-pérenne*, qui vient spontanément dans les marais de leur pays. Peut-être que ces deux espèces n'existent pas à la Chine.

### C C I I.

Page 302. Les Chinois ont rendu l'huile de Palma-Christi propre à être mangée, et il est rare qu'ils s'en servent comme remède. S'ils ont une espèce de Palma-Christi que nous ne connoissons pas, l'auteur auroit dû le dire; mais s'ils ont un procédé particulier qui

détruise la vertu purgative de ce remède, il est fâcheux que l'auteur n'en ait pas fait mention.

## C C I I I.

*Page 304.* Qu'il est sage le Gouvernement, « dont la politique est de maintenir par des » canaux, une communication facile entre les » diverses parties de l'Empire, parce qu'elle » favorise le commerce et l'agriculture du » pays, et par conséquent augmente les re- » venus de l'Etat et les ressources du peu- » ple ». Espérons qu'à la paix, le Gouverne- ment favorisera, par tous les moyens possi- bles, les entreprises de ce genre, et que la navigation de l'intérieur de l'Empire, d'une extrémité à l'autre, dans tous les sens, sera aussi active que celle de la Chine. Atten- dons tout des efforts de la liberté, dirigés par un Gouvernement Démocratique.

## C C I V.

*Page 304 et suivantes.* Les prières, les sacrifices, les libations que font les Chinois à la divinité du fleuve jaune, dans un pas- sage dangereux, donnent lieu à l'auteur d'en- trer dans une discussion savante, mais un peu longue. Je n'y vois qu'un usage super- stitieux, imaginé par la crainte, consacré par la crédulité, qui inspire quelque con- fiance, et rend les matelots plus habiles à

manœuvrer : car ils « ne croient pas que » leurs offrandes suffisent pour leur faire » traverser le fleuve jaune ; ils font aussi » beaucoup d'efforts , pour vaincre la violence du courant et atteindre le rivage » sans accident ».

De tous les travaux qui font fleurir une nation , les plus importans , les plus fructueux , sont sans contredit les canaux de navigation. Ils portent l'abondance et la vie dans tous les pays qu'ils traversent ; ils excitent l'industrie , ils vivifient le commerce , ils augmentent la culture , ils accroissent la population , ils multiplient les richesses. Déjà plusieurs Sociétés de capitalistes et de citoyens industrieux se sont réunis , pour creuser des canaux dans l'intérieur de l'Empire. Le Gouvernement protégera sans doute leurs efforts , et s'il en est besoin , leur prêtera les secours que les circonstances pourront exiger. Il aura contribué par-là à la prospérité et à la félicité de l'Empire. Une compagnie puissante s'occupe en ce moment de la construction d'un canal navigable de Lisy à Paris , et de là à Dieppe. Une branche fera communiquer entr'elles les rivières d'Escaut , de Somme , d'Oise et de Seine. Je cite ce projet , non-seulement parce qu'il est un des plus importans que l'on puisse former , mais encore parce qu'il est

est entrepris sur les principes d'une sage économie. Les bateaux qui seront employés ne porteront que six mille cent quatorze graves et tiers, faisant douze mille cinq cents livres. Ils auront sept à huit mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Ils exigeront un volume d'eau peu considérable, et une force médiocre pour les mouvoir. Comme les bois qui composeront leur assemblage seront d'un échantillon médiocre, dix de ces bateaux, ne coûteront pas plus qu'un seul dont le port seroit décuple. Les entrepreneurs sont connus par leur probité, par leur intelligence, par leur exactitude, et méritent toute confiance. Ce système de navigation n'est pas une expérience nouvelle. Les peuples les plus commerçans de l'Europe l'ont adopté. Dans le moment actuel, les Etats-Unis de l'Amérique creusent un canal du même genre, qui doit partir du lac Ontario, et aboutir à Philadelphie, pour communiquer avec le nord de l'Amérique.

L'auteur des Recherches Philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois prétend que le canal impérial n'a été construit qu'en 1280, par l'Empereur *Koublay-Kan*, prince très-instruit, qui aimoit les arts, et qui appeloit près de lui des savans, après avoir conquis la Chine. Le chef d'une horde de

Tartares, *très-instruit*, me paroît un phénomène. Le Citoyen Lalande qui a fait les plus grandes recherches sur les canaux de tous les peuples, dit, page 535, qu'on attribue à *Yong-Lo* la réformation du canal impérial. « Il fit ménager de nouvelles dé-  
 » charges et de nouveaux réservoirs, il  
 » changea la route du canal, là où il étoit  
 » nécessaire; il en fit refaire d'autres par-  
 » ties différemment, etc.

Il ajoute, page 542. « Avant l'an 1260,  
 » on avoit exécuté, en fait de canaux, des  
 » choses plus difficiles et plus savantes que  
 » le *Yu-Ho*, ou grand canal, » et page 543.  
 » Dès le milieu du second siècle, avant l'ère  
 » chrétienne, toutes les grandes rivières  
 » communiquent l'une à l'autre par des  
 » canaux et étoient navigables. » En effet,  
 on ne peut pas supposer qu'un canal aussi  
 long, aussi large, aussi extraordinaire en-  
 fin, que le canal impérial, qui traverse des  
 lacs beaucoup au-dessus de leur niveau, qui  
 se partage en deux branches, ait pu être  
 un coup d'essai.

*Yu* surnommé *Le Grand*, fondateur de  
 la Dynastie des *Hia*, fut chargé sous le règne  
 d'*Yao* de remédier à une inondation consi-  
 dérable, qui causoit depuis plusieurs années  
 les plus grands maux à l'Empire. Il en vint  
 à bout, après neuf ans de travaux extraordi-

naires, conduits avec la plus grande intelligence. Le détail qu'en donne le Père de Moyriac de Mailla, dans *l'Histoire Générale de la Chine*, Tome 1, prouve que 2286 ans avant l'Ere Chrétienne, les Chinois avoient des connoissances très-étendues.

La quantité immense de ponts qui traversent les rivières de l'Empire, est une preuve de l'industrie de ce peuple. On n'en voit point d'aucun genre dans tout le reste de l'Asie ; ainsi il a dû en concevoir l'idée, puisqu'aucun pays ne lui en a fourni le modèle. La construction de tel pont, peut être d'une exécution plus difficile, et plus savante, quoique moins longue et plus coûteuse que celle du canal impérial. Ainsi rendons aux Chinois le tribut d'éloges qui leur est dû. Ils ont été les premiers à construire des canaux de navigation, et des ponts, qui sont les travaux les plus utiles que puisse entreprendre une nation policée.

## C C V.

Page 325. « Les Chinois considèrent les » Tartares en général, comme des barbares ». Les Chinois considèrent tous les étrangers comme des barbares, parce qu'ils se regardent comme le premier peuple du monde, le plus civilisé, le plus industriel, le plus spirituel.

## C C V I.

Page 327. Il y a dans l'Isle de Madagascar une autre espèce de mûrier, qui est un grand arbre que nous avons transplanté à l'Isle de France, et qui réussit à merveille. Il s'élève droit, il a l'écorce noirâtre et lisse, les feuilles grandes et larges, glabres, épaisses; il porte une mûre longue, verte ou verdâtre, qui a l'apparence d'une chenille, et qui est médiocre au goût. Je ne crois pas que la feuille de cet arbre nommé *Ampalis* par les Madécasses convint à la nourriture des vers à soie : ses feuilles sont trop dures.

Les Chinois ont une espèce de vers qui donnent une soie grossière dont ils font des étoffes peu coûteuses. Je ne connois pas cette soie, ni l'insecte qui la produit. Il y a dans les bois de Madagascar un ver qui a un très-gros cocon, dont on pourroit tirer parti.

## C C V I I.

Page 328. L'auteur indique succinctement la manière des Chinois de faire éclore les œufs des vers à soie; il n'entre pas dans le détail de leur éducation (1), il ne dit rien

---

(1) Le Père Du Halde a donné l'extrait d'un livre chinois qui traite dans le plus grand détail de la méthode de ce peuple, d'élever et de nourrir les vers à soie, pour en obtenir la meilleure soie et en plus grande quantité. Rien n'est plus curieux et plus

des procédés qu'ils emploient pour blanchir la soie sans la décruer. Le Citoyen Baumé, à qui la chimie, la pharmacie et plusieurs arts ont tant d'obligations, a deviné le secret des Chinois : il a fait plus ; il est parvenu à éteindre les cocons, par le moyen de l'esprit-de-vin, qui n'altère point la soie : il obtient par ce procédé, un neuvième de soie de plus, que des mêmes cocons fournoyés, c'est-à-dire, passés au four. Il donne à la soie jaune d'Europe, la même blancheur, le même lustre qu'elle avoit auparavant, en lui conservant la même roideur, et la rend semblable à la plus belle soie de Nankin, par le moyen de l'esprit-de-vin, chargé d'un peu d'acide marin ; mais il a observé que cet acide devoit être parfaitement pur, et absolument exempt d'acide nitreux. Ce dernier ternit la soie, et lui fait prendre ensuite au décruage, une belle couleur jaune dorée. Après cette importante découverte, il a reconnu, par des procédés très-simples, que les industriels Chinois blanchissoient la soie par les mêmes agens que ceux qu'il emploie. Il a enlevé à la soie de Nankin,

instructif On voit qu'il fait dans l'année, trois récoltes de cette précieuse substance, l'une au printems, l'autre en été, la troisième en automne, et qu'il élève aussi une autre sorte de vers qui donnent une soie plus abondante, mais inférieure en qualité.

par le moyen de l'eau distillée et de l'esprit-de-vin séparément, un petit reste d'acide marin qu'elle conserve quelquefois, lorsqu'elle n'est pas complètement lavée.

Le Citoyen Baumé a fait insérer un bon extrait du travail qu'il a fait sur la soie, dans le *Journal de Physique*, pour le mois de mai 1793.

Il seroit curieux de savoir comment les Chinois, qui n'ont pas imaginé que la chimie étoit une science, viennent à bout de se procurer l'acide marin le plus pur, et de quel mixte ils l'extraient. Tous leurs procédés, dans les arts, ne sont dus qu'à l'expérience et à l'observation; mais l'une et l'autre sont très-anciennes chez eux, et se transmettent sans altération, de génération en génération, parce que la Chine n'a pas éprouvé ces révolutions qui changent la face des Empires, et qui font perdre la connoissance des procédés compliqués des arts les plus intéressans.

### CCVIII.

*Page* 329. Les Madécasses et les Mozambiques mangent le ver palmiste, tout crû. Je les ai vus manger des sauterelles grillées sur des charbons ardents. Elles deviennent rougeâtres étant cuites; ils prétendent qu'elles ont le même goût que les écrevisses.

## C C I X.

*Page 333.* Voilà un point d'histoire naturelle éclairci. La couleur des nankins est naturelle et non factice. C'est une espèce particulière de cotonier qui produit un coton jaunâtre. *On assure que l'espèce dégénère, quand on la transplante dans une autre province.* Il seroit bon cependant de l'essayer. On peut facilement faire venir à Canton des graines de ce cotonier, pour les répandre dans nos Colonies. Ces sortes d'acquisitions sont peu coûteuses, et peuvent contribuer à la prospérité du pays qui les encourage.

## C C X.

*Pages 338 et 339.* Il y a long-tems que j'ai transplanté l'arbre à suif à l'Isle de France. Ce que l'auteur dit de ses produits n'est ni exact, ni complet. On en retire de la cire, très-belle, très-blanche, très-ferme; elle a même un brillant que n'ont pas la cire et le blanc de baleine. On en retire aussi à volonté une espèce de suif et une huile. Lorsqu'on veut avoir la cire, on met les graines entières mais dépouillées de leurs coques, et fraîchement cueillies, dans de l'eau sur le feu: alors la substance qui enveloppe la graine se fond et nage à la surface; c'est la cire. On pile ensuite les graines, on les remet dans

de l'eau sur le feu , et on retire de l'huile ,  
fournie par les amandes. Lorsqu'on veut  
avoir du suif , on commence par concasser les  
graines entières , on les met dans l'eau sur le  
feu ; la cire et l'huile qu'elles rendent , se mê-  
lent ensemble , et forment une espèce de  
suif , propre à faire des chandelles.

Cet arbre n'a les feuilles rouges , que lors-  
que ses graines entrent en maturité , parce  
qu'alors les feuilles tombent.

## C C X I.

*Page 342.* « Le lecteur observera que les  
» noms des Chinois cités dans cet ouvrage  
» sont tous d'une syllabe , indépendamment  
» des additions de qualités ou de titres. Cha-  
» que mot de la langue chinoise est égale-  
» ment monosyllabique. » J'ajoute qu'elle n'a  
pas les lettres b, d, r, z, x, et que ses voyelles  
et ses consonnes ne sont pas distinctes.  
D'après cela, il me semble qu'elle doit être  
privée d'articles et de déclinaisons , qu'elle  
n'est pas susceptible de tous les modes des  
verbes , qu'elle ne peut pas peindre toutes  
les nuances des choses , qu'elle ne peut avoir  
ni liaison , ni nombre , ni harmonie ; qu'elle  
est dépourvue de graces et de délicatesse ;  
qu'elle doit avoir des équivoques fréquentes ,  
parce qu'une légère variation dans la pronon-  
ciation change le sens des mots ; et que tout

son mérite consiste dans une concision assez sèche. D'où je conclus que les Chinois ne peuvent pas connoître le style de la poésie, soit gracieuse, soit héroïque; ce qui n'exclut pas la beauté et le sublime des pensées.

## C C X I I.

*Page 343.* « Chaque nom de famille est » porté par des personnes de toutes les classes; cependant l'identité de ces noms indique quelque rapport. Tous ceux qui les portent peuvent fréquenter la maison de ceux qu'ils croient avoir des communs ancêtres. » La législation chinoise paroît avoir eu en vue de lier les hommes entr'eux par la parenté. La philosophie qui isole l'homme, qui le rend indifférent et insensible aux sentimens de la nature, qui l'élève au-dessus de tous les préjugés quelconques de l'éducation, le rend égoïste, et ne doit pas être adoptée par le législateur. Celle qui lui inspire des sentimens d'affection pour sa famille, pour ses amis, pour ses concitoyens, pour l'humanité entière; qui lui prescrit la pratique des actes de bienveillance, celle-là est faite pour l'homme en société; c'est cette philosophie douce, politique, sublime, qui a dirigé les principes de la législation chinoise.

Elle a voulu que l'affection des vivans

s'étendît même sur les morts, sans doute afin de renforcer ce sentiment. « Il ne se passe » guère de nuit (*page 361.*) sans qu'on vi- » site le cimetièrre des environs du Lac. Des » Chinois s'y rendent avec des torches, pour » honorer les cendres de leurs parens. Ils » décorent leurs tombes de banderoles d'é- » toffes de soie ou de papier peint; ils y sè- » ment des fleurs, et ils y brûlent des par- » fums. » On voit par ces usages, et par tout ce que nous connoissons de leurs mœurs, que leur législation a un système dirigé par le même esprit.

*Page 343.* « En Chine les noms n'annoncent » jamais aucune distinction; il n'y existe » point de noblesse héréditaire, et cependant » chacun y fait beaucoup d'attention à sa » généalogie. Celui qui jusqu'à une époque re- » culée peut citer ses ancêtres, comme s'étant » distingués par leurs vertus privées, ou par » des services publics, est plus respecté que » des hommes nouveaux. » Cela veut dire qu'on rend hommage aux vertus et aux services d'un homme dans ses descendans. Le respect pour les ancêtres s'allie dans cette occasion avec celui qu'on doit aux vertus et aux services méritoires; mais ce respect n'obtient aucune préférence, aucune faveur, aucun privilège à celui qui en est l'objet. Il n'y a point de noblesse à la Chine, point de division

de castes, comme dans l'Inde. Le système de l'égalité paroît avoir été un principe de la législation de cet Empire. Tous sont admis à l'instruction et aux fonctions publiques. Elles seules font les distinctions, elles seules donnent des privilèges qui cessent avec elles. Ainsi l'espoir de la louange et la crainte du blâme sont deux ressorts de la police chinoise, pour engager les hommes aux bonnes actions et à s'abstenir des mauvaises.

## C C X I I I.

*Page 375.* « L'Ambassadeur passa devant » un poste militaire, près duquel il y avoit » une douzaine de canons, de deux à quatre » livres de balles, lesquels étoient grossiè- » rement et pesamment faits. L'épaisseur » du métal égaloit le diamètre du calibre. » Ils paroissoient fort peu en état de servir. » Les Chinois font peu d'usage de canons à la guerre; ainsi les Européens n'ont rien à apprendre d'eux sur la fabrication et sur l'emploi de cette arme meurtrière. Je crois même que les premiers ne connoissent pas les mortiers. Cependant on auroit désiré connoître le métal de leurs pièces, s'il y a de l'alliage, et dans quelle proportion, s'il y en a qui soient montées sur des affuts. A la page 41 du Tome III, l'auteur dit: « Les pièces de » campagne qu'on voit en Chine sont en gé-

» néral , montées avec des porte-mousque-  
 » tons. Il est vraisemblable que la prétention  
 » qu'ont les Chinois d'avoir connu très-an-  
 » ciennement les effets de la poudre-à-canon  
 » n'est pas sans fondement. » Cette réflexion  
 est suggérée par la remarque des *trous qui*  
*paroissent avoir été faits; lorsqu'on a constr-*  
*ruit la grande muraille, auxquels il est*  
*difficile d'assigner un autre objet que celui*  
*de servir pour le repoussement des armes*  
*à feu.* Comme la grande muraille a été ache-  
 vée, trois siècles avant l'ère chrétienne, l'in-  
 vention de la poudre, et même l'application  
 qu'on a faite de son usage aux armes mili-  
 taires, qui n'a pas dû être imaginée dans le  
 même tems, datent bien plus haut, puisque  
 cet immense monument a sans doute exigé  
 plusieurs siècles pour sa construction.

Malgré le grand usage que font les Euro-  
 péens des pièces de canon depuis cinq cents  
 ans environ, et l'importance de cet usage qui  
 décide souvent du sort des batailles, et qui  
 est nécessaire à l'attaque des places fortes,  
 on ne connoit pas encore quel est le meilleur  
 alliage pour les pièces de canon. On a em-  
 ployé différentes proportions d'étain avec  
 le cuivre. Quelques personnes désireroient  
 qu'on augmentât celle de l'étain, parce qu'on  
 a reconnu qu'il rendroit le cuivre plus aigre,  
 plus dur, en s'insinuant dans ses pores. Cet

effet est certain à froid ; mais lorsqu'il s'est échauffé par le service , l'étain entre en fusion dans les pores du cuivre , et celui-ci n'a plus alors de solidité. Aussi le Citoyen Baumé, qui a fait beaucoup d'expériences sur les alliages des métaux , a proposé dans un Mémoire lu à l'Institut National, le 26 germinal dernier , un alliage de nickel, au cuivre, dans la proportion d'un septième , ou de régule d'antimoine , dans la proportion d'un trentième, à la place de l'étain, qui entre trop facilement en fusion.

On a remarqué que le boulet faisoit une cavité dans les pièces de bronze , de gros calibre , à l'endroit du logement , après un service actif ; d'où il résulroit beaucoup d'inconvéniens qu'il est aisé de deviner. On les prévient en partie, en armant les boulets d'un sabot ; mais si le métal a par lui-même assez de dureté , et d'élasticité , pour que ses parties résistent au degré de chaleur causé par la poudre , au poids du boulet , et à la pression qu'elle exerce sur lui , lors de son inflammation , on n'auroit pas besoin de recourir à l'expédient que je viens de citer.

J'ai imaginé un moyen chimique de prévenir l'affaissement du métal au logement du boulet. Les expériences que j'ai faites en petit , promettent du succès ; mais je suis loin de les regarder comme désisives. Il n'y a que

des essais en grand et comparatifs, qui puissent en donner la certitude, et l'usage fera voir, si l'exécution en est facile à la guerre, comme je le présume. La refonte de toute l'artillerie de France seroit une opération longue et très-dispendieuse. Que les nouvelles pièces soient fabriquées, suivant l'avis du Citoyen Baumé, après des essais comparatifs qui ne laissent aucun doute sur le succès de l'alliage qu'il propose, rien de mieux ; mais il paroît convenable d'employer les anciennes pièces, jusqu'à ce qu'elles soient hors de service, si l'on trouve un moyen d'empêcher les inconvéniens qui résultent de la trop grande fusibilité de l'étain.

## C C X I V.

*Page 376.* Les arbres desquels on *recueille le camphre en nature*, doivent être très-vieux, comme ceux desquels on recueille le sagou, etc. J'ai déjà dit que d'après mes propres expériences, *les branches, les bourgeons, les feuilles* du jeune camphrier, mises dans un alambic avec de l'eau, donnoient par la distillation, une huile essentielle très-odorante, et non cette substance concrète et volatile qu'on nomme camphre. Si cette même huile, qui est très-fluide, et nullement *glutineuse*, redistillée avec de l'argile et de la chaux, se sublime sous forme

concrète, c'est ce que j'ignore, et que je n'ai pas essayé.

On trouve aux pages 336 et 337 de la Description Générale de la Chine, par Grosier, au troisième de la république, une méthode tout-à-fait différente d'extraire le camphre. On n'emploie que les branches de l'arbre, que l'on coupe en petits morceaux; on les met dans l'eau pendant trois jours, ensuite on les fait bouillir, en les remuant sans cesse. On passe la liqueur, on la laisse reposer; elle se coagule par le refroidissement; ensuite on distille ce camphre, avec un mélange, lit par lit, d'une terre de vieille muraille réduite en poudre. Le camphre se sublime. Pour l'avoir très-pur, il faut réitérer l'opération deux ou trois fois.

*Au Japon, et dans la grande île de Bornéo, on s'y prend autrement. On coupe et on fend l'arbre qui produit le camphre, dit Sir Staunton, pag. 377, pour pouvoir recueillir en nature cette substance précieuse. Il sembleroit que ce narré très-succinct voudroit dire, que les copeaux du camphrier, exposés sans mélange, à la chaleur du feu, rendroient le camphre dont ils sont pénétrés. Comme cette substance est volatile, ce ne pourroit être que par sublimation. Ce camphre est beaucoup plus es-*

timé par les Chinois, que celui qu'ils recueillent eux-mêmes.

D'après tout cela, je pense qu'il y a des essais à faire sur les différentes manières d'extraire le camphre, pour connoître la plus profitable.

C C X V.

*Page 379.* Le traducteur auroit dû écrire *Liéou-Kiéou*. L'*o* doublé des Anglais se prononce *ou* en français. C'est une attention qu'il n'a eu nulle part, et dont le défaut induira bien des lecteurs dans une erreur de prononciation. Le mot chinois *fou* qu'il a écrit *foo*, désigne une ville du premier ordre.

On trouve dans Grosier, des détails curieux sur les îles de Liéou-Kiéou, extraits d'un Mémoire du P. Gaubil, Jésuite. « Ces » îles (248 *pag.*) placées entre la Corée, l'île » Formose et le Japon sont au nombre de » trente-six. L'île capitale ou la grande île, » s'appelle Liéou-Kiéou. Elle a du midi au » nord près de quatre cent quarante *lys* » (quarante-quatre lieues marines) et cent » vingt ou cent trente *lys* d'orient en occi- » dent. Le palais du Roi est par vingt-six » degrés deux minutes de latitude, et par » cent quarante-six degrés vingt-six minutes » de longitude. Il paie tribut à l'Empereur » de la Chine. Il y a plus de neuf cents ans que

» que les Bonzes ont introduit au Liéou-  
 » Kiéou le culte de *Fo* et les livres clas-  
 » siques de leur secte. Ce culte forme au-  
 » jourd'hui la religion dominante. Ces in-  
 » sulaires se sont modelés sur les Chinois,  
 » et tiennent d'eux les lois par lesquelles  
 » ils se gouvernent depuis plusieurs siècles.  
 » Ils ont des manufactures de soie, de toile,  
 » de papiers, d'armes, d'ustensiles de cui-  
 » vre, etc. Les vaisseaux qu'ils construisent  
 » sont estimés. Ils vont non-seulement d'une  
 » île à l'autre, mais encore à la Chine, au  
 » Tonkin, à la Cochinchine, en Corée, à  
 » *Nanga-Satki*, à *Satzuma*, dans les îles  
 » voisines et à Formose. Ils ont des mines  
 » de soufre, de cuivre et d'étain. Ils cul-  
 » tivent le riz. Ils font un commerce con-  
 » sidérable de leurs nacres de perles, de  
 » coquillages, de corail, d'écaillés de tor-  
 » tues et de pierres à aiguiser, extrêmement  
 » recherchées tant à la Chine qu'au Japon.  
 » Ils n'ont jamais vu chez eux de vaisseaux  
 » européens. Ces insulaires seroient intéres-  
 » sans à connoître. »

*Observations sur le quatrième volume du voyage de Lord Macartney dans l'intérieur de la Chine.*

## C C X V I.

*Pages 1 et 2.* Il eût été intéressant de savoir à quelle distance avoient été plantées les cannes à sucre dont il est question ; si elles étoient grosses et touffues ; si elles abondoient en feuilles ; quelle étoit la couleur de celles-ci et des tiges ; à quel âge on les coupoit ; quelle étoit la nature du sol où elles croissoient ; s'il avoit été fumé, ou engraisé ; si on lui donnoit des arrosemens ; si l'on en cultivoit de plusieurs espèces ; combien l'on fait de coupes des mêmes cannes ; par quel moyen on se débarrasse des pailles. Dans les Colonies des Européens, on y met le feu ; les souches n'en poussent que mieux, soit que les cendres qui en proviennent forment un engrais excellent ; soit que le feu ait par lui-même, comme je le présume, d'après d'autres observations, la propriété de fertiliser les terres (1).

---

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer la cause de cet effet, mais le fait me paroît démontré dans plusieurs pays. A la Guyanne, au Cap de Bonne-Espérance, à Madagascar, à l'Isle de France et ailleurs, on met le feu dans les pâturages, lorsque les herbes sont sèches. On a éprouvé que par ce moyen leur reproduction étoit plus belle.

L'auteur ne dit point par quelle latitude étoient les plantations de cannes dont il parle ; mais la troisième des cartes qui sont à la fin du quatrième volume indique qu'elles étoient par vingt-sept degrés et demi : il y a des champs de cannes par vingt-huit degrés, cinquante minutes. Il se peut qu'elles soient différentes de celles des Antilles ; car il y a dans ce genre des variétés, comme dans toutes les espèces de plantes.

Ces cannes chinoises pourroient peut-être se naturaliser dans nos Départemens méridionaux. Si cela étoit, ce seroit une acquisition bien importante à faire.

Il y a dans les Antilles et à l'Isle de France, comme à la Chine, des cannes qui ont plus de huit pieds de hauteur, et dont les nœuds sont éloignés les uns des autres de six pouces et plus.

Dans les sucreries des Européens, aux Antilles, en Amérique et à l'Isle de France, un seul feu fait bouillir plusieurs chaudières : c'est un grand avantage, pour accélérer la fabrication, et une grande économie de combustibles et de main-d'œuvre : ainsi les Chinois, tout industrieux qu'ils sont, n'ont pas perfectionné cet art, autant que les Européens.

Ils n'emploient que deux cylindres ou rouleaux montés verticalement, quelquefois

*de bois dur , et plus souvent de pierre.*

On ne dit point, s'ils passent une seconde fois les cannes pliées en deux, entre les cylindres, pour en exprimer tout le suc. Les Européens repassent les mêmes cannes entre le second et le troisième cylindre. On a imaginé à l'Isle de France une construction assez ingénieuse, en bois, qu'on adapte derrière les cylindres, et au moyen de laquelle les cannes repassent d'elles-mêmes entre le second et le troisième cylindre : on l'appelle une *servante* ; elle tient lieu d'un manœuvre. J'ai essayé de fabriquer du sucre avec le peu de résou qui reste dans les cannes, après les deux expressions dont je viens de parler. Il ne m'a fourni qu'un sucre assez mauvais, en très-petite quantité, rendant beaucoup d'écume, et difficile à fabriquer. Pour empêcher le manœuvre, qui travaille pendant la nuit, et qui seroit emporté malgré lui par un sommeil assoupissant et qu'il ne pourroit vaincre, de se prendre la main entre deux cylindres, accident qui oblige, dit-on, de couper au plus vite le bras du malheureux qui est dans cette terrible position, j'ai fait placer à demeure une planche percée longitudinalement vis-a-vis le joint des deux cylindres, et je l'ai nommée *garde-main*. Les cannes passent facilement par l'ouverture ; mais la main qui tient le bout de la canne, et qui est par con-

séquent fermée, ne peut pas y passer : elle est donc arrêtée par la planchette, ou garde-main ; alors le manoeuvre s'éveille, d'autant plus aisément qu'il sent une force qui tire la canne qu'il tient dans la main. L'utilité de cette invention et la facilité de son exécution m'ont engagé à en faire part au public.

On ne dit point si les Chinois ajoutent au vésou de la chaux ou un fossile alkalin, ni ce qu'ils font des écumes et des gros sirops. On ne dit point comment ils s'y prennent, pour faire cristalliser le sucre, ni s'il est de bonne qualité.

Ils ne connoissent pas vraisemblablement l'art de la fabrication des eaux-de-vie de sucre, dont le goût est bien préférable à leur *sansou*. Celui-ci occasionne une grande consommation de riz, qu'il importe de ménager dans un pays sujet à des disettes. L'usage de la guildive ou du tafia économiserait le grain qui fait la nourriture de l'homme (1).

---

(1) Les Chinois font du vin avec du riz fermenté d'une espèce particulière et différente de celui dont ils se nourrissent.

« Ils laissent tremper le riz dans de l'eau, avec  
 » quelques ingrédiens qu'ils y mêlent, pendant vingt  
 » et quelquefois trente jours ; ils le font cuire  
 » ensuite ; quand il est liquéfié au feu, il fermente  
 » aussitôt, et se couvre d'une écume vaporeuse assez  
 » semblable à celle de nos vins nouveaux. Sous cette

J'ai traité de la distillation des eaux-de-vie de sucre, dans deux Mémoires imprimés à l'Isle de France en 1781 et 1782, par l'ordre

écume se trouve un vin très-pur; on le tire au » clair et on le verse dans des vases de terre bien » vernisés. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie » qui n'est guère moins forte que celle d'Europe. » Extrait de l'histoire d'*Yu-le-Grand*, et de *Confucius*, par *le Clerc*, in-4°. p. 542.

Je ne connois pas de riz d'une espèce particulière à la Chine, et je sais que les Chinois qui habitent Batavia, emploient le riz ordinaire pour faire la fameuse araque de ce pays. Les ingrédients qu'ils y mêlent, sont de la canelle de la Cochinchine, de l'ail, de la badiane, du suc de cocotier et du sirop.

Il font à la Chine un vin qu'ils nomment *Ku-Tchang*, avec du millet noir appelé *Ku*, et une herbe odoriférante appelée *Tchang*.

J'ai lu dans les mémoires sur les Chinois des Missionnaires de Pekin, tom. V, que leur vin se fait avec le gros mil mondé, qu'ils cuisent d'abord à la vapeur de l'eau bouillante; ensuite ils y ajoutent de l'eau et un levain fermentescible, fait avec une pâte de farine de blé, semblable à notre levain; ils y mêlent souvent des herbes odoriférantes et des aromates, ou le suc exprimé de quelques fruits, ou du miel, du sirop, du sucre. Ils retirent de ce vin une eau-de-vie par la distillation, ou un vinaigre assez fort, en prolongeant la durée de la fermentation; ils connoissent aussi la méthode des Européens, de faire germer et dessécher le blé, le seigle et le riz, pour en composer un ferment, qu'ils emploient quelquefois à la place du levain de pâte.

du Gouvernement qui m'avoit engagé à ce travail ; et j'ai indiqué des procédés pour les rendre plus agréables et plus salubres, qu'on ne le faisoit. J'ai décrit les procédés de la fabrication de l'araque de Batavia, de celle de Colombe dans l'Isle de Ceylan, de celle de Mozambique à la Côte d'Afrique, de celle de Goa à la Côte Malabarre, et de celle de la Côte de Coromandel, où l'on distille deux espèces de liqueurs fortes, l'une dite *araque-patai* qui est la meilleure, et l'autre dite *araque-paria* qui est détestable.

## C C X V I I.

Page 4. Il y a en effet à la Chine beaucoup d'espèces d'oranges. Celles dont parle l'auteur qui sont *d'un rouge foncé*, que l'on préfère, et dont *la pulpe ne tient à l'écorce que par quelques légers fibres*, sont celles que nous nommons *oranges mandarines*. Elles ont la peau rouge et non la chair ; elles sont plates de deux côtés ; il y en a plusieurs variétés.

## C C X V I I I.

Pages 4 et 5 « *Le dessert des voyageurs étoit ordinairement composé de raisins*, etc. » L'auteur a dit ailleurs que les Chinois n'en faisoient pas de vin. Ils en ont fait autrefois ; mais les Empereurs l'ont défendu, afin de réserver la terre à la culture

des végétaux nourriciers. Cependant plusieurs d'entr'eux ont fait transplanter d'ailleurs, et particulièrement du pays de Hamy, dans l'Empire, des espèces de vignes dont les fruits étoient plus agréables que ceux indigènes. Ils sèchent les raisins.

*Les groseilles, les framboises, les olives* leur manquent. Je crois qu'ils n'ont ni fraises, ni cerises, ni prunes, ni avelines, ni la plupart de nos pêches. Il seroit possible de leur porter tous ces fruits et plusieurs de ceux des Indes qui pourroient réussir dans les provinces méridionales, et surtout dans les îles qui dépendent de l'Empire, et qui sont dans le sud de Canton.

## C C X I X.

*Page 5.* La description que l'on donne du *Lée-Chée*, convient assez au fruit que nous nommons, *let-chi*, ou *lit-chi*, et qui est un des meilleurs fruits qui existe dans le monde. En général les descriptions de l'auteur sont incomplètes. Je ne connois pas le *sée-chée*.

## C C X X.

*Ibid.* L'amande des pins francs se mange aussi en France, comme à la Chine et en Italie. On imprime en ce moment un excellent Mémoire, sur la culture des pins, par le Citoyen Duplessy, qui fait voir les grands

avantages qui résulteroient, pour les agriculteurs et pour la république, de la multiplication de cette espèce d'arbres, si utiles par eux-mêmes et par leurs produits.

## C C X X I.

Pages 6, 7, et 8. Des voyageurs parcourant un pays dont ils n'entendent pas la langue, sont souvent trompés, sur les notions qu'ils prennent des mœurs, des usages, des cultures, des arts d'un peuple étranger. Ce que l'auteur dit du thé en est la preuve.

Il y a deux espèces d'arbres à thé, le verd et le noir, sans parler des variétés, comme il y a deux espèces de raisins, le blanc et le noir. La fleur est blanche; ses cinq pétales sont disposés en rose, mais on ne peut pas dire que la fleur *ressemble à la rose*. Sans doute la qualité des feuilles dépend du sol, de l'exposition, du climat, de leur âge, de leur situation sur la branche, du moment où elles sont cueillies, et de la manière dont on les prépare; mais il existe toujours une différence essentielle, indépendamment de toutes ces circonstances, entre le thé verd et le thé noir.

Tous les thés bouys, qui sont les thés noirs, croissent, dit-on, sur une seule montagne du côté d'Emouy. Le thé bou ou bouy

vient au bas, le camphou dans le haut, le saot-chaon au milieu. Le pékao ordinaire est composé de petites feuilles blanches veloutées qui viennent au bout des branches; mais le véritable pékao croît à un arbre particulier qui a des feuilles noires et d'autres blanches. Celles-ci sont les plus chères, et forment ce qu'on appelle *thé lintchessin*, que les Européens ont nommé improprement fleurs de thé. Il y a trois sortes de thé verd, le sonlo, le bin ou impérial et le haysuen, que les épiciers de Paris nomment hysvin. Le thé impérial vient d'un arbre différent. Sa feuille est plus grande et plus enflée que celles des deux autres. Les thées verts ne viennent pas dans la même province que les thées bouys.

Il paroît bien difficile d'admettre que *chaque feuille passe d'abord par les doigts d'une femme qui la roule*, d'autant plus que la chaleur du feu suffit pour opérer ce changement de forme. Cette manipulation augmenteroit le prix de la denrée, et ne paroît applicable qu'aux thées fins, si en effet elle a lieu.

*L'âpreté du thé verd* est inhérente à sa nature. Les feuilles qui ont été cueillies de bonne heure, c'est-à-dire, peu après leur développement, sont beaucoup moins âpres, que les feuilles cueillies dans l'état de maturité.

*Le thé d'une bonne qualité est plus cher à Pékin qu'à Londres*, parce que les Anglais ne portent pas à Londres le thé de première qualité. Ce sont les caravanes russes qui en fournissent à l'Europe. Les frais sont les mêmes pour le transport d'une denrée commune et pour celui d'une denrée précieuse : ces frais peuvent quintupler l'achat de la première, tandis qu'ils augmentent celui de la seconde de moitié. Voilà pourquoi les Russes ne transportent que les thés de la première qualité.

Nous avons transplanté des arbres à thé à l'Isle de France, où ils n'ont pas réussi. Je crois que cet arbrisseau se plairoit à Madagascar, où il seroit facile de trouver sur les montagnes, le sol et l'exposition qui lui conviendroient. J'ai présenté cette vue parmi beaucoup d'autres dans les Mémoires que j'ai remis au gouvernement en 1772, 1773 et 1774, sur Madagascar.

## C C X X I I.

*Pages 10 et 11.* Les fleurs du *cha-whaw* (*camellia sesanqua*) ainsi que les fleurs entières du jasmin d'Arabie, sont quelquefois mises dans les caisses de thé pour augmenter le parfum. Il y a long-tems qu'on a soupçonné les Chinois d'employer cette

tromperie. Cependant on ne trouve point de fleurs dans le thé.

Il y a dans l'Inde un jasmin à fleurs doubles et à fleurs simples, qu'on nomme *mogrites*, et qui répandent une odeur très-suave et très-forte. Les Chinois ont un arbrisseau charmant qui vient assez haut, et qui forme naturellement la pomme, dont les feuilles sont assez grandes, d'un beau verd, et comme vernissées, qui a des fleurs blanches, très-belles et très-odorantes, les unes simples, les autres doubles, qui est aussi une espèce de jasmin. Il y a long-tems que j'en ai fait venir des plants de la Chine à l'Isle de France, où cet arbrisseau réussit très-bien, et où je l'ai beaucoup multiplié par le moyen des boutures. Lorsque les fleurs qui sont doubles, et que l'on peut comparer pour la blancheur et pour la forme à des roses blanches, si ce n'est que leurs pétales sont plus épais, se fanent, elles prennent une légère couleur jaune. Comme cet arbrisseau en porte beaucoup à-la-fois, il seroit possible que les Chinois missent de ces fleurs dans le thé, et qu'ils les retirassent au bout de quelque tems. Etant grosses, elles seroient faciles à retrouver. Je suis fâché que l'idée ne me soit pas venue, pendant mon séjour à l'Isle de France, de faire cet essai.

Quant au *cha-whaw*, je ne le connois pas, et je n'ai pas oui dire que les Chinois eussent *une huile aussi bonne que la meilleure huile de Florence*, provenant des noix de cet arbrisseau. Si cela est, nous avons tort de porter à Canton de l'huile d'olives pour notre usage. On auroit dû nous dire quel est celui que font les Chinois de cette huile si bonne.

## C C X X I I I.

Page 12. « Il y avoit une ville non murée et appelée Kin-té-Chin, où trois mille fourneaux pour cuire la porcelaine, étoient, dit-on, allumés tous à-la-fois ». Cette énorme consommation de combustible, auroit bien dû inspirer à nos voyageurs le désir de connoître d'où les manufactures de porcelaine le tiroient, et quelle est dans tout l'Empire la police des Chinois sur les forêts.

## C C X X I V.

Page 19. Les Chinois cultivent *du grain, des légumes, des ignames, des patates douces, des oignons et plusieurs plantes potagères*. Si parmi celles-ci, il y en avoit quelques-unes inconnues à l'Europe, c'eût été un présent à lui faire. Ils ont une espèce de radix blanc, croquant, aqueux, peu piquant, qui est très-estimé, et une espèce de petits oignons blancs, très-déli-cats qui

viennent par touffes. On prétend qu'ils ont des melons délicieux, dont l'espèce nous est inconnue.

Nous pourrions aussi leur donner des légumes et des fruits d'Europe qui n'existent pas à la Chine. La pomme de terre seroit pour eux une acquisition précieuse. Si le manioc pouvoit réussir dans les provinces méridionales, ce seroit rendre un grand service à l'humanité, que d'en introduire la culture à la Chine. Ces sortes d'échange sont plus profitables aux hommes que les gains que procure le commerce. Il y a des îles sur les côtes de cet Empire, où le manioc réussiroit, tels qu'*Hainam* et *Formose*.

### C C X X V.

*Page 19 et suivantes.* Les détails que donne l'auteur sur l'agriculture chinoise, depuis la page 19 jusqu'à la page 30, sont la partie la plus curieuse, la plus intéressante et la plus complète de son ouvrage. L'attention des Chinois de recueillir les immondices des rues, des canaux, des rivières et des étangs, les débris des végétaux, les excréments des animaux, et ceux de l'homme, se fait remarquer dans tous leurs ateliers. Ils y placent des pots de terre cuite vernissés, où les urines sont rassemblées à part. Celles-ci servent non-seulement

comme engrais, mais aussi pour en composer une espèce de colle, avec du sang de cochon et de la chaux, dont ils font beaucoup d'usage. Ils ont des pratiques agricoles très-ingénieuses dont nous avons parlé. L'agriculture est l'art dans lequel ils excellent, et qu'ils ont porté plus loin que les Européens.

## C C X X V I.

*Pages 22 et 23.* L'auteur ne dit pas expressément que le *pé-tsai* soit pommé. J'ai cultivé à l'Isle de France, une plante annuelle, dont la graine m'étoit venue de la Chine, qui étoit une espèce de chou non-pommé, dont les feuilles avoient une côte blanche très-large, et qui avoient, par leur position respective, la forme d'une cloche très-évasée; mais cette plante n'est pas le *pé-tsai*. J'en ai envoyé il y a long-tems des graines en France qui ont réussi. J'en ai mangé quelquefois dans la soupe, en guise de chou; mais il m'a semblé que notre chou pommé méritoit la préférence.

Les Missionnaires disent que les *pé-tsais* ont depuis deux jusqu'à trois pieds de hauteur, et qu'ils pèsent dix à vingt livres; ils sont pommés. Ils ajoutent que les Chinois ont trouvé plusieurs moyens de les conserver frais pendant tout l'hiver. L'auteur prétend qu'ils en saient pour leur consommation pen-

nant l'hiver. Il est vraisemblable que ceux-ci sont à meilleur marché que les autres. Il auroit dû nous dire quel est le procédé de cette salaison, si les Anglais en ont apporté des graines en Angleterre, et quel en a été le succès.

## C C X X V I I.

*Page 27.* « En Chine l'arrosement des terres » est réduit en système et considéré comme » un des premiers principes de la science de » l'agriculture. » Certes l'arrosement des terres est un des grands moyens de fertilisation. L'eau est le véhicule des sucres nourriciers ; elle est par elle-même un excellent engrais ; elle est nécessaire au riz aquatique. L'Europe qui cultive des végétaux plus secs et qui a des pluies plus fréquentes que la Chine, n'a pas le même besoin d'arrosements. Cependant ils pourroient être mis en usage avec succès, surtout dans les années sèches, et dans les pays où les pluies ne sont pas assez fréquentes.

## C C X X V I I I.

*Page 31.* « A la Chine les aubergés sont communes sur les grandes routes. » Cela prouve qu'il y a une communication suivie entre les différentes villes de l'Empire. Dans l'Indoustan, il n'y a point d'auberges, mais on y trouve sur les routes des caravanserais, bâtis

rais, bâtis par la bienfaisance, qui servent de gîte aux voyageurs.

## C C X X I X.

*Page 42.* « Le vol n'y est jamais puni de » mort, à moins qu'il ne soit commis avec » violence et avec cruauté ». Dans ce cas, ce n'est pas le vol qui est puni, c'est l'acte de violence ou de cruauté. Le vol par adresse, par filouterie, n'est pas puni à la Chine, à moins que le voleur ne soit pris sur le fait; alors on a droit de se faire justice soi-même, mais il ne faut pas répandre une goutte de sang du coupable.

## C C X X X.

*Ibid.* Dans les cas de famine, « le Gouverne- » ment se borne à tirer des secours de ses pro- » pres provinces, pour celles qui ont des be- » soins, et ces mesures ne peuvent avoir un ef- » fet aussi sûr que la vigilance intéressée et ju- » dicieuse des spéculateurs Européens, qui ne » manquent pas d'apporter des provisions là » où elles manquent. Aussi la famine se fait » plus souvent sentir dans une province chi- » noise que dans aucun pays de l'Europe ». Le Gouvernement ne peut pas faire venir des provisions du dehors, puisqu'il est défendu aux sujets de sortir de l'Empire. Il ne peut qu'établir des greniers dans les tems d'abondance. On sait qu'en effet cette mesure de

prévoyance à lieu. Les spéculations intéressées des négocians *qui ne manquent pas d'apporter des provisions là où elles manquent*, lorsque le commerce est libre, ne seroient pas aussi avantageuses qu'elles le paroissent, à une population aussi considérable que celle de la Chine. Supposons que mille *Sommes* chinoises apportassent chacune deux cents tonneaux de riz, l'une dans l'autre, (hypothèse inadmissible dans le fait; car tous les pays voisins ne pourroient fournir, à beaucoup près, cette quantité de grains,) cela feroit deux cent mille tonneaux de riz, et par conséquent quatre cents millions, qui ne donneroient que pour un jour de vivres à la population de la Chine. On objectera que la disette ne peut pas être générale dans tout l'Empire; mais aussi tous les pays voisins ne pourroient, dans aucun tems, fournir à la Chine plus de vingt millions de riz.

Ce n'est donc pas sur le commerce extérieur qu'un Gouvernement sage doit fonder la subsistance du peuple : ce moyen est précaire et seroit insuffisant. C'est dans l'extension et la perfection de l'agriculture qui doit être encouragée et favorisée; c'est dans l'établissement des greniers d'abondance constamment garnis (1); c'est sur-tout dans

---

(1) Les Chinois ont mis en pratique ce qui n'est chez nous qu'un conseil. Le Gouvernement de la

l'ordre et l'économie à établir dans la consommation, dès le moment où l'on prévoit une disette, ou même une récolte médiocre, que le Gouvernement doit trouver des ressources, pour prévenir la famine. La défense de l'exportation des grains, les grands chemins bien entretenus, des canaux de communication entre les différentes parties de l'Empire, sont des mesures qui n'échapperont pas à une administration surveillante. Elle excitera, par des récompenses ou par des exemptions, la culture des racines nutritives, dont les récoltes sont plus abondantes, plus hâtives et plus assurées que celles des grains. Elle accordera des primes, réglées sur les localités, au commerce intérieur et extérieur, car je ne prétends pas que l'on doive s'interdire cette dernière ressource ; je dis seulement qu'elle est insuffisante par elle-même.

---

Chine ouvre ses greniers dans les tems de disette, et donne le grain à bas prix. C'est sur-tout dans ces circonstances qu'il fait faire des travaux publics, afin d'occuper le peuple et de lui fournir les moyens de gagner sa subsistance. Il faut convenir que le riz conservé avec son enveloppe est d'une garde plus facile, moins dispendieuse et plus sûre que celle du blé. Dans une disette qui survint, pendant le règne de *Kien-Long*, après trois années de sécheresse, on découvrit un souterrain rempli de riz, qui avoit plus de deux cents ans ; il étoit encore mangeable.

Pendant la disette que la République a éprouvée il y a trois ans, le Gouvernement a pris le parti le plus sage, en faisant faire lui-même la distribution des vivres, réglée sur les approvisionnemens. S'il avoit laissé le public maître des consommations, elles auroient été portées au-delà des ressources, et nous aurions éprouvé une famine horrible; l'Empire eût été en proie à mille maux affreux; la constitution et la liberté auroient été renversées; l'anarchie auroit divisé, déchiré toutes les parties de l'Empire; l'étranger l'auroit envahi, la guerre civile l'eût dévasté. Nous avons souffert; cela étoit inévitable; mais nous avons existé; la tranquillité n'a pas été troublée; et l'Etat a été sauvé. On n'a pas rendu justice aux citoyens qui tenoient alors le timon des affaires. Lorsque le Gouvernement, par sa sagesse, par sa prévoyance, écarte les maux prêts à fondre sur le peuple, il mérite sans doute les plus grands éloges, mais c'est alors qu'on lui en donne le moins. On ne lui sait aucun gré d'avoir détourné les calamités qu'on n'a pas senties. C'est à l'histoire qu'il appartient de le venger de l'injustice qu'il éprouve. Si le Gouvernement Chinois, dans les tems de disette, prenoit le parti de faire lui-même avec économie la distribution des vivres aux peuples des provinces qui en manquent, il prévien droit les révoltes, il appaiseroit les

inquiétudes du peuple, il éloigneroit tous les maux qui suivent la famine.

## C C X X X I.

*Page 44.* « L'emprisonnement pour dettes » n'est que précaire. » Les Chinois n'emprisonnent pas pour *dettes*, comme je l'ai déjà dit. « Si après qu'un débiteur a livré » à ses créanciers tout ce qu'il possédoit, » ils ne sont point encore satisfaits, on le » condamne à porter publiquement un joug » sur le cou pendant un certain tems, afin » d'engager sa famille à payer ses dettes, » et à mettre un terme à sa honte, si elle » en a les moyens. » Cela peut être pour des cas particuliers. Il est difficile à des étrangers de saisir l'esprit des lois d'un peuple peu communicatif, qui ne leur permet pas une résidence habituelle dans le pays, et de faire l'application de ces lois à tous les cas.

## C C X X X I I.

*Page 45.* « Lorsque les débiteurs de l'Em- » pereur le sont frauduleusement, on les » étrangle.... En Chine, les intérêts de l'Em- » pereur sont toujours le premier objet. » C'est que les intérêts de l'Empereur sont ceux de l'Empire. Les revenus appartiennent à la nation, l'Empereur n'en est que le dis-

pensateur, pour l'utilité générale. Il a des revenus particuliers en propre, et qui proviennent de ses domaines, pour l'entretien de sa maison et de sa famille. Dans ce pays, les dépenses publiques sont au-dessous des revenus. L'excédent est mis à part, pour les cas extraordinaires et imprévus.

C C X X X I I I.

*Page 57.* Les Chinois font en effet du papier avec le bambou. Il seroit curieux de connoître leurs procédés, pour *réduire en pâte* cette substance ligneuse, et pour en former des feuilles minces et lisses. Ils ont beaucoup d'espèces différentes de papier, et ils en font une grande consommation. Le bambou n'est pas la seule substance qu'ils emploient à cet usage; on sait qu'ils font du papier avec de la soie, avec *l'écorce de différens végétaux, les fibres du chanvre et la paille du riz.*

Je ne suis pas surpris qu'ils fassent du papier avec de la soie, avec des écorces d'arbres et avec les fibres du chanvre; mais qu'ils en fabriquent avec le bambou et avec la paille du riz, c'est une industrie qui excite mon étonnement. Si les Anglais connoissent leurs procédés, et qu'ils les aient tenus secrets, pour en enrichir leur patrie, j'en'ai rien

à objecter ; mais s'ils n'ont pris aucune information à ce sujet , je les taxerai de négligence. La paille du riz me paroît être de même nature que celle du blé. Si l'une est convertible en une pâte propre à faire du papier , l'autre est susceptible de la même transmutation. J'engage les artistes intelligens qui ont le moyen de faire des essais , à tenter cette entreprise. Si elle réussissoit , ils se rendroient utiles à leurs compatriotes , et ils en retireroient des avantages.

Peut-être , par l'expression *paille du riz* , l'auteur entend-il l'enveloppe du grain. Au reste cette enveloppe est de même nature que la tige , que le tuyau qui porte le grain.

« Ils mangent avec plaisir les jets de bambous qui commencent à pousser. » Je sais qu'ils les confisent au sucre et au vinaigre. Ce sont les rejetons tendres de la plante qu'ils apprêtent. Les Indiens , et par imitation , les habitans de l'Isle de France et de la Réunion , ont le même usage ; les Chinois apprêtent ces rejetons d'une autre manière , pour les manger ; ils les font cuire dans une lessive de cendres pour leur ôter leur âpreté , ensuite ils les salent. Le vinaigre qu'ils emploient pour les confire est un produit de leur vin qui est fait avec du riz ou du miel.

Le bambou est à la Chine un objet de revenu ; on en fait des plantations , on leur

donne des soins ; on transplante les rejetons avec leurs mottes de terre ; on a par ce moyen des jets forts et vigoureux dès la première année.

Il y a dans l'Inde un bambou épineux , qui vient très-haut et très-touffu. Les clôtures qu'on en fait, sont impénétrables ; elles servent de défense, en quelques endroits, pour empêcher l'entrée du pays. Elles rapportent une graine qui ressemble au millet, qui est farineuse et nutritive, et qui, dans des tems de disette, procure une ressource pour la subsistance du peuple. On prétend que les Chinois l'emploient dans le même cas. Je n'ai jamais vu les bambous rapporter graines à l'Isle de France ; mais cela provient vraisemblablement de ce qu'on les multiplie de boutures.

Il y a à la Chine un bambou dont les nœuds sont séparés de six, huit, et même dix pieds. On en retire des cannes très-jolies, très-légères, solides et très-chères, que les Européens nomment improprement, *bambou sans nœuds*. Il est rare de trouver des jets bien proportionnés et bien droits.

#### C C X X X I V.

Page 58. « La province de Kian-Sée a  
» beaucoup de manufactures de poterie  
» commune et de très-belle porcelaine. » On

doit regretter que les voyageurs anglais n'aient pas eu le tems de prendre des notions complètes sur les arts des Chinois. Ils ont plusieurs espèces de poterie, et même plusieurs espèces de porcelaine. Il eût été intéressant de connoître les détails des procédés de ces manufactures.

## C C X X X V.

*Page 82.* C'est une question de savoir si le *brick* qui avoit déposé *Perron* et ses compagnons dans l'Isle d'Amsterdam étoit de bonne prise. Il avoit été armé à l'Isle de France; mais il étoit Américain, et il appartenoit à des Américains, en société avec quelques Français. Son équipage étoit composé en grande partie d'Américains et d'Anglais.

## C C X X X V I.

*Pages 84, 85 et suivantes.* L'auteur, dans le cours de son ouvrage, donne plusieurs listes des plantes observées à la Chine et en Tartarie; il n'indique point leurs usages. Parmi celles du quatrième volume entr'autres, j'en vois plusieurs qui ont des propriétés utiles. Il eût été intéressant de connoître le parti qu'en tirent les Chinois, afin d'essayer les mêmes procédés sur leurs analogues qui se trouvent en Europe. De nous apprendre que

la Chine produit telle ou telle plante, sans nous indiquer ses usages, ce n'est pas le moyen d'avancer nos connoissances.

## C C X X X V I I.

*Page 89.* Les vaisseaux des Européens ne mouillent pas à Canton; mais à trois lieues plus bas, près de l'île de Wampou; c'étoit autrefois l'usage, mais il se peut qu'il ait changé, et que les vaisseaux mouillent aujourd'hui devant la ville. La rivière est très-large en cet endroit. On y voit toujours des grandes Sommes chinoises, mais je doute qu'elle y ait assez de profondeur pour les vaisseaux Européens, qui tirent beaucoup plus d'eau que ceux des Chinois.

## C C X X X V I I I.

*Page 99.* L'auteur met au nombre des choses propres à frapper l'imagination des Chinois, pour leur faire sentir la supériorité des nations européennes, pour ce qui concerne beaucoup de sciences utiles et philosophiques, l'opération par laquelle on rend la vue aux personnes qui ont la cataracte. J'ai connu une citoyenne à Pondichéry qui devint aveugle, dans sa jeunesse, à la suite d'une maladie, je crois que c'est la petite vérole. Un Médecin Malabarre entreprit sa cure; elle avoit les paupières fermées; il leur fit

très-adroitement une incision , par laquelle il enleva la cataracte , et rendit par ce moyen la vue à deux très-beaux yeux. Je ne crois pas que les médecins chinois eussent la même adresse ; mais je puis certifier la vérité de l'anecdote que je viens de citer , qui m'a été racontée par la personne très-véridique qui en a été le sujet , et confirmée par son père et sa mère.

## C C X X X I X.

*Page 100.* Je pense, avec l'auteur , que *l'art de la médecine est très-peu avancé à la Chine ; mais il y est moins nécessaire qu'en Europe.* La vie frugale et active qu'on y mène , exempte l'homme de beaucoup de maladies. Les Chinois ont des livres qui détaillent les propriétés de beaucoup de plantes et de drogues. Ils n'en ont guère de composées. Je crois qu'à cet égard , les Indiens sont plus avancés qu'eux.

## C C X L.

*Page 101.* Il n'est pas surprenant que le même homme soit dans ce pays , à la fois médecin , chirurgien et apothicaire. La science de la médecine y est très-bornée. La chirurgie y est à peine connue , et la pharmacie n'a guère de procédés , puisque toutes , ou presque toutes leurs drogues sont simples. Les Chinois n'emmailotent pas leurs enfans.

Voilà pourquoi il est rare de voir des personnes estropiées chez eux.

## C C X L I.

*Pages 102 et 103.* « Quand la personne, » qu'on veut inoculer, a été bien préparée, » en prenant des médecines, ordinairement » apéritives, et en observant pendant quelque » tems un régime exact, on choisit un jour » heureux pour répandre un peu de poudre variolique sur du coton fin, qu'on introduit » dans les narines ». Les Chinois ont plusieurs autres méthodes ; 1<sup>o</sup>. Ils inoculent, en soufflant dans une narine, par le moyen d'un chalumeau d'argent, du virus sec réduit en poussière ; 2<sup>o</sup>. Ils trempent un peu de coton dans le pus variolique et l'insèrent dans la narine ; 3<sup>o</sup>. Ils font porter pendant deux ou trois jours une chemise que vient de quitter celui qui est dans la crise de la suppuration. Je crois qu'il seroit plus convenable d'appliquer le venin sur le bras, ou sur le gras de jambe, retenu avec une compresse, pendant quelques jours, et je présume qu'il pénétreroit par les pores, dans la masse du sang, sans être obligé de faire une incision. Je ne sache pas que cette méthode ait été essayée. Les Missionnaires de Pékin prétendent qu'à la Chine l'inoculation ne préserve pas de la contagion dans les grandes épidémies. Les Indiens ont

une opinion contraire. Ils pratiquent l'inoculation, dans le Bengale, avec plus d'art que les Chinois. Ils font une incision au bras, dans laquelle ils insèrent le virus variolique.

## C C X L I I.

*Page 104.* L'usage de l'opium, pris intérieurement en petite dose *occasionne* en effet dans l'habitude du corps une *exaltation momentanée*, qui rend le corps plus dispos, plus propre aux exercices, et l'esprit plus agile; mais il faut en continuer l'usage, si l'on veut entretenir cette disposition, sinon l'on tombe *dans la langueur et dans l'affoiblissement*.

## C C X L I I I.

*Page 105.* L'histoire naturelle et la chimie sont absolument dans l'enfance. J'ai vu chez un négociant de Canton un lithophte superbe qui avoit une très-grande quantité de coquilles enfilées naturellement dans ses branches; mais c'étoit un morceau unique qui prouvoit seulement que le propriétaire en faisoit cas comme d'un ornement rare et curieux. Les Chinois n'ont point de cabinets d'histoire naturelle dans aucun genre. S'ils ont, dans les arts, des procédés ingénieux, ils les doivent au hasard, ou à l'expérience, ou à l'imitation.

La Chine fourniroit au naturaliste une

ample collection de morceaux curieux d'histoire naturelle dans les trois règnes. En 1753, j'y achetai trois espèces de crabes pétrifiées, qui entrent, m'a-t-on dit, dans la composition de quelques-uns de leurs remèdes. Je les donnai au célèbre Réaumur. Ils doivent être dans le cabinet national. J'ai vu des perles-mères qui se trouvent, dit-on, à Batavia. On les met dans une boîte avec du riz. Elles grossissent très-lentement; enfin elles se reproduisent. Ce fait m'a été attesté par des personnes dignes de foi.

## C C X L I V.

*Page 108.* Les Chinois ont l'art de dorer le cuivre et l'argent. Ils y réussissent parfaitement bien. J'ai vu des dorures très-belles et très-solides, sorties de leurs mains.

## C C X L V.

*Page 113.* Non-seulement les Chinois fournissent aux étrangers des bas de soie, faits au métier ou tricotés dans le pays, mais même des bas de coton. Ils font des souliers, et taillent très-bien des habits européens. Ils brodent supérieurement les étoffes; ce sont des hommes qui se livrent à ce travail; ils l'exécutent avec beaucoup d'adresse et de propreté.

## C C X L V I.

Page 116. « On ne sera peut-être pas » surpris de voir avancer que chaque mille » carré, en Chine, contient l'un dans l'autre, » plus de trois cents habitans ».

Le tableau n<sup>o</sup>. 1, de la population de la Chine, page 209, donne au total trois cent cinquante-trois millions d'habitans, et un million deux cent quatre-vingt dix-sept mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf milles carrés. En divisant le premier nombre par le second, on a au quotient deux cent soixante et onze, et non pas trois cent. Si l'on multiplie les milles carrés, c'est-à-dire, un million deux cent quatre-vingt dix-sept mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf par trois cent, on a un total de trois cent quatre-vingt neuf millions trois cent quatre - vingt dix-neuf mille sept cent. Ainsi il y a erreur dans l'impression. Les réflexions de l'auteur, sur l'immense population de la Chine, sont justes et très-philosophiques; il auroit pu les étendre davantage; on lui en auroit su gré, parce qu'il joint à un raisonnement sain, des connoissances très-profondes.

Cette multitude extraordinaire d'hommes, vivant sous les mêmes lois, suppose nécessairement une police perfectionnée, une ad-

ministration sage et surveillante, un Gouvernement doux et paternel. Elle prouve aussi que le climat de la Chine est très-sain, que la terre y est fertile, que l'agriculture y prospère, que les subsistances y sont plus abondantes qu'on ne le croit, d'après le rapport des disettes auxquelles on sait que l'Empire est sujet. Elle prouve que le peuple y est frugal, que les épidémies y sont rares, et même que les maladies n'y sont pas aussi fréquentes que dans d'autres pays, ou que les Chinois ont des moyens d'en prévenir le danger et de les guérir. Elle semble prouver que la vie des hommes est à la Chine plus longue qu'ailleurs, que les femmes y sont fécondes, que les mœurs des Chinois sont favorables à la population, à l'entretien de la santé, à la longévité; en effet, ils évitent tous les excès: le travail continuel auquel ils se livrent entretient leurs forces et leur vigueur, et les préserve en général des passions, qui n'y trouvent pas, comme ailleurs, autant d'occasions de se développer. L'amour y est inconnu; l'ambition s'y fait à peine remarquer. La cupidité est générale, mais elle excite l'émulation, l'industrie et le travail; ainsi l'on peut dire que les passions ne sont pas chez eux aussi funestes que chez d'autres peuples; les maux qu'elles occasionnent

occasionnent ailleurs, n'ont à la Chine aucune influence sur la population.

Nous devons ajouter que le fléau de la guerre et les dévastations qu'il entraîne n'exerce pas ses ravages sur l'Empire, que la navigation fait peu de victimes, que le célibat n'y est pas pratiqué. Enfin, nous dirons qu'il nous paroît vraisemblable que l'enfance n'y est pas exposée à autant de dangers qu'en Europe, et qu'elle n'y est pas sujette à autant de mortalités. Cette réflexion me paroît digne d'être accueillie par un observateur, pour en rechercher les causes sur les lieux. Quelle est la méthode des Chinois d'élever les enfans, depuis le moment de leur naissance? Quelle nourriture leur donnent-ils? Quelles sont les maladies auxquelles ils sont sujets? Quel est leur traitement? Combien en périt-il annuellement de l'un et l'autre sexe dans les villes et dans les campagnes, la première année de leur naissance, dans les deux années qui suivent, enfin jusqu'à l'âge de sept ans? Nous qui sommes révoltés de la loi qui permet l'exposition des enfans à la Chine, ne sommes-nous pas indirectement coupables d'infanticide, en négligeant de nous occuper des soins qu'exige le premier âge, pour le préserver des maladies auxquels il est sujet, et pour les combattre par des remèdes salu-

taires et convenables à la foiblesse du physique et du moral des êtres qui en sont l'objet. Le médecin des enfans, tel que je le conçois, est encore à naître parmi nous. Des préceptes généraux ne suffisent pas. Il faudroit un traité complet et approfondi de toutes les maladies auxquelles l'enfance est sujette, des moyens curatifs et des moyens préservatifs, et des soins qu'exige cet âge tendre. Le philosophe qui fera ce présent à sa patrie aura bien mérité de l'humanité, si ses préceptes sont à la portée des gens de la campagne, tant par leur clarté et leur simplicité, que par la facilité de leur exécution.

Aux réflexions philosophiques de Sir Staunton sur la population de la Chine, j'ajouterai celles-ci. Elle est plus du double plus considérable que celle de toute l'Europe, qu'on n'évalue qu'à cent soixante millions d'ames. Par quel art merveilleux une législation, une police uniformes entretiennent-elles cette immense multitude dans la soumission? Comment se fait-il que les passions y soient contenues au point, que, dans tout ce vaste empire, on compte à peine deux cents exécutions par an, pour des crimes capitaux? Imagineroit-on qu'il fût possible de réduire sous les mêmes lois tous les peuples de l'Europe? Quelle constitution

pourroit les contenir dans le devoir, je ne dis pas pendant quarante ou cinquante siècles, mais seulement pendant cent ans? Quelle amélioration le plus profond politique voudroit-il donner à la législation chinoise? Seroit-elle sans danger? Les changemens les plus heureux qu'on apporteroit à la constitution de cet Empire, dans la vue de réformer les abus qui sont inévitables, n'amèneraient-ils pas des abus plus crians, plus funestes, plus multipliés, en inspirant à ce peuple le goût des innovations, après avoir détruit le préjugé qui lui inspire un respect religieux et profond pour ses lois, pour ses mœurs, pour ses usages. Toutes ces questions, et beaucoup d'autres que je supprime, sont susceptibles des méditations les plus profondes. Leurs solutions donneroient peut-être des conséquences différentes de celles que l'on peut tirer de toutes les constitutions anciennes et modernes. Nous admirons Solon, Lycurgue, Numa, dont les institutions, faites pour des petites peuplades, n'ont duré, pour ainsi dire, qu'un moment. Nous ne connoissons pas les législateurs des Chinois et des Indiens, dont les institutions faites pour des peuples nombreux durent encore depuis plus de quarante siècles.

## CCXLVII.

Page 122. « Van-ta-zhin assura qu'en y » comprenant les Tartares, la totalité de » l'armée soldée en Chine, s'élevoit à un » million de fantassins, et à huit cent mille » hommes de cavalerie ».

Il est étonnant qu'un pays qui a rarement la guerre avec ses voisins, dont le peuple est soumis, doux, tranquille, entretienne un état militaire aussi considérable, et aussi dispendieux. Il n'est pas facile de deviner les raisons de sa politique. L'auteur n'en a détaillé aucune; je ne me perdrai pas dans des conjectures qui seroient hasardées.

Lors de la conquête, et quelque tems après, les Princes Tartares durent entretenir une armée imposante, pour contenir le peuple sous le joug; mais depuis qu'il est soumis, on ne voit pas la nécessité d'avoir autant de troupes sur pied. Il est vrai qu'elles ne sont pas astreintes à un service continuel, et qu'elles peuyent se livrer aux travaux des arts et même à ceux de l'agriculture. C'est peut-être le seul pays où les soldats soient laboureurs.

La Chine a été, pendant bien des siècles, en proie à des guerres intestines et étrangères, les plus cruelles et les plus meurtrières, dont l'histoire fasse mention. Elle

a été pendant long-tems divisée en plusieurs principautés ou royaumes (1), dont les princes, vassaux de l'Empereur, cherchoient à se rendre indépendans et à s'agrandir aux dépens les uns des autres. Après des faits aussi notoires consacrés dans l'histoire du pays, il est surprenant que cet Empire soit aussi peuplé, aussi civilisé, aussi cultivé qu'il l'est, et que le nombre de ses villes soit aussi multiplié.

On a le préjugé de croire que les Chinois ont perdu l'esprit guerrier qu'ils avoient autrefois. Cependant les guerres qu'ils ont eues sous le dernier règne, ont prouvé qu'ils étoient capables de discipline, de constance et de bravoure. Ils ont une institution, entr'autres, qui est bien propre à entretenir l'émulation et l'esprit militaire. Les généraux qui ont obtenu de grands succès sont honorés du triomphe à leur retour dans la capitale. L'Empereur va au-devant d'eux en grande cérémonie. Il est accompagné de tous les grands de l'Etat, des officiers de sa maison, des gardes-du-corps. Le général vainqueur précède l'Empereur. Les lieutenans généraux

---

(1) Elle a été divisée en vingt-une principautés, sous la dynastie des *Tcheou*, réduite à sept grandes vers l'an 244, avant l'Ère Chrétienne, réunie, redivisée ensuite et réunie plusieurs fois.

qui ont eu part à la victoire le suivent immédiatement, ensuite un certain nombre de prisonniers. Les trompettes, les timballes, les tambours, les drapeaux, les étendards de diverses couleurs, les banderolles donnent à la marche un appareil militaire. Près de l'Empereur sont des musiciens chantant et s'accompagnant de leurs instrumens. Arrivé au palais impérial, tout le cortège se met à genoux, sans excepter l'Empereur, et frappe neuf fois la terre du front, pour remercier le ciel de la victoire.

## CCXLVIII.

*Page 139 et suivantes.* L'auteur plaide avec force la cause du privilège exclusif du commerce de la Chine. Il me semble qu'on pourroit répondre victorieusement à tous ses argumens, et qu'en établissant un Consul à la Chine, on préviendroit les querelles et les événemens qu'il redoute le plus. Cet agent, qui n'auroit pas un intérêt direct dans les opérations mercantilles, représenteroit sa nation, et auroit un caractère plus imposant auprès du Gouvernement chinois, qu'une compagnie de marchands. Quelque spécieuses que puissent être les raisons qu'on allègue en faveur des privilèges, nous pensons que la liberté a plus de ressources, plus d'industrie, plus de moyens, et qu'elle

fait toujours l'avantage des particuliers et du public.

## C C X L I X.

*Page 143.* Si le Gouvernement chinois a établi une société de marchands à Canton, pour le commerce des Européens, c'est uniquement dans des vues intéressées. Le Vice-roi et le Hou-pou, vendent ce privilège pour leur compte privé, et forcent cette compagnie à leur faire part de leurs profits.

## C C L.

*Pages 144 et 145.* L'ancienne compagnie des Indes de France, qui avoit senti que » la connoissance du langage des pays où » l'on fait le commerce, ne peut manquer » d'être très-utile, parce qu'elle met à l'abri » des fraudes, auxquelles les étrangers sont » ordinairement exposés, » entretenoit à la Chine des jeunes gens, qu'on élevoit dans l'étude de la langue et des usages des Chinois. Si cette compagnie avoit subsisté, plusieurs Français qui avoient fait des progrès dans cette étude, seroient en état de nous donner une histoire de la Chine, plus complète, plus exacte, que toutes les relations que nous avons de cet Empire.

## C C L I.

*Page 168 et suivantes.* Macao est bien

déchu de ce qu'il étoit autrefois. Si cette ville appartenoit à une nation active et industrielle, elle parviendroit promptement à un haut degré de prospérité. Sa situation à l'entrée de la bouche du Tigre, son voisinage de la Cochinchine, du Tonkin, du Japon, des Moluques, des Philippines et autres lieux, lui attireroient un commerce immense. Le Gouvernement portugais néglige cette colonie, comme toutes celles qui lui restent dans les Indes Orientales.

Comme il est défendu aux Européens de passer l'hiver à Canton, les agens des Compagnies européennes, qui sont obligés de résider à la Chine, vont passer ce tems à Macao. C'est là qu'ils pourroient élever les plantes chinoises, qu'ils destineroient à être transplantées en Europe, dans la vue d'en enrichir leur patrie. Pour remplir cette vue, je propose que le Gouvernement français entretienne à Macao un jardin de botanique, dont le Consul de la nation auroit la direction et la jouissance. Les frais à faire, pour remplir cet objet, ne sont pas considérables, et peuvent être payés par le commerce, en établissant un droit modique, sur les marchandises de la Chine, introduites dans l'Empire.

## C C L I I.

*Page 179.* Si les évènements de la révolu-

tion avoient permis au Gouvernement d'envoyer à l'Isle de France quelques forces maritimes , et qu'elles eussent été dirigées vers le détroit de la Sonde , le riche convoi qu'escortoit le *Lion* , auroit couru risque d'être conduit dans cette importante et précieuse Colonie. On n'a pas manqué de gens instruits , qui ont donné des projets d'expédition d'une plus grande importance ; mais les circonstances n'ont pas permis de les mettre à exécution. Elles nous ont obligé de laisser les Anglais jouir librement de leurs puissances dans les Indes Orientales , et de leur commerce ; mais en les attaquant dans le centre de leurs richesses , nous serons amplement dédommagés de notre inaction passée.

## C C L I I I.

*Page 184.* « Les Anglais rencontrèrent » près du détroit de Banca un senaut et dix » bâtimens Malais. Ils étoient tous armés. » Le commandant de la flotte ne voulut point » s'exposer à des délais , en cherchant à découvrir les motifs de l'armement de ces » étrangers, et à les punir s'ils le méritoient. » J'ose improuver cette conduite. Cet armement appartenoit vraisemblablement à des pirates. Il étoit de la loyauté et même de la politique d'une grande nation de le détruire,

et de l'empêcher d'exercer ses brigandages contre les Chinois qui en auront été les victimes. Le bruit de cette générosité se seroit répandue à Batavia, d'où il auroit pénétré à la Chine, et il auroit augmenté la considération du nom Anglais. La destruction de ces brigands pouvoit se faire sans danger, et, pour ainsi dire, sans perdre de tems. Il eût été impossible à cette flotille de résister une demi - heure. Je suis surpris que l'Ambassadeur n'ait pas déterminé le commandant de la flotte à cette attaque, après avoir pris les renseignemens nécessaires pour s'assurer de la qualité de ces étrangers.

## C C L I V.

*Page 185.* Il y a long-tems que nous possédons à l'Isle de France *l'arbre à thé, l'arbre à suif, et celui qui produit le vernis de la Chine*, dont la végétation est très-lente. Ces végétaux auroient été mieux placés sur le *Lion* ou sur quelqu'autre vaisseau de la Compagnie que sur un brick, trop exposé à recevoir des coups de mer qui les auroient détruits.

## C C L V.

*Page 194.* La petite Isle de Saint-Hélène est très-bien située pour servir de relâche aux vaisseaux qui doublent le Cap de Bonne-Espérance, en revenant en Europe. Les Fran-

çais s'y arrêtent quelquefois , mais rarement , pour y faire de l'eau et du bois , et pour y prendre quelques rafraîchissemens. « En 1794 , » il n'y avoit pas long-tems que l'île avoit » cessé de se ressentir d'une grande calamité. » Les causes générales qui avoient occasionné la sécheresse de San-Yago... éten- » dirent sans doute leur funeste influence » sur toute la mer atlantique , et désolèrent » Sainte-Hélène. » C'est ce qui ne me paroît nullement probable. La distance est trop grande entre ces deux Isles , dont l'une est dans l'hémisphère austral , et l'autre dans l'hémisphère boréal , pour que je puisse admettre des *causes générales* qui influent sur ces deux points dans le même tems. Ces causes peuvent être les mêmes , mais accidentellement , et non pas généralement. J'ai déjà dit que Saint-Yague étoit sujette à éprouver des sécheresses , qui durent trois ans. Celle survenue à Sainte-Hélène est vraisemblablement la première qu'on y ait éprouvée , depuis qu'elle est habitée ; mais je crains qu'elle ne soit pas la dernière.

J'ai bien vu à l'Isle de France des sécheresses de huit à neuf mois , mais très-rarement et jamais de plus longues.

C C L V I.

Page 209. Il y a une faute d'impression

dans le tableau de la population de la Chine. Le total est porté à trois cent cinquante-trois millions d'âmes; et par le calcul, il ne s'élève qu'à trois cent trente-trois millions. Comme dans le cours de la narration, l'auteur n'a pas fait mention du total, et qu'il n'y a point d'errata dans l'édition française, on ne peut pas corriger cette erreur. Mais en nous fixant au nombre moindre, comme le plus juste, on est ravi d'étonnement et d'admiration, en apprenant qu'il existe un peuple dont la population est aussi immense. Elle seule fait l'éloge de sa police, de sa législation, de son gouvernement. Que les détracteurs des mœurs, des lois et de la police de ce peuple se taisent devant un argument aussi prépondérant et aussi victorieux.

Si l'on vouloit former des doutes sur l'exactitude des documens fournis à Lord Macartney par le premier Mandarin de la Cour, doutes qui ne seroient fondés que sur l'étonnement que produit un tableau qui nous paroît extraordinaire, on ne pourroit raisonnablement se dispenser d'adhérer aux états publiés par les Missionnaires de Pékin. Dans le neuvième volume des Mémoires concernant les Chinois, par les mêmes Missionnaires; on trouve *page* 440, un dénombrement de la population de la Chine, en-

voyé en France par le Père Amiot, en 1777, tel que l'avoit remis le *Héou-pou* (Tribunal des Fermes), l'an vingt-six du règne de Kien-long. Le total montoit à 198,214,624. Il étoit l'an vingt-cinq, de 196,837,977. La différence pour un an est de 1,376,647. L'an vingt-six du règne de Kien-long, répond à l'an 1762. Depuis cette époque, jusqu'en 1796, il y a trente-quatre ans, ce qui fait d'augmentation, en admettant la même proportion, 46,805,998. Nous convenons qu'elle doit être plus forte, parce que ceux nés avant 1762, et dans les années qui suivent, se régénèrent au bout de vingt et vingt-quatre ans. Nous supposerons donc une moitié en sus, c'est-à-dire, 23,402,999; ce qui fera 70,208,997, à ajouter au total de l'an vingt-six du règne de Kien-long, et je crois cette estimation foible (1). On aura pour le dénom-

---

(1) Dans une lettre du Père Amiot, de Pékin, le 14 septembre 1786, il dit que la population *augmente au moins de deux cinquièmes par génération*, et que *les générations se succèdent rapidement*: en ajoutant deux cinquièmes au total de la population de l'an 26 du règne de Kien-Long, on a 277,500,473. Ce calcul est encore foible, parce qu'il y a plus d'une génération de l'an 1762, à l'an 1796: ainsi l'on trouveroit, d'après cette base, le total de plus de trois cent millions de têtes.

brement de la Chine, en 1796, le total de 268,423,621 têtes, ce qui est encore très-éloigné du dénombrement donné par l'Ambassadeur anglais. Si la population chinoise suit constamment le même accroissement, le Gouvernement sera obligé d'envoyer des colonies, dans les pays circonvoisins.

*Fin des observations sur le voyage de Lord  
Macartney.*